
-PALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
6 - VII - 24



III 6 VII 24

LA MISÈRE

DORÉE

(ANGES DE PARIS)

PARIS, IMP. PAUL DUPONT, RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, 45.

LA MISÈRE

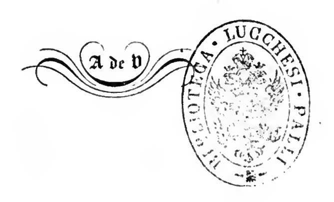
DORÉE

(ANGES DE PARIS)



PAR

CLÉMENCE ROBERT



PARIS
ARNAULD DE VRESSE, ÉDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55

LA
MISÈRE DORÉE

(ANGES DE PARIS)

XVIII

LA CONQUÊTE

Laverrière jeta un regard irrité sur Étienne, et lui saisit le bras tandis que le collier pendait encore entre les doigts du ravisseur,

De quel droit prenez-vous cela? dit le gentilhomme, la parole haute et le sourcil froncé.

—Ah! seigneur Dieu, monsieur Laverrière, s'écria Catherine, ne le dites pas à madame.

—Que je ne dise pas à madame que cet homme a enlevé ce bijou précieux,

—Il n'en a besoin qu'une minute.

—Comment cela?

—Il va le rapporter à l'instant, je vous jure.

—Taisez-vous... vous ne savez ce que vous dites.

Étienne, déjà las de mensonges, et saisi d'un frémissement nerveux à la vue de Laverrière, perdit tout à coup la patience nécessaire à ses subterfuges ; la vérité fit explosion en lui, et il s'écria avec violence.

—Eh bien, non, je ne rendrai pas ce collier!

—Ah! voyez, dit Laverrière.

—Eh bien, non, je ne reviendrai jamais dans cette maison, dit plus haut l'ouvrier.

Et, se dégageant de l'étreinte de Laverrière, brandissant son poing nerveux, qui tenait renfermé le collier, il ajouta :

—Et, si vous le voulez, venez donc le prendre !

—Quelle audace !... misérable ! cria Laverrière.

—Et ce collier n'est pas ce que vous pensez, continua Étienne avec un malin plaisir, ce n'est pas une vaine parure... c'est presque une fortune... Le camée romain, d'un prix rare, en y joignant la valeur des perles fines, vaut quarante mille francs... C'est une ressource qui peut suffire à l'existence entière pour celui qui le possède.

Laverrière poussa un cri qui ressemblait à un rugissement, et voulut s'élancer sur Étienne. Mais il s'arrêta devant l'air assuré, le regard de domination du jeune ouvrier, et plus encore devant la force physique dont il voyait ses membres armés.

Catherine jetait les hauts cris, mais n'approchait pas davantage.

—Voleur ! brigand ! criait Laverrière, osez-vous bien prendre avec tant d'effronterie...

—On se cache au moins pour voler, n'est-ce pas ? dit Étienne en riant.

—Vous emparer ainsi de ce qui appartient aux autres !

—Eh ! pour Dieu ! à qui appartient donc ce collier ? répliqua Étienne avec une hautaine assurance. Je serais curieux de le savoir. Est-ce à madame de Miroville, qui le tient de vous ? est-ce à vous, qui l'avez volé ? est-ce à celui à qui vous l'avez pris, et qui l'avait volé lui-même !

Laverrière était pourpre de honte et de colère ; sans comprendre comment cet homme savait de telles choses, il en était étourdi.

Pour s'épargner la peine de répondre il éclata en injures.

—Un homme du peuple, un va-nu-pieds, un misérable, s'écria-t-il, oser parler ainsi !

—Ce n'est pas à moi que vous vous adressez, dit Etienne avec hauteur.

—Vous... Qui êtes-vous donc ?

—Je suis un ouvrier.

—Oui... vous êtes de cette race de soi-disant travailleurs.

—Vraiment !

—Tas de paresseux et d'ivrognes.

—Holà! messieurs les gentilshommes, ne nous donnez pas si généreusement vos noms.

—Insolent!

—Je sais ce que je dis. Vos pareils... et d'autres qui ne valent pas mieux... ont la manie de gratifier les hommes du peuple de ces noms de paresseux et d'ivrogne.

—Il ne s'agit pas de cela.

—Si le forgeron qui a battu le fer depuis le lever du jour, avec un marteau de fer, au milieu de la fournaise ardente, s'endort un moment sur le banc de la rue, *paresseux!* s'il boit un verre de vin pour rafraîchir son gosier brûlant, *ivrogne!...*

—Et ne voit-on pas vos hommes en blouse rouler sur le pavé?

—Mais le dandy qui passe tout le jour à fumer sur le boulevard en laissant lâchement perdre toutes les forces que la nature lui a données, sans en tirer aucun fruit, n'est-il donc pas un *paresseux :* celui qui s'enivre de champagne, de musique, de la vue de femmes brillantes, et sans pouvoir se passer un seul jour de cette ivresse, n'est-il donc pas aussi un *ivrogne.* Chacun s'enivre comme il peut... selon sa fortune. Allez, un grand nombre d'hommes méritent les noms de paresseux et d'ivrognes; seulement le monde a l'habitude d'en jeter les titres injurieux à celui qui boit des litres de vin bleu, sans jamais songer à celui dont l'ivresse coûte des millions.

Catherine, épouvantée, courait du balcon à la porte pour savoir si le retour de sa maîtresse ne viendrait point mettre fin à cette scène.

Et Laverrière répondait au jeune ouvrier avec dédain :

—Vous savez très-bien parler à ce que je vois... Où donc avez-vous appris cela?

—J'ai eu deux maîtres qui ne vous donneront jamais de leçons, dit Etienne : la tête et le cœur.

—Grossier manant!

—Si je suis grossier, répondez donc mieux que je ne parle.

—On sait bien que vos travaux sont mieux faits pour vous développer les bras que l'esprit.

—Vous ne diriez pas cela si vous aviez travaillé.

—En vérité!

—Si vous aviez travaillé, monsieur, vous auriez une âme. Vous seriez heureux et fier de ne rien devoir à personne, de rendre, par vos produits, l'air, la lumière, le pain, l'abri, tout ce que vous recevez en ce monde, de n'être pas à charge sur

la terre... Si vous aviez travaillé, vous seriez moins bien paré et vous auriez la peau moins blanche, mais le bronze de la fatigue serait cent fois moins laid sur votre front que la moindre des rides amenées par vos vices; les cicatrices du travail repousseraient moins en vous que cet affaissement d'un visage abruti par la débauche. Si vous aviez travaillé, vous verriez venir les années avec calme, parce que vous n'auriez pas besoin de la beauté de la figure pour en tirer d'ignobles profits. Vous n'auriez pas peur de vieillir, parce que vous seriez honoré dans la vieillesse; vous n'auriez pas peur de mourir, parce que vous seriez récompensé dans l'autre vie.

Laverrière n'écoutait pas... ne voulait pas entendre. Il dardait toujours son œil ardent sur la main d'Etienne, qui enfermait vigoureusement ce collier... ce collier qui valait quarante mille francs.

—Encore une fois, misérable, s'écria-t-il, rendez-moi cet objet de prix qui ne vous appartient pas!

—Encore une fois, dit Etienne le regard allumé, les veines gonflées, le poing levé et menaçant, encore une fois, essayez de le prendre.

—Vil coquin!

—Voleur du beau monde!

—Je vous ferai arrêter.

—Vous le voudriez bien, mais vous ne pouvez pas. Pour justifier la possession de ce collier, direz-vous qu'il vient de la maison de votre père? C'est fort malheureux, mais la police n'est pas au service des bandits.

—Ils vont se dévorer! criait Catherine éperdue.

—Gueux! brigand!... voulez-vous...

Laverrière ne put achever, il étouffait de rage.

—Ce que je veux, répondit Etienne, ce n'est certainement pas de vous abandonner ce collier, ni de le garder pour moi, Dieu merci; mais de le rendre à son légitime possesseur. Et j'y vais de ce pas.

Il s'élança au dehors et sortit de cette maison pour n'y plus rentrer.

Catherine le suivait d'un regard désolé en s'écriant:

—Il l'emporte pour tout de bon!

Laverrière l'accompagnait aussi d'un geste menaçant, et de ce mot des polissons en colère:

—Je te retrouverai, va!

XIX

LE BOUQUET DE VIOLETTES

Etienne, triomphant, s'en allait porter sa capture à l'abbé Savinien, à l'hôtel des Missionnaires.

En chemin, son âme s'apaisait, et même par une réaction naturelle, après la violente altercation qu'il venait d'avoir et son dénoûment satisfaisant, une sorte de douce joie l'animait.

En sortant des Tuileries, il acheta un bouquet de violettes, et, lorsqu'il s'approcha du pont Royal, une émotion heureuse et profonde vint faire battre délicieusement son cœur.

Là, c'était une influence favorable qui se répandait autour de lui. Au bout de quelques pas, il vit Zéphyrine, accoudée sur le parapet, et regardant partir le bateau à vapeur de Saint-Cloud.

Depuis la belle saison, où la chaleur du soleil et sa lumière venaient en partie pourvoir aux besoins des pauvres, il y avait un peu moins de misère à Paris; mademoiselle Nicole, qui, avec sa mère, formait l'ange du peuple en deux parties, avait ainsi un peu plus de loisirs. Elle avait pris le chemin des écoliers pour se rendre à la halle, où elle allait faire quelques provisions pour la maison.

Le sergent Plumel, qui souvent la suivait de loin, avait osé l'aborder sur le pont, et tous deux regardaient le bateau prêt à partir à pleine vapeur, plein de monde et de gaîté.

Etienne, qui approchait, entendit ces paroles échangées entre les deux spectateurs :

—Mademoiselle Zéphyrine, disait le sergent, vous me promettez que, si je puis avoir une permission dimanche, j'aurai l'honneur de vous accompagner, ainsi que madame votre mère, au parc de Saint-Cloud?

—Où nous irons nous promener comme ces heureuses gens que voilà! dit Zéphyrine.

—Et qui partent sans nous, hélas! ajouta le sergent.

—Nous verrons cela, dit la jeune fille. Du reste, je crois que vous serez enchanté de nous faire cette galanterie.

—Plus enchanté que vous ne pouvez le penser.

—Si; je connais vos sentiments... Et vous, du moins, vous

les avouez avec franchise... Vous n'êtes pas comme cet original de Grandjean...

—Oh! oui. Je les avoue, mes sentiments! Je les avoue tant qu'on désire! Je vous aime, mademoiselle Zéphyrine... je vous aime comme ce poisson... là en bas... aime le soleil qu'il vient contempler... comme ce canot qui file aime le maître qui le mène... je vous aime comme...

—Oui, oui, je sais.

—Tenez, je ne pense qu'à vous... Toute la caserne est pleine de votre image... Quand je suis de service et que je présente les armes à une décoration qui passe, je crois que c'est à vous... Quand mon capitaine me commande et que je lui réponds, les deux doigts au shakos, je suis prêt à lui dire: Oui, mademoiselle Zéphyrine. Quand je suis à l'exercice, et que je me mets à genoux pour faire feu, parole d'honneur, il me semque je me prosterne devant vous.

—Bon, assez.

—Vous écoutez mes aveux sans colère.

—Je les écoute, mais je n'y réponds rien, ainsi qu'une fille honnête doit faire.

—Hélas!

—Il faut se laisser adorer sans chercher à en empêcher, parce qu'une fille honnête ne doit pas se mêler de ce qui se passe dans le cœur des hommes; mais, pour son propre compte, il n'y faut pas participer.

—Et, à ce compte-là, irons-nous dimanche à Saint-Cloud?

—Je ne sais pas.

—C'est qu'autrement j'en mourrai.

—S'il est sûr que vous en mouriez... nous verrons... En attendant, bonsoir.

Et après ces mots gravement prononcés, elle congédia d'un geste le sergent Plumel.

Zéphyrine, en se retournant, venait d'apercevoir Etienne, et désirait causer un peu avec lui.

—Où allez vous donc *si vite*, mademoiselle Zéphyrine, dit avec un malin sourire le jeune ouvrier.

Et elle, sans se déconcerter:

—Je vais à la halle acheter un panier de groseilles pour des confitures... A peine un hiver fini, ma mère pense à l'autre... et la confiture de groseille, ça fait, pour les moutards du quartier, de bons goûters qui ne coûtent rien...

—Qui ne coûtent rien... aux pauvres.

—Tiens... vous avez un beau bouquet de violettes, voulez-vous me le donner?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que vous le prendriez.

—Merci... ah! la cloche... voilà le bateau qui part... que c'est joli de courir comme ça sans se sentir marcher... avec une tente sur la tête et la rivière sous les pieds... On s'en va si vite et si loin... c'est juste, quand la fumée vous mène...

—Le voilà disparu.

—Je n'ai jamais été sur l'eau, moi.

—Vous irez dimanche.

—Bah! vous savez...

—Votre cavalier payera le bateau, et c'est bien le moins qu'il baise la main qu'on lui tend pour descendre... Il vous donnera un bouquet, et c'est bien le moins qu'il baise la main qu'on tend pour le prendre... Il fait chaud, il offrira à se rafraîchir... et alors, quand on tend les lèvres au verre d'orgeat... c'est bien le moins...

—Oh! pour cela, non!

— Ah! dame... avec les emprunts, les frais augmentent.

—Hum! c'est vrai.

—Et quand cela dure, voyez le compte!

—Taisez-vous... vous ne voulez donc pas me donner vos violettes?

—Tenez, les voilà.

Il les jeta dans la rivière.

—Pourquoi faites-vous cela?

—Pour vous apprendre à ne jamais rien accepter... rien! Parce que je viens d'un endroit qui m'a fait voir où cela mène.

—Touchez là... Je n'irai pas à Saint-Cloud.

—Non, allez plutôt tous les jours chercher des groseilles à la halle.

—Et le dimanche?

—Vous ferez la confiture.

—Je vous le promets... Au revoir, monsieur Etienne.

—Sans adieu, mademoiselle Zéphyrine,

XX

L'AMIE DES MALHEUREUX

Le vingt-cinq juillet était un jour attendu avec de cruelles anxiétés dans la petite maison du boulevard noir.

La justice devait se transporter au domicile du sieur de Mérand pour y opérer une perquisition tendant à constater les pièces de fausse monnaie qui pourraient s'y trouver, ainsi que les ustensiles nécessaires à la fabrication desdites espèces.

Le trouble de M. de Mérand à son premier interrogatoire, ou plutôt l'espèce de délire qui s'était emparé de son esprit, avait motivé un mandat d'arrêt contre lui. De nombreux indices existaient à sa charge, sans pourtant former un corps de preuves, puisque, jusqu'à un certain point, l'émission de plusieurs pièces fausses de sa part pouvait être l'effet d'un funeste hasard. La marche de l'affaire tenait donc en grande partie à la perquisition judiciaire qui allait être faite. Une première visite domiciliaire n'ayant amené aucun résultat, le prévenu devait être conduit sur les lieux pendant les recherches de la justice, dans lesquelles il devrait l'éclairer.

La pensée de revoir son père au milieu de cet appareil repoussant était déchirante pour Emma.

Madame de Flamine lui avait toujours laissé ignorer de quel crime M. de Mérand était accusé. Emma, dans sa foi filiale, n'avait jamais soupçonné que son père pût être poursuivi autrement que par erreur, et elle avait au moins la douceur de maudire l'iniquité des hommes.

M. de Mérand était innocent aux yeux de sa fille, il devait toujours rester tel : à l'issue du procès il serait pour sa fille, ou loyalement acquitté, ou victime de présomptions fatales, mais toujours pur de toute faute. Marie de Flamine avait promis au prisonnier qu'il en serait ainsi.

Retenue par cette obligation, elle n'avait pu engager Emma à faire disparaître du domicile des objets dont la jeune fille ne connaissait pas l'existence, et qu'on ne pouvait lui faire connaître. Mais elle-même avait maintes fois inspecté du regard les moindres parties de la demeure, et, n'y apercevant rien de suspect, elle avait pensé que le prévenu se livrait à sa coupable industrie hors de chez lui, ou avait eu lui-même le temps d'en effacer toutes les traces.

Cette maison lui offrait seulement les mille superfluités de luxe dont M. de Mérand, depuis son retour de fortune, s'était plu à la parer.

Madame de Flamine pensait que, si elle parvenait à sauver le père d'Emma d'un terrible procès, il serait peut-être plus difficile encore de le sauver de lui-même ; il dépenserait peut-être toujours ses biens en dehors fastueux; et, atteint d'une maladie très-commune à Paris, se réduirait à la misère pour paraître riche.

La veille de ce jour où devait avoir lieu une descente de justice, madame de Flamine et Emma étaient assises sur ce banc du fond du jardin dont nous avons déjà parlé.

Emma enlaçait de ses deux mains un bras de son amie, et tenait la tête penchée sur son épaule, dans l'attitude qu'elle avait autrefois avec son père.

La dame de charité avait jeté son voile sur la tête nue de la jeune fille pour la garantir du soleil.

La première, après avoir cruellement souffert elle-même, s'était vue au milieu de tant de souffrances étrangères, que la tristesse sur ses traits avait pris la douce expression d'une ineffable pitié ; la seconde avait toutes les faiblesses et les révoltes des premières douleurs. On eût dit la Vierge Marie, la mère des affligés, fortifiée par sa divinité, consolant une de ses filles de la terre.

Le jardin était jauni et desséché ; la terre se fendait de chaleur ; les plantes retombaient sur le sol comme des pailles mortes. Depuis l'arrestation de M. de Mérand, pas une goutte d'eau n'avait été donnée au parterre ; le gazon du bord du bassin n'avait plus de fleurs, et son herbe sèche laissait voir la terre. Les couronnes de feuillages étaient tombées, et la statue de Vénus, dépouillée de ses voiles, se montrait presque nue sous un soleil ardent.

Cette figure de marbre, maintenant fort immobile, se contentait de se mirer dans cette eau, dont la chronique du quartier, comme on le sait, l'accusait naguère d'aller dans la nuit parcourir les bords.

De l'autre côté du mur d'enceinte, tout était resté dans le même état de propriété ; les jardins potagers et fruitiers étaient en plein rapport. La jardinière veillait toujours à ses pleins vents, couverts de fruits; le gamin du terrain voisin grimpait

toujours contre son mur de séparation, si ce n'était qu'au lieu de convoiter les cerises il guettait les abricots et les prunes.

Emma, appuyée sur sa bienfaisante amie, versait de longues et silencieuses larmes qu'elle interrompait seulement de ces mots :

—Mon père! mon père!

—Il vous sera rendu, chère Emma, répétait aussi madame de Flamine. Votre situation n'est pas assez désespérée pour permettre cette douleur sans repos.

—Ah! madame...

—Songez à l'avenir... puisqu'à votre âge on ne trouve de force que dans l'espoir.

—Vous pensez donc que mon père sera délivré?

—Je l'espère... et, même pour vous rendre la vie, je serais incapable de vous tromper. Ainsi, voyez, vous aurez encore un grand nombre de belles années...

—Oui, je voudrais avoir beaucoup d'années à aimer mon père.

—Dans la paix de l'âme et une condition honorable.

—Oh! cela m'est indifférent, la pauvreté, la richesse... Au contraire, depuis qu'il avait fait cet héritage, mon père était plus triste, plus sombre que jamais.

—Oui, cet *héritage*... lui a peut-être été funeste.

—C'est sans doute à cause de cela qu'on le poursuit... qu'il y renonce, mon Dieu, j'en serai bien heureuse.

—Il y renoncera, j'en suis sûre. Mais, à la place, j'espère lui faire obtenir un emploi lucratif, honorable... un emploi où les revenus sont fixés, et où l'avenir ne peut être escompté au profit du présent.

—Qu'il revienne d'abord... qu'il revienne!

—Sans doute... et j'y emploierai tous mes soins... Si sa cause n'est pas désespérée, j'ai des amis puissants qui pourront le sauver.

—O madame, madame... que je vous aime!

—La recherche d'une place favorable pour lui viendra après...Mais vous-même, chère Emma, vous ne serez pas sans fortune...

—Moi... je n'ai rien, madame.

—Vous pouvez retrouver des ressources inattendues.

—D'où viendraient-elles?

—D'une source si légitime et si sacrée que vous ne pourrez pas les refuser.

—Qui êtes vous donc, pour mieux connaître ma situation que moi-même?... Oh! je ne veux pas le savoir... votre supériorité sur moi, votre grandeur me sont si chères, que j'aime mieux... comme Dieu même... vous adorer sans vous comprendre.

—Chère enfant!... mais voyez quelle douceur! Après de si cruelles épreuves, ne plus se souvenir du passé que pour trouver le temps meilleur, vivre tranquille, heureuse...

—Près de mon père.

—Oui. Jouir d'une aisance qui donne le bien-être sans permettre de songer au luxe, au luxe qui ne satisfait jamais, qui se montre plus loin à mesure qu'on avance, et qu'on voit toujours briller devant soi... feu follet qu'on n'atteint jamais, et qu'on ne peut poursuivre longtemps sans tomber dans l'abîme.

—Ainsi que nous l'avons éprouvé.

—Chère Emma, promettez-moi que, quand vous rentrerez dans le monde, vous vous défendrez de ces folles vanités, de ces goûts de dépense pour notre demeure qui ne doit que nous abriter, pour nos vêtements qui ne doivent que nous couvrir, de ces passions déréglées qui saisissent une femme à la pensée d'un cachemire, d'une dentelle. Dans les préoccupations continuelles de ces choses, le caractère se dégrade; tant que le désir dure, on en est abrutie; dans la jouissance, on en devient plus brute et plus sotte encore... On sacrifie tout à la satisfaction de ces misérables rêves... L'industrie vit de luxe, mais l'intelligence et la morale en meurent.

—Oh! madame, je vous le promets... Et, pourvu que mon père ait tout ce qu'il désire...

—Ce mal, continuait vivement Marie, est plus grand qu'on ne pense. Les besoins de vanité deviennent assez vifs, assez impérieux pour faire oublier les besoins réels; on souffre le froid et la faim pour se parer; ces meubles de la maison, revêtus de glaces au dehors, ne renferment que la pauvreté. La nécessité de cacher un dénûment, honteux sous de telles apparences, le rend plus cruel encore. Dans des privations continuelles, la santé s'altère, l'humeur s'aigrit, l'irritation d'un mal qu'on ne doit qu'à soi-même envenime le caractère. Le mari souffre dans ses lambris dorés; la femme souffre dans

sa robe de velours... doublée d'épines... C'est dans la gêne insupportable que naissent les dissensions d'intérieur. Les discordes de famille brisent tous les liens; et alors... comme on le voit souvent... la maison entière s'écroule au milieu de sa misère dorée.

—Madame, dit Emma, vous oubliez la plus grande tristesse de cette *misère dorée...* comme vous l'appelez... c'est de n'avoir jamais, jamais un sou à donner aux pauvres.

—Oui, répondit madame de Flamine, j'oubliais ce malheur. Et je vois, chère enfant, que vous êtes bien faite pour le sentir.

—On a d'élégantes toilettes, continua la jeune fille, et on ne peut en détacher la moindre partie pour la pauvre femme assise sur une borne avec l'enfant qui pleure de faim dans ses bras... On cherche en vain dans la poche de sa robe de soie, il n'y a pas une obole; on s'éloigne, et on sent que l'indigent vous jette la malédiction due au mauvais riche, quand on pleure intérieurement de ne pouvoir le secourir.

—Vous avez éprouvé cela, ma bonne Emma!

—Oui et ce chagrin même a été si pénible pour moi que je me rappelle d'en avoir souvent rêvé. Mais si jamais je retrouve quelque fortune... il n'en sera plus ainsi.

—J'en suis certaine... et cette seule raison me rassure sur votre avenir.

Emma interrompit madame de Flamine.

—Oh! madame, dit-elle, écoutez, voilà deux heures qui sonnent.

—Eh bien? dit Marie en lui prenant la main.

C'est demain, à cette heure, qu'on doit amener ici mon père.

—Vous le verrez, pauvre enfant!

—Oh, oui! pauvre enfant!... car je le verrai entre des juges et des gendarmes... Madame, vous viendrez, n'est-ce pas?

—A une condition.

—Vous serez là, près de moi?

—Si vous voulez montrer du courage... Et pour cela il faut commencer dès à présent à sécher vos larmes.

—Eh bien, voyez, me voici assez calme, assez souriante.. pour que vous m'embrassiez.

Madame de Flamine serra la jeune fille dans ses bras en lui promettant de revenir le lendemain.

Elle appela Sophie et remit Emma aux soins de la bonne femme de chambre, qui cherchait sans cesse à consoler sa

jeune maîtresse, et ne savait comment faire pour se consoler elle-même.

Puis la dame de charité s'éloigna.

A peine madame de Flamine avait-elle fait quelques pas sur le boulevard noir que son regard rencontra un vieux bonhomme dont l'aspect la toucha.

Quoiqu'il fût très-pauvrement vêtu, sa personne avait une rotondité et une carnation animée qui n'inspirait guère la pitié; mais ce qui parlait pour lui était une expression toute particulière de douceur et d'attendrissement que portait sa figure.

Adossé contre un arbre, il avait les yeux fixés sur la maison que madame de Flamine venait de quitter.

Il tenait sa casquette à la main ; le soleil dardait sur son vieux crâne chauve, mais il semblait vouloir rester dans une attitude de respect devant cette maison, fermée pourtant dans toute cette façade extérieure.

Madame de Flamine pensa que c'était un mendiant accoutumé à recevoir quelques dons de mademoiselle de Mérand, et que la tristesse de la jeune fille lui faisait en ce moment oublier.

Elle ouvrit sa bourse et tendit une pièce de cinq francs au vieillard.

Celui-ci éloigna la main de la dame de charité par un geste de refus.

Car c'était Antoine Miro, le chiffonnier fort à son aise, comme on le sait, dans sa profession.

Madame de Flamine renferma la pièce avec quelque embarras de s'être trompée dans son aumône.

—Il n'y a pas d'offense, ma bonne dame, dit Antoine. Mais ce que j'oserais vous demander, au lieu d'une charité pour moi, ce serait d'avoir de grandes bontés pour la jeune demoiselle de la maison dont vous sortez.

—Pour mademoiselle de Mérand? dit madame de Flamine en souriant à la vue de ce singulier protecteur.

—Oui. Je vous vois venir souvent chez elle depuis quelque temps, et je pense que vous êtes une sainte dame de consolation que le bon Dieu a envoyée à son secours.

—Vous la connaissez donc ?

—Que trop !... C'est moi qui, bien innocemment, et seulement pour obéir à la justice, ai indiqué la demeure de son

père aux agents qui sont venus l'arrêter... Mais bien malgré moi, je vous jure.

—Je le crois.

—Car je la vénère de toute mon âme, cette belle et bonne demoiselle... Elle a bien un amant, mais n'importe...

—Comment !

—Oh ! Maxime... je sais son nom à présent... Un garçon qui a de bonnes jambes ; il fait des lieues chaque jour en se promenant d'un arbre à l'autre devant cette maison.

—Devant la maison de mademoiselle de Mérand ?

—Mais n'importe, vous dis-je, madame, c'est un ange... Elle chante des duos quelquefois avec lui dans la nuit...

—Emma, est-il possible !

—Mais son honneur n'en est pas moins pur et sans tache... Elle jette bien par la fenêtre, à M. Maxime, quelque nœud de ruban... et quelque billet dedans....

—Mon Dieu... je ne puis croire.

—Mais son âme n'en est pas moins un miroir de vertu et d'innocence... Elle n'a d'autre amour que celui de son malheureux père.

—Je ne comprends pas du tout ce que vous me dites.

—Ni moi non plus, madame... mais il est tant de choses au-dessus de notre faible intelligence ! Comprenons-nous la fragile semence qui, trop petite pour contenir la forme, le parfum, la couleur de la plante dont elle tombe, donne pourtant tout cela à la plante qu'elle produit ? Comprenons-nous la boussole qui, enfermée dans une chambre d'où l'œil de l'homme ne peut rien distinguer au dehors, se tourne pour indiquer le nord ? Comprenons-nous l'électricité qui du charbon, la matière la plus noire du monde, va faire jaillir une lumière plus blanche que celle de la lune, plus resplendissante mille fois que celle des étoiles.

-Non, sans doute, dit madame de Flamine en riant ; et mon entendement ne peut pas saisir davantage comment mademoiselle de Mérand est l'innocence même en ayant un amant. Mais ce que je puis assurer, c'est qu'elle ne m'est pas moins chère qu'avant ces singuliers renseignements. Et je vous promets d'employer toute la tendresse de mon âme, et toutes les ressources de ma raison à la soutenir dans ses tristesses.

—Merci, madame, dit Antoine Miro en saluant profondément de sa casquette.

XXI

L'APPARITION

Pendant tout le reste de cette journée, Emma, agitée par l'appréhension du lendemain, peut-être par l'influence du temps plein d'orage, était dans un état de surexcitation nerveuse extraordinaire.

Elle ne pouvait tenir en place ; elle dérangeait tout dans sa chambre, et la patiente Sophie avait peine à rétablir l'ordre dans les siéges, les guéridons, les jardinières aussi souvent qu'elle les bouleversait.

A toute minute elle descendait au jardin. Elle marchait alors d'un pas inégal dans les allées, tournant sans cesse dans leurs étroits circuits. Avec une branche flexible et dépouillée de ses feuilles, elle s'était fait une sorte de faulx dont elle frappait des coups secs et précipités, et coupait les fleurs sur tige, sans paraître avoir conscience de ce qu'elle faisait.

Ses traits altérés, son regard vague, le tressaillement de ses nerfs, indiquaient que cette agitation fiévreuse était plus vive en elle qu'au dehors.

Sophie avait vu très-souvent sa jeune maîtresse dans cet état; elle savait qu'après une bonne nuit Emma reprenait sa fraîcheur et son calme habituel, et elle ne s'en inquiétait pas.

La bonne gouvernante était bien assez tourmentée de l'arrestation de son maître et des suites de la mise en cause. Cependant, confinée avec mademoiselle de Mérand dans une complète solitude, elle ne savait pas plus qu'elle de quoi il s'agissait.

A l'heure du dîner, Sophie servit avec défiance les deux plats délicats accompagnés de dessert dont se composait l'ordinaire de mademoiselle de Mérand; elle pensait que sa jeune maîtresse, plus bourrelée d'inquiétude que jamais, ne pourrait rien prendre.

Pourtant Emma mangea comme à l'ordinaire, tout en donnant encore quelques larmes à la situation de son père, et en interrogeant sans cesse sur la visite domiciliaire du lendemain sa gouvernante, qui n'était pas plus instruite qu'elle.

Après le dîner, et pendant tout le reste de la soirée, la jeune fille erra encore dans le jardin de la même marche fébrile, et avec les mêmes mouvements saccadés.

Puis, subitement accablée, elle remonta d'un pas lent et la tête baissée.

—Vous ne pourrez jamais dormir cette nuit, mademoiselle, lui dit Sophie, vous vous êtes trop agitée toute la soirée.

—Au contraire, répondit Emma, j'ai la tête lourde... mes yeux se ferment... je me sens tomber de sommeil.

—Du reste, il est dix heures... Voici votre bougeoir.

—Je serai bientôt au lit.

—Bonne nuit, mademoiselle.

—Adieu, Sophie.

Là-dessus, la nuit commença dans la petite maison du boulevard Montparnasse.

La gouvernante, malgré la bonne promesse qu'Emma venait de lui faire de bien reposer, craignait beaucoup au contraire que les anxiétés de la jeune fille l'empêchassent de fermer les yeux.

Avant de se mettre au lit à son tour, elle entra doucement dans la chambre de sa maîtresse.

On sait que les trois petites pièces formant cet étroit logement, et dont deux seulement étaient alors habitées, donnaient dans une entrée, qui s'ouvrait sur l'escalier.

Sophie traversa donc cet espace de quelques pieds, poussa la porte de la chambre d'Emma, et avança d'un pas assourdi vers son lit.

Il faisait une splendide nuit d'été; le temps, chargé toute la journée de gros nuages, s'était éclairci sous le vent du soir; les astres avaient tout leur éclat ; cette nuit était presque une seconde journée, plus belle dans sa lueur pâle et vaporeuse que la première.

La lune qui épanchait largement sa clarté sur les vastes terrains répandus derrière le boulevard, par son reflet seul, remplissait la chambre d'Emma d'une blancheur unie et limpide.

A cette clarté, Sophie considérait sa jeune maîtresse.

Emma dormait déjà, et même d'un sommeil si profond qu'il avait quelque chose de léthargique. Son front renversé au bord de l'oreiller était pâle et d'un ton d'ivoire. On n'apercevait aucun souffle soulever sa poitrine, ses bras s'allongeaient à ses côtés, roides et tendus comme dans le trépas.

Sophie eut une larme dans les yeux en contemplant cette figure d'une beauté si suave et si pure, et en songeant que

cette jeune fille de dix-sept ans avait déjà éprouvé des peines si cruelles qu'elles portaient leur empreinte même dans son sommeil.

Cependant, rassurée sur le repos de sa maîtresse, elle rentra chez elle et se mit au lit.

Les heures s'écoulèrent sans qu'elle pût s'endormir; elle était inquiète, sans savoir pourquoi.

Un peu après minuit, elle crut entendre quelque bruit dans la chambre de mademoiselle de Mérand; mais ce son était si faible qu'elle n'eût pu le percevoir endormie, ni même éveillée, si ses sens n'eussent pas été surexcités par une attention inquiète.

Sophie se leva vivement dans l'intention de retourner près de sa jeune maîtresse.

Elle ouvrit la porte de sa chambre à elle.

Là, elle s'arrêta subitement, immobile, frappée de stupeur.

Dans l'espace qui séparait les deux pièces, au milieu de la blancheur transparente de l'air, apparaissait une figure plus blanche encore que cette diaphane clarté de la lune. C'était Emma, enveloppée d'un peignoir de mousseline, la figure décolorée sous ses cheveux blonds à demi dénoués, les yeux ouverts, la prunelle dilatée mais éteinte et sans regard, les lèvres aussi pâles que le ton du visage, le corps droit et fixe comme celui d'une statue, et qu'on croyait voir aussi d'une blancheur plus mate sous la transparence de la mousseline.

C'était Emma, mais telle qu'elle devait être après cette vie.

Cependant, cette figure inanimée se mouvait, et elle disparut par la porte de l'escalier.

Sophie retomba assise au pied de son lit, sans avoir la force de la suivre.

Après le sommeil si semblable à la mort dans lequel elle avait trouvé Emma plongée, elle croyait voir alors dans cette apparition blanche et légère l'âme de sa jeune maîtresse.

La vision, pendant cela, descendait lentement les degrés de l'escalier.

La jeune fille était plongée dans ce sommeil magnétique, où une autre puissance, étrangère à l'existence ordinaire, semble venir prendre possession de ce corps abandonné par ses propres sens et sa propre volonté.

Elle agissait avec une lucidité extraordinaire sans le secours de la pensée, elle se guidait sans la vue; elle accomplissai

tous les mouvements qui lui étaient inspirés sans la volonté ; elle vivait sans la vie.

Ce fut ainsi qu'elle s'avança dans le couloir qui séparait les dépendances du rez-de-chaussée, et tourna du côté du bûcher.

Elle entra dans ce réduit obscur, s'avança entre les anciennes caisses de fleurs, les bois morts des arbustes, les ustensiles de jardinage sans se heurter à rien. Elle alla droit à une caisse de fleurs sous laquelle M. de Mérand cachait dans les derniers temps la clef du caveau ; elle prit cette clef et se dirigea vers le souterrain.

Avec le secours de la même lumière intérieure, elle descendit d'un pas lent, machinal, mais assuré, l'étroit et glissant escalier et elle entra dans le caveau.

Depuis bien longtemps la lampe en était éteinte ; pendant le séjour de M. de Mérand en prison, aucune lueur n'en avait un instant interrompu l'obscurité.

Mais, pour Emma, ce caveau enfoncé sous terre était plein d'une clarté inconnue des vivants.

Les presses, les creusets, les moules, les marteaux et les limes, se détachaient nettement à leur place ; le livre de magie et ses images fantastiques ; les pièces d'or et d'argent que le malheureux faux-monnayeur avait laissées sur la table se montraient comme au grand jour.

Emma, guidée par un instinct que la divinité aux regards occultes peut seule connaître, ramassa les pièces d'or éparses sur la table.

Sa figure de marbre s'anima d'une expression d'avidité joyeuse en les réunissant.

Elle ramassa les plis de son peignoir et jeta les pièces dedans.

Puis elle fit le tour de l'étroit souterrain, en prenant d'ici et de là quelques pièces défectueuses qui étaient tombées par terre comme la glaneuse cherche les épis dispersés, et les mit avec les autres dans le tablier qu'elle s'était formé.

Ensuite, animée par on ne sait quel mouvement intérieur, la jeune fille sortit du caveau plus rapidement qu'elle n'y était entrée.

Revenue dans le bûcher, elle le traversa et reprit le couloir, toujours sans hésiter, en ouvrant et fermant les portes, et sans se tromper dans son chemin.

Elle entra dans le jardin.

Au bout de quelques instants, Sophie, revenue de l'étonnement qui avait troublé sa raison, comprit enfin la vérité. Elle se dit que sa jeune maîtresse était somnambule.

Alors inquiète pour elle, elle regretta de ne l'avoir pas suivie.

Elle prit la lumière et parcourut le rez-de-chaussée de la maison sans la rencontrer. Elle allait remonter, lorsqu'en passant devant la porte du jardin elle tressaillit à la vue d'une ombre blanche glissant au bord du bassin.

Le souvenir de la *statue qui marche*, de ce miracle dont elle avait tant entendu parler par des témoins oculaires, sans y croire, lui revint à la pensée, et fit courir dans ses veines un rapide frisson de crainte.

Il lui fallut encore rappeler ses esprits pour se dire que les deux phénomènes qui la frappaient si vivement dans cette nuit-là se réduisaient à un seul, que les accès de sommeil magnétique auxquels mademoiselle de Mérand était sans doute sujette sans qu'on le sût l'avaient déjà conduite dans ce jardin, où la blancheur de ses vêtements, sa jeune beauté, sa grâce l'avaient fait prendre dans la nuit pour la statue de marbre descendue de son piédestal.

Sophie s'arrêta à l'entrée du jardin pour surveiller les mouvements de sa jeune maîtresse.

Elle n'eut pas la pensée de l'éveiller ; elle savait qu'elle n'aurait pu y parvenir qu'avec beaucoup de peine, et craignit d'ailleurs que, dans le cas où elle y réussirait, mademoiselle de Mérand ne fût effrayée de sa propre situation.

Mais elle la tint constamment sous son regard, pour s'assurer qu'elle ne courait aucun danger.

En ce moment-là, la solitude et le silence de la nuit n'étaient interrompus par aucun être vivant.

Les jardiniers de l'enclos voisin dormaient dans leur maison, ayant fini par confier la garde de leurs fruits à un gros chien et la présence du cerbère tenait éloignés les petits et les grands voleurs, qui surgissaient parfois de l'autre côté du mur.

Les oiseaux dormaient paisiblement dans leurs branches.

Le rossignol même avait fini la chanson de cette nuit.

Les insectes d'été, aux tourbillons vaporeux et diaprés, retirés sous leurs feuilles, sous leurs brins d'herbe, laissaient à l'atmosphère toute sa solitude et sa limpidité.

Le vent aussi dormait dans le ciel.

Ce petit coin de terre éclairé par la lune prenait une mélancolique et suave beauté. Au fond du tableau, les masses d'arbustes présentaient les contours harmonieux de leurs légères et gracieuses ombres grises. Dans leur cintre, se détachaient seulement les roses blanches et les autres fleurs aux teintes d'albâtre, les seules qui paraissent dans l'ombre. Puis, la figure d'Emma, aussi pure, aussi légère, aussi flexible qu'elles.

Emma, dans son sommeil agissant, parcourut une minute le bord du bassin, puis s'arrêta.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent et firent entendre les paroles entrecoupées et murmurantes d'un rêve.

Puis on distingua :

—Pauvre femme... oui, tenez... voilà pour acheter du pain à vos enfants.

Elle jeta une poignée de pièces d'or dans le bassin.

—Et vous, reprit-elle, pauvres infirmes... tenez... tenez aussi.

Et les pièces brillantes tombèrent en étincelant dans l'eau, où elles décrivirent alentour mille cercles argentés.

Emma jeta encore l'or, l'argent à poignée, tout ce qu'elle avait apporté du caveau.

Puis elle parut écouter.

—*Dieu me le rende!* répéta-t-elle. Oui, Dieu me le rendra... je le sens... je serai heureuse!

Dans son rêve en action, elle avait fait d'abondantes aumônes.

Elle parcourut encore quelques minutes le bord du bassin de ce pas mesuré, automatique des somnambules.

Parfois elle se courbait vers la terre et arrachait quelques brins d'herbe qu'elle jetait dans l'eau, croyant encore donner aux pauvres, ainsi que, dans des nuits précédentes, elle avait déjà coupé et rejeté sur ce gazon et dans le bassin des violettes, des marguerites, dont la vue l'étonnait vivement pendant le jour, lorsqu'elle avait entendu parler de *la statue qui marche*, et que, ne comprenant rien au phénomène qui pouvait se passer au bord de cette eau, elle avait peur d'elle-même.

Une fois, elle s'arrêta, murmura quelques notes à demi-voix, et se mit à chanter.

Elle chantait le *Fil de la Vierge*, la romance favorite de son père, et celle qui revenait le plus souvent à sa pensée dans ses rêves.

Mais sa voix avait des accents particuliers, d'une puissance,

d'une mélodie bien plus pénétrante que lorsqu'elle chantait éveillée, et d'une inspiration qu'on sentait appartenir à un autre monde.

Et cette douce et pénétrante harmonie se répandait dans l'air plein de parfum, allait vibrer au fond des bosquets, dans les ombres aériennes et mystérieuses des arbustes fleuris.

La gracieuse forme blanche reprit enfin l'allée qui conduisait à la maison.

Elle marchait tenant sa main délicate au-dessus de son front, qu'elle croyait ainsi préserver de l'ardeur du soleil, et semblait à peine effleurer la terre.

Sophie se retira pour la laisser passer.

Mais c'était inutile. La somnambule, qui voyait à la lueur mystérieuse d'une autre existence tous les objets enfermés dans le rayon de son rêve, passait au milieu de la vie réelle sans en rien apercevoir.

Elle retourna d'un pas tranquille se renfermer dans les rideaux de son alcôve.

Et le lendemain, au point du jour, Emma en s'accoudant sur le bord de sa couche, en voyant les rayons du soleil effleurer sa fenêtre, crut avoir paisiblement reposé pendant toute la nuit.

XXII

LES BIENFAITS D'UN RÊVE

Le lendemain était le jour de la visite judiciaire qui allait être faite au domicile de M. de Mérand.

Madame de Flamine s'était rendue de bonne heure auprès d'Emma.

Le premier soin de Sophie avait été de prendre à part la dame de charité et de lui rapporter ce qui s'était passé d'extraordinaire dans la nuit précédente ; révélation aussi importante qu'étrange, qui avait donné beaucoup à penser à madame de Flamine.

Celle-ci, bon génie de la demeure, avec cet art admirable qu'elle possédait pour créer de douces distractions et verser des pensées fortifiantes, parvint à soutenir le courage d'Emma pendant cette cruelle matinée.

A deux heures, on entendit deux voitures s'arrêter devant la maison. Le juge d'instruction et le substitut du procureur du

roi en descendirent accompagnés d'un greffier, du commissaire de police et de ses agents.

Puis on vit paraître le prévenu entre deux gendarmes.

Le bruit de l'arrestation de M. de Mérand s'était répandu depuis quelque temps dans le quartier; aussi, à l'arrivée des autorités judiciaires, quelques habitants du voisinage se pressaient autour des voitures, attirés par l'aimant qui fait rechercher tout spectacle, et tâchaient de voir et d'entendre ce qui se passait dans la maison.

Parmi les personnes qui se trouvaient là étaient Antoine Miro, attiré par son intérêt pour le prévenu et sa fille, et l'étudiant Maxime qui, ayant élu son domicile autour de l'habitation de mademoiselle de Mérand, saisissait naturellement l'occasion de s'y introduire sans savoir ce qui l'amenait.

Les fonctionnaires publics, ainsi que leurs agents qui entouraient le prévenu, montèrent au premier étage, accompagnés du concierge, qui devait leur indiquer les issues et dépendances de l'appartement.

Mérand était pâle et défait, comme s'il eût subi la torture.

En effet, nul supplice n'eût pu être plus déchirant pour lui que la pensée de ne pouvoir plus soustraire la connaissance de son crime à sa fille. Elle apprendrait dans cette affreuse journée de quelle infâme industrie il était accusé, et les preuves en seraient sans doute étalées devant elle.

Il baissa les yeux devant Emma, qui était venue se jeter à son cou, et la repoussa doucement de ses bras. Il ne voulait pas que cette enfant chérie prodiguât ses caresses à un homme bientôt couvert d'opprobre.

Son regard plein d'angoisse se porta sur madame de Flamine en paraissant lui dire :

—Est-ce donc là ce que vous m'aviez promis!

A quoi le regard de celle-ci répondit :

—Le mal n'est pas fait encore.

La perquisition s'accomplissait en silence.

Les agents ouvraient les armoires, les meubles, leurs tiroirs, dont le contenu, objets divers et papiers, était scrupuleusement visité par les magistrats.

Cette opération terminée, le substitut du procureur du roi déclara n'avoir trouvé dans cette partie du domicile du prévenu aucune pièce fausse, ni instrument ayant pu servir à la fabrication de fausse monnaie.

Ce fut à ce mot seulement que Emma apprit le crime dont on accusait son père.

Un indicible rayon de joie éclaira le visage de la jeune fille.

Elle saisit la main de M. de Mérand et la pressa contre son cœur malgré sa résistance.

—Bon Dieu, le monde est donc fou, dit-elle à voix basse, d'inventer des accusations pareilles! Comment, l'homme le plus pur, le plus loyal du monde, un voleur!... un faussaire!... lui!... mon père!...

—Tais-toi!... Tais-toi!... dit Mérand d'une voix frémissante.

Mais elle ajouta avec un ineffable sourire :

—Oh! le ciel soit loué qu'on accuse mon père d'une action dont personne ne pourra jamais le croire coupable!

—Emma... laisse-moi!

—Comme tu trembles,.. oui, d'indignation de te voir soupçonné ainsi... Mais qu'importe... va, Dieu et ta fille lisent bien dans ton âme!

Mérand exhala encore un gémissement sourd, puis resta immobile et glacé.

En vain sa fille l'enlaçait de ses bras.

Il était comme un mort, que ni la jeunesse, ni la beauté, ni l'amour ne peuvent réchauffer de leurs caresses.

Les magistrats ordonnèrent au concierge de les conduire au rez-de-chaussée de la maison.

Ils visitèrent d'abord la cuisine, le cellier, dont ils sortirent bientôt après.

Il ne restait plus qu'à les introduire dans le bûcher.

Le concierge ouvrit la porte de ce local.

Les agents de police qui entrèrent les premiers s'étaient munis de flambeaux. Cet espace obscur, aux lambris chargés de noire poussière, aux toiles d'araignées séculaires, au sol de terre battue, fut frappé peut-être pour la première fois d'une vive lumière. Ce lieu si vulgaire eût paru bien imposant sans doute, si on eût pu voir les passions, terribles par leur violence, épouvantables par leur suite, qui l'avaient souvent traversé.

Les grandes caisses de fleurs et leurs squelettes d'arbres noircis, les vieux bancs du jardin, les tas de bois morts entravèrent quelques instants la marche des hauts personnages que le hasard amenait là; puis la justice s'installa dans l'enceinte.

M. de Mérand, faisant machinalement quelques pas en

arrière, s'était retiré contre une muraille où parvenait moins la lumière. A ses côtés se tenaient les deux soldats armés.

Madame de Flamine était à quelques pas soutenant Emma. Ces deux femmes, pâles, émues, toutes deux vêtues de noir, étaient également admirables et touchantes dans leur douleur.

Sophie, belle aussi de la beauté du cœur, se tenait derrière elles.

Les délégués de la justice étaient réunis au milieu de l'enceinte, tandis que les agents de police, armés de quelques instruments aratoires tombés sous leur main, écartaient les branches sèches, et frappaient les murs en écoutant les sons qu'ils rendaient.

Le vieil Antoine s'était glissé à l'ombre d'un tas de fagots, et, ramenant son bonnet sur son chef, il se disait tous bas :

—Ils n'ont encore rien trouvé... Bernique... Oh ! si mes chers magistrats pouvaient se mettre le doigt dans l'œil, et voir blanc quand c'est noir... Nous nous trompons souvent, nous autres gens de justice... l'erreur est la plus belle faculté de l'homme... elle le préserve de l'orgueil... moi d'abord, dans mes rapports, je me trompe toujours... après un coup de trop... Il m'est arrivé de voir un voleur dans mon ombre projetée par le réverbère... pauvre ombre si tranquille du vieil Antoine Miro !

Maxime s'était aussi faufilé de l'autre côté de la porte.

L'étudiant, une main glissée sous son gilet et posée sur son cœur, le front ombragé de son vaste chapeau gris, disait avec les yeux mille choses admirables à mademoiselle de Mérand, et attendait avec son imperturbable suffisance qu'elle y répondît.

Les autres curieux n'osaient que tendre la tête à l'entrée du bûcher.

Le fourreau de sabre avec lequel un des gendarmes sondait la muraille pour aider aux autres agents de l'autorité dans leurs recherches, rencontra une planche de chêne.

Aussitôt les broussailles qui masquaient ce point du mur furent renversées.

La porte du caveau se montra à découvert.

—Où donc est le concierge, dit le commissaire de police avec force, et pourquoi n'a-t-il pas indiqué l'existence de cette porte ?

Le concierge s'avança en répondant :

—Je l'ignorais, monsieur le commissaire.

—Ainsi, vous ne savez pas où elle conduit?

—Nullement.

—Comment ne connaissez-vous pas l'étendue du local que vous louez?

—Le propriétaire de la maison n'habite pas Paris : le concierge qui me précédait ne m'a point dit qu'il y eût ici d'autres dépendances, et, sans doute, il l'ignorait lui-même.

—Mais M. de Mérand doit le savoir, dit le substitut en se tournant vers l'accusé, et, sans doute, il voudra bien nous remettre la clef de cette porte.

Pour qui eût pu lire dans l'âme du malheureux Mérand, il eût semblé que son dernier moment fût venu; il était si brisé d'angoisse à l'approche de la révélation de son crime, qu'il semblait devoir succomber sous ce coup terrible.

Il resta muet.

—Mon père, donnez cette clef, dit Emma avec son angélique confiance. Il ne peut rien vous en coûter... et vous savez sans doute où elle est.

Mérand, à cette injonction de sa fille, étendit machinalement le doigt vers une ancienne caisse d'oranger.

Emma courut en cet endroit, se baissa et prit sous la caisse une clef qu'elle remit aux magistrats.

La porte s'ouvrit. Les deux premiers fonctionnaires, le greffier et deux agents portant des flambeaux, descendirent seuls dans le caveau.

Mérand s'appuya contre la muraille pour se soutenir. Il était d'une pâleur morbide; on voyait que ses yeux éteints se voilaient d'ombre.

L'apect de ses traits décomposés inspirait des appréhensions terribles à madame de Flamine et à la pauvre Sophie.

Le bon Antoine Miro soupirait :

—Ahie! ahie!... ça se gâte...

Les spectateurs, dont les têtes montaient les unes sur les autres à l'entrée du bûcher, ouvraient de grands yeux vers cette porte subitement apparue au fond de la muraille. Après les rumeurs répandues peu de temps auparavant sur cette maison, ils pensaient que ces doubles fonds cachés devaient renfermer de terribles mystères .. La peur qui les agitait était réellement celle de tous les diables..,

Cependant, il régnait un profond silence..

Au milieu de cette émotion palpitante, où tout le monde ne

songeait qu'à écouter, un des agents augmenta encore l'anxiété en disant :

—J'entends du bruit... ces messieurs opèrent une saisie.

En ce moment, les pièces fausses que Mérand savait avoir laissées surgirent à ses yeux comme une apparition d'enfer... Son sang se glaça dans ses veines... Il ne se sentait plus vivre que par de terribles battements de cœur.

La lumière reparut sous la voûte abaissée de l'entrée du souterrain.

Les autorités, que précédaient les flambeaux, rentrèrent dans l'enceinte du bûcher.

Le substitut garda d'abord le silence, tandis que le greffier, posant son portefeuille sur un de ses genoux, se disposait à écrire. Puis le magistrat prononça :

—Aucunes pièces fausses, aucune imitation de monnaie d'or ou d'argent n'ont été saisies au domicile du sieur Mérand.

A ces paroles Mérand tressaillit, comme si un doigt divin, en le touchant, l'eût rappelé du sein de la mort ; mais une indicible surprise se faisait sentir encore dans son âme bouleversée.

—Cependant, continua le magistrat, on a trouvé le caveau inspecté rempli d'instruments propres à la fabrication de fausse monnaie, ainsi que des livres de chimie et de magie. Le nom de Carbonnet était inscrit partout sur les murailles.

Le concierge s'avança vivement.

—Carbonnet, messieurs, dit-il, c'est le nom du précédent locataire, qui a quitté ce logement pour la prison et ensuite pour le bagne. Après quoi, la maison est restée longtemps fermée, avant que le sieur Mérand vînt l'habiter.

Ces mots rappelèrent à la mémoire des hommes de justice l'affaire du faussaire, jugé à la session précédente, et expliquèrent l'étrangeté de ce caveau dérobé, où il restait des traces d'habitation de celui qu'un arrêt du tribunal avait condamné.

Pourtant le magistrat s'adressa au prévenu :

—Monsieur de Mérand, dit-il, vous connaissez l'existence de ce caveau ; vous en avez la clef, quel usage en faisiez-vous ? et pourquoi ne l'avez-vous pas déclaré ?

Mérand, trop bouleversé encore, n'avait pas la force de prononcer une parole ; il allait peut-être se trahir.

La conscience d'Emma lui dicta que c'était à elle à répondre.

—C'est moi qui ai découvert l'entrée de ce caveau dans les premiers jours de notre habitation ici ; c'est moi qui y suis descendue la première, je le jure. Mon père ne l'a visité qu'une seule fois, pour me défendre de retourner dans ce souterrain où se trouvaient des livres, des instruments de magie... Il a dû en oublier l'existence. Depuis, personne n'y est redescendu. Je le jure sur le seuil de cette porte ! je le jure devant Dieu même !

La jeune fille multipliait les faux serments dans toute l'innocence de son âme.

Sa belle tête blonde et son bras d'une blancheur d'albâtre, qui se découvrait, quand elle levait la main avec une solennité touchante en disant je le jure, se détachaient à la lueur des flambeaux sur le fond obscur de l'enceinte.

Il y avait sur son visage, qu'elle relevait fièrement comme pour permettre de lire au fond de son âme, une telle expression de vérité ; sa voix, douce et harmonieuse, avait en même temps tant de franchise et une force de conviction si communicative qu'elle portait la persuasion autour d'elle.

Tous ceux qui l'entendaient pensaient, et avec raison, que cette jeune fille si candide n'avait jamais proféré un mensonge, et qu'en ce moment si imposant elle ne disait rien que ce que lui dictait sa conscience.

Ce témoignage, sans autorité légale, exerçait un entraînement d'esprit irrésistible.

Madame de Flamine avait suivi avec une anxiété palpitante toutes les impressions qui pouvaient se lire sur les traits des fonctionnaires publics.

Elle saisit un instant favorable pour s'approcher de M. de Mérand et lui dire à voix basse :

—Espérez !

A sa voix, le malheureux sortit enfin de la torpeur mortelle où l'avait plongé l'effroi de ce moment et ensuite la surprise d'une joie presque aussi foudroyante. Il avait senti profondément le danger ; la délivrance, inexplicable pour lui, le laissait encore indécis et tremblant ; mais, à cet accent de sa noble protectrice, il releva la tête, il se sentit instinctivement sauvé de l'héritage du crime.

Il eut la force de s'approcher des magistrats et de répondre avec calme aux dernières questions qui lui furent adressées.

Pour Emma, la présence de ce caveau plein de mystères coupables, qui s'était fatalement trouvé dans leur habitation, expliquait les accusations, si étranges pour elle, portées contre son père. La Providence servait sa bienheureuse erreur.

Le vieux chiffonnier dans son coin se frottait les mains de joie.

—Enfoncés les chers collègues! disait-il. Maintenant le prévenu doit pouvoir s'en tirer... S'il plaît à Dieu, nos rapports à nous autres ne serviront pas à grand'chose... Eh bien, tant mieux... puisque le prévenu est le père de cette bonne chère demoiselle blonde, qu'il aille se faire pendre ailleurs... Antoine Miro, tu avais raison de le dire, l'erreur est la plus belle faculté de l'homme, puisqu'elle apprendra à messieurs de la justice qu'ils peuvent se tromper, et que dans le doute il vaut mieux sauver vingt coupables que punir un innocent... Ainsi soit-il.

La visite domiciliaire était terminée; les fonctionnaires publics se disposèrent à se retirer.

M. de Mérand leur demanda de rester quelques minutes avec sa fille avant de les suivre.

Il n'y avait pas de raison pour refuser cette faveur au prisonnier.

Les autorités s'éloignèrent, en laissant seulement à l'entrée de la maison un agent de sûreté, deux gendarmes et la seconde voiture pour ramener, un moment après, le sieur de Mérand dans sa prison.

XXIII

LE REPENTIR

M. de Mérand avait quelques instants à respirer en paix près de sa fille et d'une amie dont l'influence était toute bienfaisante.

Ce hangar obscur, délabré, était un singulier cadre pour le tableau qu'il renfermait en ce moment.

Il y avait là l'amour filial, la vertu, le dévouement sous leurs traits de femme les plus séduisants; il y avait aussi l'égare-

ment d'un grand coupable, mais rehaussé par le malheur et le repentir.

Madame de Flamine, instruite par Sophie de la scène de la nuit précédente, avait facilement deviné une partie de la vérité. La femme de chambre, de l'entrée du jardin où elle était restée, n'avait pu juger ni du nombre ni de la valeur des pièces jetées par Emma dans le bassin ; mais madame de Flamine avait bien supposé d'où venait ce trésor, que, dans tout autre état de choses, il eût été étrange de voir à la disposition d'une jeune fille.

Elle voulait faire part de ce qui s'était passé à M. de Mérand, mais à lui seul.

Ainsi, en ce moment, elle suivait du regard les gardes du prisonnier qui s'éloignaient, et elle cherchait déjà le moyen d'adresser à celui-ci quelques mots en liberté.

Lorsqu'elle ramena les yeux autour d'elle, elle put voir que le hasard lui avait aussitôt facilité cet entretien.

Sophie, par un sentiment de discrétion, s'était éloignée pour laisser ses maîtres à eux-mêmes.

Madame de Flamine restait donc seule avec M. de Mérand et Emma.

Et, ce qu'il y avait d'étrange, c'est que cette dernière ne pouvait plus l'entendre.

Brisée d'émotions trop violentes pour ses forces, et sujette à des accès de sommeil léthargiques, la jeune fille était tombée tout à coup frappée de cet anéantissement complet de l'être entier (1).

Un flambeau resté dans le bûcher éclairait sa douce figure.

Le sommeil l'avait surprise comme elle tournait la tête vers son père et lui tendait les bras. Ses longues paupières, qui s'étaient fermées à regret, faisaient encore quelques efforts pour s'entr'ouvrir ; ses mains, qui ne pouvaient parvenir jusqu'à son père, s'étaient jointes en adoration devant lui.

Sa pose, dans l'immobilité de son corps, avait encore toute l'expression de la tendresse.

Avant que M. de Mérand eût eu le temps de l'apercevoir, Marie de Flamine lui montra sa fille.

(1) Les somnambules naturelles tombent d'elles-mêmes dans un sommeil profond, aussi subit, aussi impérieux, que lorsque, chez les autres, il est provoqué par le magnétisme.

—Chère enfant... elle dort ! dit-il avec surprise, mais à voix basse.

—Oh! ne craignez pas de l'éveiller, dit madame de Flamine; lors même que vous le voudriez, il vous serait impossible d'y parvenir.

—Que dites-vous, madame ! s'écria vivement le père d'Emma.

—Mais rassurez-vous, continua-t-elle ; Emma sortira d'elle-même de ce sommeil, et sans en avoir éprouvé aucun mal.

—Mon Dieu, madame... je ne comprends pas...

—Non, vous ne pouvez comprendre... Mais c'est là sans doute le secret de ce qui s'est passé tout à l'heure... le secret de votre salut... peut-être inattendu.

—Oh ! oui... bien inattendu.

—Monsieur de Mérand, vous aviez dû laisser... dans ce caveau ou ailleurs.... des preuves visibles, irrécusables...

—De l'œuvre infernale à laquelle je me suis longtemps livré... oui, madame.

—Eh bien ! monsieur, votre fille les a fait disparaître.

—Est-il possible !

—Votre fille... elle me l'a dit elle-même, privée longtemps de répandre des bienfaits, rêvait souvent qu'elle pouvait enfin faire l'aumône selon ses désirs. Cette enfant, monsieur... tout le monde et elle-même l'ignoraient... Cette enfant est somnambule... La nuit dernière, guidée par cette lumière surnaturelle qui remplace l'intelligence humaine, elle a découvert ici ce que vous croyiez bien caché à ses yeux, et elle a jeté ces pièces funestes dans le bassin du jardin... dans cette eau où l'illusion lui montrait des pauvres qu'elle soulageait de ses aumônes.

—Qu'entends-je ! s'écria M. de Mérand ; mais c'est Dieu qui l'inspirait.

—Oui, dit madame de Flamine, car elle sauvait son père.

—O mon enfant !

—Et elle le sauvait sans le savoir afin d'ignorer toujours que son père eût des fautes à se faire pardonner.

—Chère Emma.., si saintement inspirée, même dans le sommeil... Oh ! quand son esprit l'abandonne, c'est un ange qui le remplace.

—Vous lui devez beaucoup, sans doute.

—Je l'aimais tant... Comment ferai-je pour l'aimer encore davantage!

Un souvenir vint frapper l'esprit de M. de Mérand. Il vit alors quelle avait été l'apparition nocturne du caveau.

Il restait en silence et regardait sa fille avec idolâtrie.

—Emma... reprit-il, mais c'est une fille du ciel... Non, ce ne peut être un malheureux comme moi qui ai donné la vie à une créature si parfaite.

—Votre fille vous croit pur de toute faute, dit Marie avec douceur ; que l'estime de cette chère enfant vous réhabilite devant vous-même.

—Mais vous, madame, vous..; pourrez-vous oublier...

—Oh! moi, dit la dame de charité en souriant, j'ai plus de goût pour le repentir que pour la vertu... C'est plus sûr... Le repentir est au lendemain de la faute ; la vertu est souvent à la veille.

—Ce sont là de généreuses paroles.

—Mais laissons cela... Monsieur de Mérand, je vous ai dit tout à l'heure d'*espérer*, parce que, votre cause ne s'étant pas aggravée aujourd'hui, tout fait croire qu'elle pourra se dénouer heureusement...

—Je l'avais oublié... Il me semblait que je devais rester ici... près de ma fille... Cet endroit rustique, ce sol de terre, ces solives noires qui pendent sur la tête, me faisaient illusion... Je me voyais échappé du monde avec mon Emma, habitant une cabane, avec des siéges de bois et des lits de paille... J'étais heureux... Ah! madame, à présent, la plus extrême pauvreté, avec la paix de l'âme, me semblerait le ciel!

—Mon Dieu, je le crois ; mais si je vous ôte à cette pensée, c'est que vous pouvez espérer le calme, la liberté dans une condition meilleure... Le dénoûment de votre procès se montre moins sombre, et je vais mettre en œuvre toutes les relations que je puis avoir dans la magistrature pour que le terme en soit hâté.

—Ah! madame, qui ne croirait au salut que vous me promettez, on trouve déjà la consolation divine près de vous!

—Maintenant, embrassez votre fille et éloignez-vous, car on vous attend.

—Embrasser mon Emma... l'embrasser comme ma fille... Oh! non, je dois lui rendre grâces comme à mon bon génie.

Et, les yeux humides de larmes, tremblant d'une émotion suprême, il s'agenouilla devant Emma endormie.

—Reçois mes actions de grâces, ô ma fille ! dit-il. Je remercie le ciel que tu ne m'entendes pas, pour pouvoir te dire une fois que tu as sauvé à ton père plus que la vie. Je me prosterne devant ce sommeil, où le repos de l'ange siége sur ton front, où ton âme vit d'inspirations divines... Ma fille, mon Emma, pose tes mains sur ma tête et bénis ton père.

Il prit les deux mains de la jeune fille, les pressa sur son front, les couvrit de baisers et de larmes. Puis, après avoir adressé à madame de Flamine un adieu plein d'une indicible reconnaissance, il alla rejoindre ses gardes qui le ramenèrent dans sa prison.

Marie de Flamine avait accompagné M. de Mérand jusque sur le seuil de la maison, où il était monté en voiture. Comme elle rentrait, elle rencontra Sophie qui réclamait sa présence.

La justice, avec sa majesté suprême, avait tout bouleversé dans la maison ; sous sa main omnipotente, tout le contenu des meubles avait été renversé et embrouillé à ne plus s'y reconnaître. Un gros vent d'été, soufflant par les croisées ouvertes, achevait de faire voler les papiers précieux et autres; en menaçant de les disperser comme un tourbillon de feuilles mortes.

Sophie désirait que la noble amie de la maison vînt l'assister dans le soin de remettre en place au moins les papiers de famille et ceux qui représentaient des valeurs, afin de n'avoir pas absolument seule la responsabilité de cette tâche.

Pendant ce temps-là, Emma s'était éveillée et se tenait soulevée à demi de son banc rustique.

La jeune fille secoua la tête, passa la main sur ses yeux, regarda autour d'elle, et se souvint peu à peu de la scène, si importante pour elle, qui venait d'avoir lieu.

Après les jours d'angoisse qu'elle venait de traverser, l'issue favorable de cette visite judiciaire qu'elle avait tant redoutée, l'espoir brillant dans les yeux de madame de Flamine, et surtout un pressentiment secret, la ranimaient.

Elle murmura en appuyant la main sur son cœur :

—Ah ! mon Dieu... il me semble que je renais... mon âme s'ouvre au bonheur.

Une voix, qui semblait l'écho de la muraille, répéta :

—Mon âme s'ouvre au bonheur.

Emma tourna vivement la tête.

Dans l'obscurité qu'une seule bougie dissipait à peine, sous un cintre de noires broussailles, elle reconnut, aidée par la vue d'un chapeau gris et d'une cravate bleue, M. l'étudiant Maxime.

Dans tout le mouvement qui avait eu lieu, Maxime n'était sorti de la maison que pour y rentrer; il venait de se glisser de nouveau dans ce rez-de-chaussée, le seul endroit où il put pénétrer. Son unique pensée était Emma; le pauvre jeune homme était réellement très-amoureux, pendant les scènes qui venaient de se passer, qu'il n'avait pas comprises ni cherché à comprendre, il n'avait rien fait au monde que contempler Emma avec extase.

Pour mademoiselle de Mérand, la vue de l'étudiant ne pouvait guère la troubler; l'aspect de M. Maxime était plus pittoresque qu'effrayant, et, dans son extrême jeunesse, sa parfaite innocence, l'amour qu'elle inspirait n'était guère pour elle qu'un jouet un peu plus sérieux que ceux de sa première enfance.

Maxime répéta, d'une voix un peu tremblante sous son assurance :

—Oui, mon âme s'ouvre au bonheur, car c'est la première fois, mademoiselle que j'ai la douceur de vous parler depuis un an que... je dirais que nous nous aimons, s'il n'était plus respectueux de dire que je vous aime.

—Que *nous nous aimons!* répéta Emma, doutant d'avoir bien entendu.

—Grâce au ciel! puisque l'amour est le plus grand des biens, dit Maxime en se redressant avec orgueil.

—Monsieur, vous êtes fou ou vous rêvez.

—Pardonnez, ni l'un ni l'autre... et j'ai des preuves du contraire.

—Ah! par exemple!... mais c'est vrai, vous disiez déjà cela dans la lettre...

—Dans la lettre!...

—Que j'ai été forcée d'aller prendre à la gueule du loup.

—Du lion, mademoiselle... à l'entrée de l'allée de l'Observatoire.

—Elle était fort inintelligible.

—D'abord l'amour parle parfois par énigme... à ce que vous m'avez appris...

—Moi!

— Mais ma lettre était fort claire, en rappelant notre passé.

—*Notre passé*... C'est donc dans une autre planète que nous nous sommes connus?

—Non, c'est sur le quai des Grand-Augustins.

—Je n'y suis plus du tout.

—Mais vous y étiez, quand vous écoutiez mes accents dans la nuit... Vous y étiez quand vous chantiez avec moi le ***Fil de la Vierge***... moins beau que le fil de nos jours.

—Le fil de nos jours... dans la nuit?

—Quand vous me faisiez don de ce ruban...

Il tira le bracelet de ruban de son sein.

—Ah! pour ceci, je le reconnais, dit Emma en regardant le ruban chiffonné.

—Mille fois porté à mes lèvres! ajouta Maxime d'un air triomphant.

—C'est un de mes bracelets de ruban que j'ai perdu.

—Perdu... pour qu'il fût trouvé sous la fenêtre.

—Monsieur, vous rêvez.

—Mademoiselle, vous affectionnez bien ce vilain mot-là: *Vous rêvez*... Mais, n'importe, toute parole de vous est encore une grâce... Comme je le disais dans ma lettre: J'adore la beauté jusque dans ses rigueurs...

—Il n'y avait pas cela.

—Ah! vous l'avez donc lue?

—Pas trop.

—Cependant, pour y répondre...

—J'ai répondu... moi!

—Mais, il me semble...

—Ah! c'est trop fort.. Et j'ai mis ma lettre à la poste au lion peut-être.

—Non, vous me l'avez jetée par la fenêtre.

—Toujours *par la fenêtre*?

—Mon Dieu, oui.

—En vérité, vous rêvez.

—Encore!

—Mais... c'est qu'on n'a pas une idée!...

—Vous ne m'avez pas jeté une lettre... vers le milieu de la nuit... en entr'ouvrant une persienne?... Il n'y avait pas dans cette lettre des feuilles de rose... sans doute effeuillées à votre ceinture!...

—De mieux en mieux!

—Ah! par exemple, les lignes qui les accompagnaient... Je sais que l'amour parle quelquefois par figures... qu'il faut saisir le sens caché... Mais toute mon intelligence n'a pu y suffire... c'était par trop amphibologique.

—Pas plus que votre conversation, à coup sûr... A tout ce que me dites là, il est impossible de deviner la moindre chose.

—Faute de comprendre, je n'ai pu répondre... C'est ainsi qu'a fini la correspondance.

—C'est absolument ma position. Faute de comprendre, je ne puis répondre, et je vais, monsieur, terminer cet entretien.

—Déjà, mon Dieu... déjà!

—C'est plutôt beaucoup trop tard.

Emma, dès les premiers mots de ce colloque, s'était levée et avait déjà fait quelques pas pour sortir ; en ce moment, sans être retenue par l'accent déchirant qui accompagnait le dernier mot de Maxime, elle salua d'un air railleur le trop avantageux étudiant, et reprit l'allée de la maison, d'où elle remonta dans son appartement.

Maxime s'élança sur le boulevard, à la fois heureux et désolé, ne sachant trop s'il devait s'applaudir ou s'attrister de cette entrevue. Dans l'incertitude il s'adossa contre un arbre, et regarda encore une fois ces murs chéris qui renfermaient mademoiselle de Mérand.

Une minute après, la gouvernante de la maison s'approcha de lui.

Sophie, ayant appris de madame de Flamine le sommeil subit dans lequel était tombée mademoiselle de Mérand, était bientôt après descendue pour s'informer de l'état de sa jeune maîtresse. Un bruit de voix, qui partait de l'enceinte obscure, l'avait retenue dans l'allée, d'où elle avait entendu une partie de l'entretien précédent.

Ce qui était fort obscur pour les deux jeunes gens paraissait très-clair à Sophie.

Elle s'approcha de Maxime, l'air moitié souriant, moitié sévère.

—Monsieur, dit-elle, pour dissiper tous vos doutes sur la vertu parfaite de ma jeune maîtresse, je crois de mon devoir de vous apprendre que, dans la nuit, elle se lève souvent endormie, qu'elle agit, parle et chante en rêvant.

—Est-il possible! s'écria Maxime foudroyé.

—Ainsi, ce que vous avez pu voir, entendre... n'est que l'effet du somnambulisme.

L'étudiant se pressait le front avec désespoir.

—Et c'était moi qu'elle accusait de rêver ! dit-il d'une voix sombre. *Vous rêvez, monsieur, vous rêvez*... Oh ! les femmes !... elles abusent de la permission de prêter leurs torts aux autres !... Mon Dieu ! mon Dieu ! c'était elle qui ne m'aimait qu'en songe !

XXIV

LE POUVOIR D'UN ANGE

Les dernières chaleurs du mois d'août avaient achevé de brûler la verdure dans le jardin délaissé de mademoiselle de Mérand, lorsqu'un jour madame de Flamine vint trouver Emma sous le berceau de chèvrefeuille jaune, adossé à la muraille rongée de lierre, qui était sa place habituelle.

Sophie venait un instant avant de descendre avertir sa maîtresse qu'il était l'heure de s'habiller, et, à ce sujet, une grave discussion s'était élevée.

—Je vous ai préparé une des dernières robes qu'on vous a faites, mademoiselle, disait Sophie ; il est temps de quitter notre deuil.

—Non, en vérité, pas encore, disait Emma.

—A Paris, on abrége beaucoup les deuils.

—Mais les regrets ne s'abrégent pas à la volonté... Ce noir est le dernier lien qui m'attache à ma mère, et je veux le garder.

—Contre l'usage.

—Qu'importe notre deuil... A ton âge, tu ne veux pas porter du rose... et moi, je n'y tiens guère.

—A mon âge !... J'ai vingt-sept ans !

—Et demi.

—Mon âge est le plus beau de la vie, mademoiselle ; il y a plus de roses et de soleil en juin qu'en avril.

Elles en étaient là quand madame de Flamine parut.

Une si vive expression de joie éclairait le visage de cette noble amie qu'Emma courut se précipiter dans ses bras en s'écriant :

—Mon père !... mon père !

—Chère enfant, du courage, dit madame de Flamine d'une voix palpitante.

Emma détacha ses deux mains qui s'étaient enlacées au cou de sa protectrice et la regarda.

—Du courage! répéta-t-elle. Me serais-je trompée?... Mais non, c'est impossible.

—Voyons... rassemblez bien vos forces.

—Comment.

—Car le bonheur aussi... fait mal quelquefois.

—Ah! je savais bien... mon père?...

—Vous le verrez.

—Bientôt?

—Bientôt.

—Pour toujours?

—Pour toujours.

—Madame... madame... Oh! je donnerais ma vie pour vous!...Ce sera cette semaine, n'est-ce pas?... demain peut-être.

—Je vous le dirai. Là, asseyons-nous sur ce banc... Sophie sur le gazon... et parlons raison... Nous ne sommes pas trop de trois pour cela.

Après qu'elles eurent pris place.

—Vous savez que votre père vous sera rendu, ma bonne Emma, dit madame de Flamine, et vous n'en demandez pas davantage... Mais il vous faudra pourtant reprendre votre place dans le monde.

—Je vous écoute, madame, dit Emma par déférence.

—Votre père a été acquitté dans ce procès.

—Que d'infâmes calomnies lui avait suscité.

—Sans doute... Tout parlait pour M. de Mérand, sa naissance, son rang, sa conduite passée, et j'avais mis en œuvre toutes les influences dont je dispose pour faire valoir ces prérogatives. Le juge d'instruction a rendu une ordonnance de non-lieu.

—Oh! pouvait-il en être autrement!

—Mais M. de Mérand reste privé de toute sa fortune.

—Je dirai toujours, qu'importe!

—Cependant, dans l'espoir qu'il serait rendu à la liberté, j'ai déjà sollicité et obtenu pour lui un emploi honorable, qui lui versera ses revenus année par année, à mesure que se renouvelleront ses besoins. La fortune lui sera donnée avec la régularité inflexible de l'aiguille du cadran, qui vous livre chaque heure tour à tour, mais ne permet pas d'en consommer une d'avance. Ainsi, il sera préservé de la ruine où ses dissipations l'ont déjà une fois jeté.

—Tant mieux... car il a bien souffert.

—M. de Mérand est nommé inspecteur des domaines royaux à l'étranger. C'est le seul emploi qui pût s'obtenir de suite et par protection. Et, comme le roi possède de nombreuses terres en Allemagne, en Angleterre...

—Mon Dieu... Il devra voyager...

—J'ai pensé qu'en ce moment... ce serait un bonheur pour lui.

—Et il va s'éloigner de moi !

—Pour un temps, ma chère Emma... cela est nécessaire.

—Oh ! rester seule encore, c'est affreux !

Elle jeta ses bras autour du cou de madame de Flamine en s'écriant :

—Madame, madame ! prenez-moi !

—Ma fille !... mon amie !... dit Marie en répondant à cette étreinte, ma première pensée a été de vous emmener habiter près de moi pendant l'absence de votre père... ainsi que la bonne Sophie.

—Je pensais déjà à aller faire *nos* malles, dit la jeune gouvernante.

—Mais mon père ? mon père ? reprit Emma avec une ardente impatience, vous ne m'avez pas dit, madame, quel jour je le reverrai.

—A propos, répondit madame de Flamine en souriant, il faut lui faire préparer à déjeuner.

—Ce matin !... Est-ce vrai ?... est-ce vrai ?

—Quand je vous dis que le café n'aura pas le temps de refroidir.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Emma tandis que de belles larmes roulaient dans l'azur de ses yeux, qui m'eût dit ce matin en me levant... tout à l'heure encore... qu'un tel bonheur m'attendait aujourd'hui !

Il y eut un moment de silence délicieux. La vie qui se ranimait semblait faire naître dans l'espace un jour nouveau, où le contentement répandait des rayons radieux, où le chant de l'âme semblait s'exhaler de tous les feuillages, où des papillons de joie voltigeaient dans l'air.

—Quelle journée ! dit ensuite Emma. Tenez, madame, ajouta-t-elle en prenant entre ses mains sa robe noire, c'était précisément aujourd'hui que Sophie voulait me faire quitter le deuil de ma mère !

—Par un pressentiment que ce jour serait heureux, dit madame de Flamine,

—Mais je ne l'ai pas voulu... et cela m'a porté bonheur... les souvenirs du cœur sont toujours favorables même dans leur tristesse.

—Sans doute, chère enfant.

—Et je veux toujours penser à ma mère... qui ne peut plus, hélas! penser à moi.

—Vous vous trompez, Emma.

—Je me trompe!

—Elle est loin de vous oublier. Et comme une mère est accoutumée à pourvoir aux besoins matériels de sa fille, elle a songé... au milieu de sa vie céleste... à vous assurer un sort indépendant ici-bas... Elle vous envoie une somme d'un revenu fixe... et c'est moi qu'elle a chargée de vous la remettre.

Madame de Flamine tira de sa poche un papier qu'elle tendit à Emma.

—Une rente de deux mille francs sur l'Etat! dit en ouvrant ce papier la jeune fille.

—Prenez-les, Emma, dit avec gravité madame de Flamine. Je vous atteste sur l'honneur que c'est votre mère qui vous les donne.

—Mais, madame, au nom du ciel, dit Emma en pâlissant, qu'y a-t-il de vrai dans cela?

—Allons, répondit sa noble amie, je vois que vous êtes trop exaltée pour qu'on vous laisse dans le monde surnaturel, et je reviens a la réalité. Vous vous souvenez qu'un écrin de perles fines, appartenant à votre mère, a été volé l'année dernière. Par des circonstances qu'il est inutile de vous apprendre, le collier de cet écrin, fermé d'un camée d'une grande valeur, a été retrouvé... Rendons grâce à la Providence, ce qui semblait perdu de la plus cruelle manière est, hélas! la seule partie de votre fortune qui ait été sauvée.

On entendit à ces mots les sanglots étouffés de quelqu'un qui pleurait.

C'était la bonne Sophie qui, déjà de retour au jardin, avait entendu cette révélation de madame de Flamine, et qui suffoquait de bonheur en apprenant qu'une partie de sa faute avait été réparée.

—En utilisant cette parure pour vous en faire une existence bien humble, bien modeste, mais assurée, indépendante même

des vicissitudes qui pourraient encore atteindre les revenus de M. de Mérand, j'étais sûre de suivre les intentions de votre mère. J'ai converti le prix du collier en cette rente que je vous apporte.

—Vous avez bien fait, madâme, dit Emma en pressant les mains de son amie. Au lieu de bénir ma mère, en baisant parfois ces perles qu'elle avait portées, j'aurais à lui rendre grâce tous les jours, à chaque souffle d'air que je respirerai, de l'existence qu'elle m'aura donnée..

—Chère Emma... c'est toujours le cœur qui parle sur vos lèvres.

—Vous avez voulu que je fusse heureuse ; je le suis.

—Il fallait bien y parvenir.

—Madame... oh ! quel génie vous avez pour faire le bien !

Les mots de reconnaissance, d'affection, se croisaient sur les lèvres, et plus que jamais le jour était radieux, les voix harmonieuses chantaient dans le feuillage, les papillons de joie voltigeaient dans l'air.

Mais soudain tout s'arrêta, tout se tut.

Au milieu du silence habituel du boulevard noir, on venait d'entendre s'arrêter devant la porte de la maison la voiture qui ramenait M. de Mérand.

. . . .

Nous ne parlerons pas du bonheur de cette famille ; le bonheur se sent et ne se raconte pas.

Mais Emma et son père étaient sauvés, sauvés des retours de fortune et d'eux-mêmes : ils ne retomberaient plus dans cette fallacieuse condition semblable à ces fruits séduisants qui croissaient autrefois au bord d'un lac maudit, et dont l'écorce dorée ne cachait que de la cendre, dans cette condition qu'on trouve souvent aux premiers étages des maisons de Paris, où de somptueuses apparences cachent la plus profonde et la plus dégradante misère.

Et cela, parce que la noble dame de charité, parce que l'un des anges de Paris avait rencontré M. de Mérand dans sa prison.

LES AMANTS ET LES MARIS

I

L'INCENDIE

L'abbé Savinien, qui s'était attardé dans les environs de Paris, se trouvait vers le soir sur les hauteurs de Montmartre.

Il avait visité quelques familles sauvées de la misère par ses bienfaits, sauvées de l'ignorance par ses conseils, du vice par sa parole évangélique. Le missionnaire revenait satisfait de son excursion.

Arrivé sur un tertre d'où on découvrait l'étendue de la ville éclairée par la lueur de la lune, il fut arrêté un instant par la grandeur imposante de cette perspective.

L'immense nappe de la cité baignait dans une pâle et vague atmosphère. Au-dessus, les monuments pointaient à d'inégales distances. Les dômes des Invalides, du Panthéon, de l'Institut, la flèche de la Sainte-Chapelle, la colonne de la Bastille, mieux éclairés dans leur hauteur, jetaient des reflets lumineux. Il semblait que la religion, la bienfaisance, l'intelligence humaine, tout ce qui est immortel, portât une étoile au front. Au-dessous, les masses d'habitations, privées de ces lumières, se perdaient sous le voile des ombres.

—Du moins, disait-il, moi, pauvre isolé dans le monde, je redoublerai de zèle à ma tâche. Je le sens en présence de cet horizon de murailles qui renferment tant de cruelles souffrances, de cette ville immense, où on peut toujours se dire : à l'heure qui sonne, un homme meurt de misère, un autre se tue de désespoir, un autre immole son âme dans le crime.

Je suis prêtre, c'est-à-dire fait pour aller chercher tout ce que les autres fuient, pour pénétrer dans les lazarets de la peste ou du vice.

Je suis seul au monde. Le mystère de ma naissance, loin de me séparer de la société humaine, doit m'y rattacher davantage. Dans les conditions ordinaires, je ne pourrais voir ma famille que dans les conditions ordinaires, je ne pourrais voir mes parents que dans ceux qui m'auraient donné la vie, je ne compterais que sous un seul toit mes sœurs et mes frères. Mais je ne sais où je suis né, et cette ignorance étend pour moi les droits du sang ; il n'est ni fortune ni rang qui viennent les restreindre. Enfant illégitime et caché à ma naissance, qui sait si la noble dame que j'aide à mourir en paix ne m'a pas donné le jour, qui sait si la mendiante à laquelle je donne mon dernier argent au coin de la rue n'est pas ma mère... Belle jeune femme à qui j'ai sauvé la vie, vous êtes peut-être ma sœur !... jeune ouvrier que j'ai recueilli entre les horreurs du bagne et celles de la folie, tu es peut-être mon frère !... Grâce soit rendue au ciel pour cette ignorance qui laisse ma famille dans mon imagination et mon amour dans l'infini.

Retourne donc vers tes pauvres, tes amis, tes parents, prêtre missionnaire, qui a voulu accomplir ton voyage apostolique dans Paris.

A ces mots Savinien releva son bâton tombé de ses mains, et prit le sentier qui descendait du tertre de verdure pour suivre sa route.

Au bout de quelque temps, un phénomène saisissant frappa sa vue.

En face de lui, à peu près au centre de la ville, s'élevait une colonne de lumière rouge, qui avait pour socle une large masse noire qu'elle semait de ses étincelles, et pour fronton un nuage du ciel qu'elle teignait de sa lueur pourprée.

C'était un incendie.

Il sembla à Savinien voir là un reflet de sa pensée. Au moment où il songeait aux calamités toujours présentes dans

la grande cité, on eût dit que le malheur eût soulevé le voile de ténèbres, pour se montrer soudain sous sa forme la plus effrayante et qui se projette le plus loin.

Savinien descendit précipitamment les hauteurs de Montmartre, les rues qui leur succèdent, et marcha tout d'une haleine jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur le lieu du sinistre.

Le feu s'était déclaré dans une des maisons de la rue des Saints-Pères voisines du quai.

Il avait déjà fait d'immenses progrès. Les premières étincelles s'étaient allumées dans un atelier d'ébénisterie situé dans la cour, du côté de l'escalier de service; le feu avait bientôt gagné le pied de cet escalier; et, la charpente lui offrant un favorable aliment, il s'était élevé avec rapidité en gagnant tous les étages et montant jusqu'aux combles.

En ce moment, l'intensité et le tumulte de l'incendie étaient au comble.

Les sapeurs-pompiers de la rue du Vieux-Colombier étaient arrivés. Ils travaillaient à grands coups de hache sur la toiture; on les voyait partout, se détachant en noir sur fond rouge, et, comme des chauves-souris attachées aux murailles, se suspendant au sommet des cheminées, aux rebords des toits, aux appuis des fenêtres. D'autres arrivaient encore en roulant de nouvelles pompes.

Les autorités de l'arrondissement étaient à leur poste; les gardes municipaux, les sergents de ville, la troupe, veillaient à maintenir l'ordre, à conserver l'organisation de la chaîne.

Mais il s'était rapidement amassé autour du bâtiment embrasé une foule telle que celle qu'amène un tel spectacle; et parfois la force publique pliait sous les empiétements de la masse populaire; elle était refoulée par le mouvement impétueux d'une multitude écervelée, tapageuse, aussi difficile à maîtriser que le courant de la flamme.

Les spectateurs accompagnaient de leurs cris chaque nouveau progrès de l'incendie.

On voyait déjà à travers les fenêtres courir cette lueur sinistre annonçant que le feu s'est répandu dans l'intérieur du bâtiment, où il se montre en maître.

Les habitants de la maison avaient eu pourtant, à ce qu'on espérait, le temps de se mettre en sûreté.

Une foule de travailleurs étaient à la chaîne, dont l'un des bouts se trouvait sous la pluie de cendres et d'étincelles,

tandis que l'autre allait tremper dans la rivière. Tous ces gens étaient sortis de leurs maisons en toute hâte, à demi vêtus, pour venir porter secours; c'était dans tous les rangs une agitation continuelle, un mélange étourdissant de rires et de querelles. La foule des spectateurs s'y mêlait pour venir de tous côtés augmenter le tumulte.

Les gamins, qui étaient là sur leur terrain, pullulaient, comme s'ils fussent sortis de dessous terre; ici et là, partout, on les voyait, comme des mouches taquines qui bourdonnent, qui piquent, et qui sont trops petites pour qu'on puisse les atteindre.

Dans la chaîne qui traversait le quai et descendait par les escaliers de la berge jusqu'au bord de l'eau, la foule occupée à charrier des seaux d'eau, et travaillant jusqu'à se mettre en nage, n'en était pas moins babillarde, rieuse, querelleuse.

Tous les costumes la bigarraient; il y avait la population des maisons voisines, depuis les mansardes jusqu'au portier; puis les commis de magasins, les gens du port et toutes les vaillantes femmes du quartier.

Tout le monde était là, un pied chaussé et l'autre nu, coiffé comme lorsqu'on vient d'arracher son bonnet de nuit, habillé de la seule pièce du vêtement qui fût tombé sous la main.

—Le feu diminue-t-il?... est-on maître du feu? demandait-on sans cesse.

—Oui, cela s'apaise.

—Non, les flammes montent toujours plus haut.

—Seigneur Dieu! regardez donc les pompiers... La toiture s'est effondrée, et ils sont encore sur les poutres enflammées pour jeter de l'eau dans la fournaise.

—On les voit comme des ombres toutes noires, avec le casque et la hache qui brillent, passer au milieu des flammes... le vrai portrait des diables d'enfer.

—Ah! miséricorde! quel bruit!... un mur s'est écroulé.

—La flamme sort par tourbillon et l'eau tombe par torrents... Comme ça ressemble bien à l'incendie *des Quatre Eléments*, à la Gaîté!

—C'est-à-dire que c'est l'incendie de la pièce qui ressemble...

—A rien du tout! interrompit un commis de nouveautés... Moi je trouve qu'on se croirait à l'Opéra-Comique: on n'entend

parler que de *flammes* et de *chaîne*, comme dans les vers de M. Scribe.

—Il n'y manque que l'*amour* pour faire la rime, dit une lingère.

—Il est toujours près de vous, belle Olympe, reprit le commis.

—Je ne sais pas, dit une fleuriste qui était à la chaîne de l'autre côté du commis, et regardait Olympe de travers, je ne sais pas comment on a le cœur de rire devant de semblables malheurs!... quand il y aura là tant de gens ruinés et peut-être brûlés!

—Eh! ma chère: dit la lingère, quand je pleurerais... est-ce que mes pauvres larmes pourraient éteindre ce feu-là, voyons?

Puis un moment après, regardant le costume pittoresque de la fleuriste, et voulant lui rendre sa critique:

—Et moi, je ne sais pas, dit Olympe, comment on aime à sortir, quand on a si peu de goût pour s'habiller: un mantelet de soie sur une chemise de toile rousse, ça ne va pas du tout.

—Pardi, répondit-elle, est-ce qu'on a le temps de lire le journal des modes pour s'habiller, quand les flammes vont peut-être venir vous prendre au lit!

—Non, on n'a pas le temps, dit un portier prenant parti pour la fleuriste. Chacun place sa feuille de vigne à peu près, et comme il peut.

Mademoiselle Olympe, qui était près de lui, s'impatienta.

—Alors, ton *casque-à-mèche* est de trop, dit-elle en faisant tomber d'un revers de main le couvre-chef du portier dans le seau d'eau qui passait, et qui s'en alla aussitôt dans le courant de la chaîne.

—Mademoiselle, vous êtes une insolente, une méchante, une intrigante...

—Holà! holà!... vois-tu ton bonnet qui voyage... il est déjà tout là-haut!...

—Sapristi!... mon bonnet!...

—Ne crie pas tant, portier, dit le commis. Ton bonnet, il va te revenir... s'il sait nager.

—Ah! c'est comme ça que tu l'entends, méchant Calicot!

—Je crois que tu m'insultes, vieux Casque-à-Mèche.

Et là-dessus, portier et commis, laissant tomber les seaux d'eau, échangèrent des coups de pied, des coups de poing à qui mieux mieux.

—Ah ! miséricorde !... ils m'ont noyé tous les pieds ! criait la lingère.

—Ils m'ont mouillé jusqu'à la chemise ! criait la fleuriste, qui n'avait que ça.

—Ce n'est pas déjà si agréable d'être changée en porteur d'eau ! en Auvergnat! pour souffrir encore de sa marchandise.

—Ma foi non, je n'en veux plus... Au diable la chaîne !

—Il faut que ça finisse... À la garde ! à la garde !

Un sergent de ville accourut en demandant ce qui se passait...

—Il se passe, dit la fleuriste, qu'on nage ici dans l'eau !... on en a jusqu'à la cheville.

Mais l'agent de sûreté désignait la batterie.

—Ah ! ça, dit la lingère, c'est Calicot et Casque-à-Mèche qui se démolissent.

Le sergent appela la troupe et voulut faire arrêter les combattants ; leurs voisins les défendirent. Ce fut là un pêle-mêle pendant lequel tous les seaux furent renversés, la chaîne interrompue. On se démenait au milieu d'une mare d'eau, on se colletait dans un déshabillé dont chaque atteinte diminuait encore l'absolu nécessaire ; on criait, on s'injuriait, on se battait enfin comme si on eût su pourquoi.

La raison et la baïonnette ne pouvaient arriver à rien contre le tumulte ; les sergents de ville y perdaient leur tricorne ; le bruit allait toujours en augmentant ; et alors le bâtiment pouvait bien brûler jusqu'à la base, sans qu'on s'en occupât dans cette partie de la foule.

II

COURAGE ET BONHEUR

C'était aux abords du bâtiment incendié que se déployaient les secours les plus énergiques de l'intelligence et du courage, que se montrait le dévouement dont on trouve toujours des preuves dans les grandes calamités.

Le feu, maître de tout un corps de logis, avait pénétré de là dans l'étendue de divers étages, où on ne pouvait le poursuivre ; la flamme grondait en roulant dans ces défilés de murailles, en faisant fendre la pierre de taille, craquer les charpentes sur son passage, puis elle allait s'échapper en torrents de pourpre et de fumée par les plus larges issues.

Le bâtiment ne pouvant plus être sauvé, on s'occupait de préserver du fléau les maisons voisines. Du côté le plus rapproché du quai, où le vent poussait la flamme, on travaillait activement à saper les murailles et à faire la part du feu.

C'était en cet endroit que s'était arrêté l'abbé Savinien au bout de sa course précipitée.

La hache à la main, il se félicitait de la force physique que la nature lui avait donnée, puisqu'il est des moments où elle peut devenir aussi secourable, et il employait la vigueur de son bras à saper la pierre, comme le plus simple des manœuvres qui se trouvaient là.

Etienne, qui au premier bruit du feu était accouru de l'hôtel des Missions, avait été amené par le hasard de ce même côté, et travaillait auprès de son maître... de son maître en dévouement et en courage.

Dans tout l'hôtel livré à l'incendie, on se hâtait aussi d'enlever le plus possible de meubles et d'objets précieux.

La plupart des habitants de cette maison, qui dans la nuit s'étaient enfuis à demi nus, avaient abandonné ce qu'ils possédaient à la sollicitude publique, et s'étaient hâtés d'aller chercher quelque autre asile à l'abri du feu.

C'était dans la vaste cour, du côté opposé à celui où le sinistre s'était déclaré, qu'on déménageait les meubles de l'hôtel par les issues intérieures. La foule et le tumulte grossissaient sans cesse en cet endroit.

Dans cette multitude, se faisait remarquer madame Nicole, qui commandait et agissait à la fois.

Partout où il y avait des secours courageux à porter, cette femme, si fortement trempée pour la charité, était naturellement portée au premier rang, et, par son mérite seul, élevée au commandement.

Elle dirigeait en ce moment son armée de travailleurs sous le feu du bâtiment.

Une foule de manœuvres improvisées montaient dans les appartements de l'hôtel, tandis que le grand escalier tenait encore, et, à chaque voyage, enlevaient au fléau des tentures, des bronzes, des glaces et des meubles de prix.

Zéphyrine faisait ranger tous ces objets dans la partie de la cour la mieux abritée des étincelles, tout en s'amusant un peu à regarder et admirer les belles choses que le hasard mettait sous ses yeux.

Mais en même temps elle encourageait les travailleurs du geste et de la voix.

Le torrent de flammes grossissait toujours, et le danger commençait à faire trembler les plus braves.

—Allons, monsieur Grandjean, disait Zéphyrine à son fidèle adorateur, vous êtes commissionnaire, c'est votre affaire que les déménagements.

—Je suis commissionnaire, répondait-il, mais je ne suis pas soldat, et vous voulez m'envoyer au feu !

—Vous disiez que vous vous y jetteriez pour moi.

—Fichtra, je n'ai jamais dit cela.

—Allons donc, est-ce que vous n'êtes pas Français, pour aller toujours en avant !

L'Auvergnat se rendait à cette raison décisive, et allait en avant par les portes ou les fenêtres.

Parmi les riches captures que ces braves faisaient au péril de leur vie, on vit le sergent Plumel passer sur un plafond enflammé, descendre par la brèche d'un mur, gagner des charpentes brûlantes, de là sauter dans la cour, et venir offrir à Zéphyrine un bouquet de roses qu'il avait pris dans un vase de salon, avec la même grâce galante qu'il aurait déployée au bal de la barrière.

—Bravo ! bravo ! s'écria le public, juste appréciateur de cette attention fine ; il va penser là-dedans à faire son service de chevalier galant !... c'est beau ! c'est admirable !

—Car il n'y fait pas bon, dans cette place-là, n'est-ce pas sergent ? ajouta l'assistance.

Un individu, à cheval sur une fenêtre, d'où il faisait glisser un secrétaire à son compagnon placé au-dessous, répondit à la place de Plumel :

—Non ! il n'y fait pas bon... Savez-vous ce que nous avons ici ? Nous avons mille degrés deux dixièmes au thermomètre de l'ingénieur Chevalier.

—Vrai ! dit-on en applaudissant gaîment.

—Alors, vous avez bonne patience d'y rester.

—Et, pour votre récompense, vous goûterez à ce vin que vous et votre camarade avez sauvé de la cave.

—Non pas, dit la mère Nicole, qui avait l'oreille à tout, ce vin est à ses maîtres... mais je promets qu'il y en aura sur le comptoir une bonne goutte pour les braves.

—Bien parlé, la mère, reprit le jovial compagnon ; faut respecter la propriété en bouteille.

—Et ne pas se récompenser soi-même, dit la mère Nicole.

—Il n'y a ici, ajouta le même individu, qu'un fieffé gredin, qui se promène par le logis, qui entre partout sans demander la clef, et prend ce qui est à sa convenance.

—Et qui donc, s'il vous plaît?

—Le feu, pardié !... tous les autres travaillent pour l'honneur et la conscience.

Différentes voix approuvèrent le brave homme et le félicitèrent, car, depuis le commencement de l'incendie, lui et son camarade étaient restés fermes aux postes les plus périlleux et avaient travaillé à outrance.

Bientôt après, le feu, vaincu à l'extérieur par le jeu des pompes, et s'évanouissant en noire vapeur, rentra par des courants furieux dans le centre du bâtiment, où il ne fut plus possible de pénétrer ni de combattre le ravage.

Peu à peu les assistants se retiraient du cratère embrasé d'où se détachaient des brandons, des barres de fer rouge, e dont la chaleur commençait à traverser les grands murs pour répandre une atmosphère étouffante au dehors.

On chargeait sur des voitures amenées pour cet usage les fragments de mobiliers enlevés à l'hôtel.

Dans cette opération, on s'aperçut que les secrétaires, les bureaux, les armoires descendus par les deux zélés camarades, étaient tous enfoncés par derrière, et tous également vides d'argent et de billets de banque. Cette uniformité dans l'absence de toute espèce de valeurs fit penser qu'il y avait eu là d'autres *gredins* que le feu, qui entraient partout sans demander la clef, et prenaient ce qui était à leur convenance.

A cette pensée, les poings fermés se levaient de tous côtés, on brandissait des bâtons, on ramassait des pierres... On aurait bien voulu remercier les deux compagnons de tâche autrement que par le canon payé sur le comptoir.

Mais ils étaient devenus complétement invisibles !

En effet, ces deux honnêtes garçons étaient Tripart-Boniface et un des siens, qui étaient déja bien loin, et faisaient sonner leurs goussets d'un air de triomphe.

Mais on cessa tout à coup d'y songer.

Un bruit immense, un craquement épouvantable avait re-

tenti, la toiture s'était effondrée, le bâtiment n'était plus couronné que de flammes.

Les grandes lames de feu, qui montaient rapides pour s'élancer vers les nues et renaître à la base, flottaient en larges ondulations sous le vent. Dans ce mouvement gigantesque, on croyait voir se balancer le haut des murailles.

Ces murs extérieurs restaient presque seuls debout dans une grande partie du bâtiment, et montraient, par les ouvertures de leurs fenêtres tombées en éclat, le centre immense du brasier. On eût dit de colossales et sombres fantômes lançant le feu par l'orbite de leurs yeux rouges.

Sous les reflets de ce foyer, tous les objets d'alentour se teignaient d'une pourpre ardente; les nuages étaient empreints de cette sombre lumière; le sol semblait couvert de cendre rouge.

Les éclats du feu, le craquement des charpentes, la chute des pierres, les cris de la foule formaient un tumulte d'enfer.

Pourtant un instant, au milieu de ce fracas épouvantable, on crut distinguer des cris humains dans ce bâtiment dont on croyait tous les habitants sauvés de l'incendie.

On écouta encore, et les cris devinrent si perçants, qu'on ne put plus les méconnaître.

Mais, dans la vaste étendue de ce chaos de feu, les yeux ne savaient où chercher une victime; la voix de détresse se mêlait à tant de bruits qu'on ne savait de quel point elle partait.

Tout à coup une muraille qui ne portait pas d'ouverture du côté de la cour s'écroula.

On découvrit alors un tableau d'une impression qu'il est impossible de rendre.

Une chambre, atteinte la dernière au milieu de ces décombres, conservait encore l'empreinte de la vie. Elle était élégante, bien rangée et ornée de tous ses décors; seulement des flots de fumée, mêlés d'étincelles, commençaient à pénétrer par de nombreuses crevasses de muraille.

Dans cette chambre, une femme courait avec l'égarement de la folie; ses vêtements étaient à peine attachés ; ses cheveux flottaient sur ses épaules; ses poings étaient ensanglantés. On voyait que cherchant à se sauver, et, trouvant l'escalier embrasé sous ses pas, elle avait frappé les murailles de ses mains crispées, comme si elle eût pu s'y frayer un passage.

Au fond de la chambre, était un élégant petit lit à demi entouré de rideaux de mousseline et de soie bleue.

Après la chute de la muraille, cette femme, qu'on n'apercevait qu'à travers un voile de fumée, courait encore d'un pas insensé en jetant ces cris déchirants qui avaient percé le tumulte de l'incendie.

Avant qu'on eût eu le temps de lui parler, de lui faire entendre qu'on allait venir à son secours, elle s'avança sur le bord du mur, posa le pied sur une brèche, dont la pierre roula sous le poids de son corps... et la malheureuse femme vint tomber, sanglante et inanimée, sur le pavé de la cour.

La mère Nicole courut vers elle, au milieu des brandons, des gerbes de feu qui pleuvaient à cette place.

Mais alors on la voit qui s'arrête tout à coup... Cette mère des malheureux, au lieu de se pencher vers la victime et de la secourir, reste immobile, l'œil attaché sur le fond de cette chambre ouverte.

—Voyez! voyez! s'écrie-t-elle avec un accent d'indicible terreur, dans cette chambre il y a un lit... et dans ce lit un enfant... un enfant qui va périr!

Des accents de pitié répondent à ces paroles, mais cependant personne ne fait un pas en avant.

—Une échelle! dit Nicole d'une voix inspirée, une échelle! je veux monter là-haut!

On s'écrie de tous côtés:

—Y pensez-vous, mère Nicole!... Bon Dieu... Mais vous ne feriez pas plus pour votre fille!

—Allons donc! dit la courageuse femme du peuple, est-ce que tous les enfants, pour nous autres, ne sont pas nos enfants!

—Mais on ne peut pas monter contre un mur qui fend de tous côtés.

—La chambre est déjà remplie de masses de fumée!

—Les pierres pleuvent là-dedans comme la grêle!

—C'est vouloir se tuer.

—C'est avoir perdu la raison, que de donner sa vie pour rien.

—Si vous montez dans cette chambre, mère Nicole, vous n'en redescendrez pas!

Cependant, il y a eu dans les simples mots de Nicole tant d'imposante autorité qu'au milieu de ces observations, de ces

sinistres avertissements, on vient de lui apporter l'échelle demandée.

Zéphyrine est pâle comme la mort, mais elle connaît sa mère et ne dit pas un mot pour la retenir.

Nicole saisit l'échelle, la place résolûment contre le mur et mesure son chemin. Ses yeux se reportent ensuite sur le fond de la chambre, pour savoir si le feu lui laissera le temps d'arriver à ce lit d'enfant.

Chacun suit son regard.

—Oui, dit-on, on aperçoit là un enfant quand le vent chasse la fumée.

—Mon Dieu! mon Dieu! comme le feu gagne... Dans une minute, il va atteindre à ses rideaux.

—Pauvre innocent!... ça fait pitié... moi aussi... si je n'avais pas peur... j'irais bien à son secours.

—Mais on ne peut y atteindre... ils périront tous deux, Nicole et l'enfant, voilà tout ce qui va arriver.

Cependant la vaillante femme gravit précipitamment les degrés.

Une affreuse secousse de la muraille ébranle son fragile soutien ; elle s'y cramponne plus fortement; un rideau de flamme passe devant sa vue, elle monte toujours ; un amas de cendre tombe sur sa tête, elle monte toujours, et va droit à son but.

Elle s'est élancée dans la chambre.

Là, elle disparaît un moment dans l'horrible atmosphère de l'incendie, épaissie de tourbillons de fumée, de gerbes de rouges étincelles.

Tout s'émeut devant ce terrible danger... quelques secondes, qui sont des siècles, s'écoulent... on n'entend que le bruit du fléau qui gronde... on ne croit plus revoir jamais la malheureuse femme!...

Mais Nicole reparaît au haut de l'échelle, tenant l'enfant dans ses bras.

Ses vêtements sont couverts de cendre et roussis par la flamme, ses cheveux sont brûlés, sa figure est ardente de chaleur.., mais, en même temps, elle est presque calme... elle descend, sublime et paisible, dans cet héroïsme du cœur, qui a autant de simplicité que de grandeur.

Elle traverse la cour avec son cher fardeau, et va, à quelque distance de l'incendie, chercher pour lui un sûr abri.

Arrivée dans la rue de Lille, la mère Nicole déposa l'enfant sur un banc et se laissa tomber elle-même à ses côtés.

Un grand nombre de spectateurs s'empressèrent de suivre l'héroïne de l'incendie, et l'entourèrent de félicitations et d'applaudissements.

La victime arrachée du feu par Nicole était une jolie petite fille de trois à quatre ans, enveloppée de linges fins, de dentelles et d'une petite couverture de soie bleue.

Elle regardait avec étonnement ce qui l'entourait; elle avait les yeux fixes et les lèvres serrées, mais ne paraissait pas éprouver d'autre émotion qu'une extrême surprise mêlée d'un peu de terreur.

Tout le monde entourait l'enfant, et la regardait avec une sorte d'admiration, comme si elle fût sortie de la tombe.

Pendant cela, Zéphyrine, agenouillée devant sa mère, lavait avec de l'eau fraîche ses mains couvertes de brûlures.

Cependant, aussitôt après l'éboulement du pan de muraille et la chute de la pauvre femme qui avait voulu en descendre, d'autres personnes s'étaient empressées de secourir cette victime du désastre. Après avoir reconnu qu'elle respirait encore, on l'avait éloignée du théâtre du feu, et remise aux soins d'un médecin appelé en toute hâte.

Ces divers incidents n'avaient duré que quelques minutes.

La police présente sur les lieux du sinistre venait donc seulement d'être instruite de ce qui s'était passé.

Le chef de service de sûreté arriva aussitôt auprès de la digne mère Nicole, qu'un rassemblement considérable entourait toujours.

Il ordonna qu'on fît venir la concierge de l'hôtel incendié, pour qu'elle donnât des renseignements sur la femme blessée et l'enfant échappée au désastre.

Cette femme en arrivant s'écria !

—Seigneur, c'est la petite Nina ! la fille de M. de Lauréal !

—Et ses parents, où sont-ils ? demanda l'agent de police.

—Elle n'a que son père, qui est à la campagne depuis huit jours.

—Dans quel endroit peut-on lui écrire ?

—Nous n'en savons rien... Il n'avait donné son adresse qu'à la gouvernante de sa fille.

Et c'était précisément cette femme, restée seule près de l'enfant, qui venait d'être si grièvement atteinte dans les décombres.

L'agent de police manda aussitôt le médecin appelé près d'elle.

Celui-ci annonça que l'état de la victime de l'incendie n'était pas mortel, mais que la chute, sans déterminer des lésions graves, avait assez paralysé les organes pour que la malade fût hors d'état de prononcer une parole.

Dès lors, en l'absence de tout autre domicile, on fit transporter cette femme à l'hospice.

Les autres informations données par le concierge apprirent que M. de Lauréal était depuis peu de temps dans l'hôtel, qu'il vivait fort retiré, qu'on ne lui connaissait ni parents, ni relations intimes par lesquelles on pût connaître sa résidence actuelle.

Il restait donc à découvrir un asile pour sa fille.

Mais madame Nicole avait déjà repris la force de se relever.

Meurtrie, haletante, ayant peine à se soutenir, mais portant sur ses traits l'air le plus radieux qu'on lui eût vu de sa vie, elle dit au fonctionnaire public :

—J'espère, monsieur, que vous ne chercherez pas d'autre maison que la mienne pour y déposer cette bambine-là jusqu'au retour de son père... Je l'ai bien assez gagnée, pour qu'elle m'appartienne.

—Assurément, madame Nicole répondit l'agent de police, après son père, c'est à vous qu'appartient cette enfant, puisque vous lui avez donné une seconde fois la vie. Je suis charmé qu'il vous plaise de l'emmener ; car, pendant les jours qu'elle doit rester orpheline, elle sera chez la plus honnête et la plus digne femme du quartier.

D'ailleurs la petite fille avait déjà élu son domicile sur le bras de Zéphyrine, contre laquelle elle se pressait comme pour fuir le tableau qui l'effrayait tant.

Une note qui indiquait la résidence de l'enfant fut envoyée chez le commissaire de police de la section, M. de Lauréal devant avoir la pensée de s'adresser là lorsqu'après avoir reçu la nouvelle du sinistre il rechercherait les traces de sa fille, il ne resterait pas longtemps dans les douloureuses inquiétudes que cet événement devait lui causer.

Les choses ainsi arrangées, madame Nicole reprit le chemin de sa maison, appuyée sur le bras de Grandjean et précédée de Zéphyrine, qui emportait triomphalement la fortune de la demeure.

De l'autre côté du bâtiment, l'abbé Savinien avait aussi courageusement travaillé à combattre le fléau.

Il resta le dernier sur le théâtre de l'incendie, et il apprit bientôt l'acte de courage sublime qui avait signalé cette soirée. Ce missionnaire, qui connaisait madame Nicole par les bienfaits qu'elle avait répandus sur la famille Poncelet, admira encore le généreux courage de cette femme. Il fut en même temps très frappé du nom de l'enfant sauvée par elle : et il se promit d'aller visiter bientôt la maison hospitalière.

Tout était fini ; la foule s'était écoulée ; l'hôtel de la rue des Saints-Pères achevait silencieusement de se consumer, au milieu de son cercle officiel de sergents de ville et de gendarmes.

III

LES LIENS BRISÉS

Rien n'était charmant à voir comme Zéphyrine dans sa maison, faisant à la fois l'office de fille dévouée près de sa mère meurtrie et blessée, et de mère près de la petite hôtesse de la demeure.

Les brûlures de madame Nicole étaient déjà soignées et pansées, et la bonne mère reposait dans son lit. L'enfant avait demandé à manger en entrant au logis, comme si rien ne se fût passé, et qu'elle dût souper à sa convenance, et déjà une bonne soupe au lait se préparait pour elle sur le feu.

Nina, cette fille de trois ou quatre ans, appartenant à M. de Lauréal, était d'une constitution délicate et frêle ; elle avait une mignonne figure déjà grave et presque sévère ; ses sourcils se fronçaient parfois ; ses traits, à peine formés, prenaient une expression de tristesse, comme si elle eût déjà vécu.

Tandis que son souper chauffait, madame Nicole la prit sur son lit et l'interrogea sur ses parents. Nina resta silencieuse comme tous les enfants dépaysés ; seulement, au nom de sa mère, plusieurs fois répété, sa figure exprima une sorte de terreur... Pour son père, au contraire, lorsque malheureusement on l'y eut fait songer, elle l'appela à maintes reprises avec tendresse, en pleurant et en cherchant à descendre du lit pour aller le rejoindre.

Pleurs d'enfants, rosée du matin ; ceux de Nina s'évaporèrent devant le lait sucré et parfumé d'eau de fleurs d'orange que lui présenta Zéphyrine.

Ce repas terminé, mademoiselle Nicole prit Nina, embrassa

sa mère, et monta dans sa petite chambre, où elle déposa l'enfant dans son lit.

La mansarde de Zéphyrine était toute charmante d'ordre et de propreté ; on aurait pu dire qu'elle était jeune comme celle qui l'habitait. Comme dans la vie qui commence, il n'y avait rien encore ; un lit, deux chaises et une petite table composaient tout le mobilier ; mais tout cela garni de fleurs, de petites images, semblait présager de beaux jours à venir ; comme dans la jeunesse, il y avait un parfum d'espérance.

La chambrette, placée bien au-dessus des toits, n'avait aucune vue sur la rue, mais cela ne lui portait pas dommage, car elle s'ouvrait sur le ciel ; si ses lambris étaient visités par tous les vents, elle avait aussi de première main la vue du soleil et des étoiles.

Zéphyrine, après avoir couché sa petite fille adoptive et l'avoir vue s'endormir, ne songea pas à se reposer ; les événements de la nuit l'avaient agitée, et elle ne se sentait nulle envie de sommeiller.

Ensuite, elle réfléchit que le lendemain il faudrait sortir l'enfant, lui faire prendre l'air, et que mademoiselle de Lauréal ne pouvait aller se promener avec sa couverture de soie bleue.

Elle pensa à lui bâtir une robe en toute hâte ; mais la petite personne ne pouvait porter qu'une toilette élégante. Zéphyrine sacrifia donc pour elle la jupe de sa plus belle robe, une robe de mousseline de laine lilas qu'elle n'avait portée que deux ou trois fois au bal.

Elle alluma à l'instant sa lampe et se mit à travailler.

La jeune fille avait si souvent fait de petits vêtements pour les enfants des pauvres qu'une robe à fabriquer en quelques heures ne l'inquiétait pas. Ensuite le reste du costume pourrait être acheté tout fait.

Zéphyrine avait tout ce qu'il lui fallait sous la main, l'ordre le plus parfait régnait dans sa petite chambre.

Cette rectitude dans les moindres arrangements, cette netteté, répandue sur les objets les moins importants, peignaient la paix constante de l'âme qui habitait cet intérieur. Si la passion, avec ses battements de cœur et ses troubles, eût jamais passé là, on n'eût pas songé à si bien épousseter les petits cadres de bois noir et les bons hommes de porcelaine ; on eût oublié d'arroser les marguerites-reines, si fraîches et si vivaces, qui garnissaient la fenêtre, et l'oubli les eût tuées.

La jeune fille avait sur sa table à ouvrage les registres dans lesquels elle tenait les comptes de la maison et les cahiers de chansons dans lesquels elle puisait la poésie de son existence. Ces derniers étaient fort nombreux; Zéphyrine était l'une des meilleures pratiques des chanteurs des rues.

En ce moment, comme elle le faisait toujours, elle posait une minute l'aiguille pour écrire une dépense oubliée à sa ligne de compte, elle levait les yeux de dessus sa couture pour repasser un couplet de romance incomplet dans sa mémoire; elle s'occupait de trois choses à la fois.

Au milieu du silence de la nuit et de ses travaux attentifs, elle entendit de faibles gémissements venir de dessous les rideaux qui enveloppaient la petite Nina.

Elle courut au lit de l'enfant et la trouva moitié levée, pâle et les traits contractés.

La petite fille, les mains jointes, ayant une expression de visage sombre et absorbée, qui contrastait étrangement avec ses traits enfantins, se mit à dire lentement.

—Toujours dormir... toujours dormir... mourir.

Zéphyrine pensa que les scènes de la nuit l'avaient troublée ou qu'elle avait fait quelque mauvais rêve; elle la prit dans ses bras, ouvrit la fenêtre, et lui fit respirer l'air suave d'une nuit d'été.

La contraction des traits et les mouvements nerveux qui agitaient ce pauvre petit être ne cessaient pas.

Toutes les distractions dont Zéphyrine pouvait disposer furent mises en usage pour charmer l'enfant. Elle tâcha de lui faire regarder les belles étoiles formant le chariot de David, que le jour naissant commençait à chasser; puis les marguerites de la fenêtre, de couleurs si belles et si variées: puis les diableries tracées en noir sur l'abat-jour vert de sa lampe.. Astres, fleurs et diables perdaient leur temps.

La petite fille détournait la tête et répétait obstinément:

—Toujours dormir... mourir!

Zéphyrine s'impatienta.

—Est-ce que tu vas nous jouer une scène de mélodrame, toi, dit-elle. Je ne m'attendais pas à cela de ta part!... Voyons, que veux-tu dire avec ton air lugubre qui ne te va pas du tout... Si cela continue, nous allons nous fâcher ensemble!

La remontrance ne fit aucun effet, et Zéphyrine reprit plus haut:

—Encore?... *toujours dormir... mourir...* — Qu'est-ce que tu nous chantes!... Mais Zéphyrine n'est pas patiente, vois-tu, elle veut que tu dormes tout de suite, et que tu lui laisses tranquillement coudre ta robe pour demain.

Après cela elle voulut reporter Nina sous ses rideaux.

Mais l'enfant s'agita comme en repoussant le lit avec terreur et elle se cramponna au cou de la jeune fille en versant d'abondantes larmes.

Celle-ci s'attendrit. Douée de tous les instincts maternels, elle coucha l'enfant sur ses genoux, après être retournée s'asseoir à sa place, et elle se mit à chanter doucement en la berçant dans ses bras. Elle défila ainsi une demi-douzaine de romances; elle dit les exploits des soldats de la grande armée, les adieux des amants malheureux, toujours d'une voix un peu trop gaie pour le sujet, mais douce et pénétrante.

Cela réussit mieux; la divine harmonie fit sentir sa puissance, et Nina s'endormit sur les lauriers d'un grenadier.

Zéphyrine reporta l'enfant dans son lit, et elle put se remettre à travailler jusqu'au coup de l'angélus.

Cette journée qui venait de poindre se passa paisiblement dans la demeure hospitalière. Madame Nicole, déjà à peu près remise de ses fatigues et de ses blessures, put se livrer à ses occupations accoutumées; la jeune hôtesse du logis fut d'une assez passable humeur.

A l'heure où on fermait d'ordinaire le restaurant de la place Saint-Sulpice, madame Nicole et sa fille parèrent Nina de ses nouveaux atours et la menèrent promener au Luxembourg.

Une semaine se passa ainsi.

L'enfant était entièrement remise aux soins de Zéphyrine, que sa mère voyait en souriant prendre un air affairé auprès de la petite fille, l'habiller et la déshabiller sans cesse, la caresser et la faire jouer avec cet empressement que mettent toutes les jeunes filles à préluder à leur rôle de mère.

Personne du dehors ne se présenta.

Quoique madame Nicole eût bien le soin de dire à la portière de sa maison, quand elle sortait, que si quelqu'un la demandait on la trouverait au Luxembourg, dans la partie de la pépinière, on ne vint point encore réclamer la petite exilée de l'incendie.

Seulement, un jour, la concierge de l'hôtel de la rue des

Saints-Pères, étant venue visiter sa jeune locataire, raconta à madame Nicole que, depuis deux jours, elle remarquait une femme élégamment vêtue, mais la figure couverte d'un voile épais, qui venait passer et repasser devant le théâtre de l'incendie, maintenant entouré par une balustrade et toujours gardé par des municipaux, puis parcourir tour à tour toutes les rue adjacentes en regardant autour d'elle d'un œil inquiet.

Mais la concierge ajoutait que la tristesse et le grand air de cette dame lui imposaient, sans qu'elle sût pourquoi, et que, comme elle ne demandait rien à personne, elle n'avait osé lui rien dire.

Madame Nicole, par le peu de réponses qu'elle avait pu obtenir de Nina, pensait que sa mère était morte. Elle ne présuma donc pas que la personne signalée pût être attirée vers le lieu du sinistre par l'inquiétude où elle se trouvait de l'enfant qui en avait été éloignée, et elle ne se préoccupa point de cette circonstance.

Dans cet intervalle de temps, vint aussi l'abbé Savinien, accompagné du docteur Alambert.

Emilie de Lauréal, tel était le nom donné par le docteur à cette jeune femme rencontrée par un jour d'hiver, assise sur un banc des Tuileries, dans l'ombre des grands arbres.

Savinien on le sait avait entendu la voix de cette femme la nuit de son arrivée sur le bord du canal Bourdon.

Il l'avait une autre fois aperçue dans une affreuse taverne de campagne.

Il l'avait vue dans tout l'éclat de sa beauté au jardin des Tuileries.

Et toujours près de Charles Daumont, dans son désespoir ou sa joie, et comme fatalement enchaînée à lui.

Voulant savoir le rapport qui pouvait exister entre cette femme et l'enfant, portant le même nom, qui avait été retiré des flammes, il avait fait part de cet événement au docteur Alambert.

Celui-ci lui avait appris que cette enfant était la fille d'Emilie de Lauréal; et, dans l'intérêt qu'il lui portait, il venait avec lui visiter cette pauvre petite créature, qui, âgée de quatre années à peine, avait déjà deux fois traversé de graves dangers.

L'abbé Savinien témoigna à madame Nicole et à sa fille l'estime que leur digne conduite lui inspirait. Le docteur examina la petite Nina avec une attention toute pleine de sollicitude.



Zéphyrine lui ayant parlé de la crise nerveuse qu'elle avait éprouvée la première nuit de son arrivée à la maison, et qui s'etait depuis deux ou trois fois renouvelée, le docteur prescrivit quelques boissons calmantes, mais sans cacher cependant que le temps seul pouvait guérir cette affection, qui était la suite d'une maladie grave.

Quelque temps s'écoula encore sans que rien vînt déranger la vie si pure et si douce de la maison hospitalière, ni troubler Zéphyrine dans l'agréable habitude qu'elle commençait à prendre des attributions de mère.

Une après-midi, madame Nicole, sa fille et la petite Nina passaient comme de coutume leurs deux heures de récréation à la pépinière du Luxembourg.

Elles étaient assises du côté du couchant, sur un banc circulaire, placé en face d'un tapis de gazon, que surmontent seuls deux magnifiques platanes, au tronc garni de riche lierre.

Le temps était à l'orage, il tombait déjà de larges gouttes de pluie, et il ne restait que très-peu de monde dans le jardin.

Sans s'occuper du nuage menaçant, madame Nicole se reposait de ce repos si saint et d'un aspect si respectable au milieu d'une vie de rudes labeurs; Zéphyrine travaillait activement à une broderie. Nina remplissait de sable une brouette de deux sous qu'elle roulait gravement dans l'allée.

L'abbé Savinien et le docteur Alambert ayant voulu renouveler leur visite à la fille de M. de Lauréal, et sachant qu'ils la rencontreraient à cette heure-là dans le jardin avec ses deux bonnes mères, vinrent l'y voir un instant.

Après de douces caresses à l'enfant, et quelques nouvelles prescriptions du docteur, tous deux s'éloignèrent.

Madame Nicole avait de nouveau croisé les bras, en aspirant les vives senteurs du réséda et du chèvre-feuille, Zéphyrine était retournée à son aiguille, et Nina à sa brouette.

Mais à peine l'abbé et M. Alambert eurent-ils fait quelques pas qu'ils se retournèrent, saisis par un cri étouffé mais profond et pénétrant, qui venait de se faire entendre derrière eux.

Ils restèrent fixés à leur place, étant assez cachés par les masses d'arbustes qui s'élevaient au détour de l'allée, pour qu'on ne pût les apercevoir.

Il se passa là une scène presque insignifiante au regard, mais remplie au fond des âmes de passions si orageuses, d'émotions si poignantes, qu'il faudrait la science du plus

profond philosophe pour en analyser et en décrire tous les mouvements.

La personne dont l'exclamation venait de révéler un saisissement extrême était une femme d'une taille haute et svelte, d'un port élevé et imposant, d'une démarche pleine de noblesse, portant l'expression aristocratique dans tout son charme, comme dans toute son instinctive fierté.

Son voile de dentelle, qu'elle avait rejeté en arrière sur son chapeau de paille d'Italie, découvrait une figure d'une admirable beauté, dont en ce moment les grands yeux noirs étincelaient, les joues se coloraient d'un rouge vif, les lèvres fines s'humectaient sous la violence de l'émotion intérieure.

Sa mise distinguée, la soie qui la drapait, les dentelles de son grand châle qui tombaient sur les volants de sa robe de damas, tous les accessoires de son opulent négligé, semblaient faire partie d'elle-même, et il en ressortait cette harmonie dans la beauté et la grandeur qui impose, charme et captive.

C'était madame Emilie de Lauréal.

Emilie, par des renseignements qu'elle avait la possibilité d'obtenir, connaissait l'hôtel qu'habitaient son mari et sa fille, ainsi que l'absence momentanée de ce dernier.

Lorque le bruit du désastre de cette maison était parvenu jusqu'à elle, elle avait tremblé pour son enfant. Elle était venue errer tous les jours autour du théâtre de l'incendie, et dans les endroits où elle espérait apercevoir sa fille ou en entendre parler, mais sans oser interroger personne, dans la position fausse où elle se trouvait.

Elle venait de découvrir son enfant dans ce jardin.

Elle se précipita vers la petite Nina, l'enleva de l'allée où elle jouait, et la serra contre son sein avec une violence presque effrayante.

Puis elle posa l'enfant debout sur le banc pour mieux la contempler; elle baisa mille fois sa petite tête brune, pressée entre ses mains. On voyait que ces caresses étaient comme une source bienfaisante depuis longtemps refusée à ses lèvres et où elle venait avec amour se désaltérer.

Madame Nicole, qui la considérait, comprit bien alors que la mère de Nina n'était pas morte, et que c'était elle qui la couvrait de ces baisers baignés de larmes brûlantes.

Dans le bonheur d'Emilie il y avait plus que le bonheur de

4

voir sa fille après les craintes que lui avait causées l'incendie, il y avait celui de la revoir après une longue séparation.

Mais tout à coup, en la contemplant, elle fut frappée des traces laissées sur les traits de l'enfant par la maladie dont celle-ci avait été atteinte depuis qu'elle en était séparée.

A cette vue, une expression de douleur terrible éclata sur ses traits, elle se pressa le front avec une sorte d'effroi, de vertige... C'était un mélange de désespoir et de tendresse, d'une expression impossible à rendre.

Puis elle prit de nouveau sa fille dans ses bras et baisa avec ardeur son front contracté, ses joues pâlies, comme si elle eût voulu y rendre, avec toute la séve de son sein de mère, la vie qui en était disparue.

Dans son absorption, ou plutôt dans son délire, Emilie ne s'apercevait pas même que sa fille se retirait d'elle avec une sorte de répulsion craintive, silencieuse, en tendant les bras vers les deux femmes assises sur le banc.

Ce mouvement fit seulement remarquer à madame de Lauréal qu'elle avait des témoins de ses folles tendresses, et que ces deux personnes qui la considéraient étaient sans doute celles qui avaient recueilli sa fille après l'incendie.

Elle s'excusa près d'elles d'une voix tremblante, mais avec une grâce parfaite.

—Madame, dit-elle à madame Nicole, c'est vous sûrement qui avez donné asile à mon enfant après le désastre de la maison qu'elle habitait... De tels services ne se paient que par l'affection... je vous prierai de recevoir toujours celle de ma fille.

La malheureuse femme ne songeait même plus que son enfant n'était plus à elle.

—Je vais l'emmener, ajouta-t-elle d'un accent fiévreux, précipité, mais je pense que vous serez assez bonne pour venir la voir chez moi, et vous assurer de son amitié comme de ma reconnaissance.

Madame Nicole et Zéphyrine, qui étaient restées silencieuses, avaient la même pensée au fond de l'âme.

Elle ne savaient pas si elles devaient consentir à ce départ de l'enfant remise entre leurs mains. Mais cet air d'élévation, de noblesse, de madame de Lauréal, et surtout son excessive tendresse maternelle, imposaient à des personnes d'une nature assez délicate elles-mêmes pour les comprendre.

Il leur eût été impossible d'ailleurs de motiver un refus.

—Madame, dit d'un ton de déférence madame Nicole, qui s'était levée, puisque vous daignez nous engager à aller renouveler connaissance avec notre enfant de quelques jours, veuillez nous dire dans quel endroit nous devons nous présenter pour avoir le plaisir de la revoir.

Emilie se troubla.

Elle n'avait point d'asile honorable à pouvoir désigner, et cette pensée ne s'était pas présentée à son esprit... Il fallait pourtant répondre... Elle balbutiait, elle disait qu'elle allait prendre ses tablettes... écrire l'adresse... mais elle ne le faisait pas.

En même temps, elle serrait toujours plus fortement sa fille sur son cœur, comme pour protester contre tout obstacle, et se jurer à elle-même qu'elle ne s'en séparerait plus...

Mais un coup aussi prompt que celui de la foudre allait tomber sur elle.

Un homme qui venait de descendre l'escalier de la terrasse et arrivait précipitamment s'arrêta tout à coup en face d'Emilie.

Cet homme était M. de Lauréal.

Il ne fit qu'arrêter sur elle un regard qui tombait froid, perçant, de dessous ses sourcils crispés.

Mais ce regard était comme un coup de foudre qui séparait Emilie de son enfant.

L'audace la plus grande, la passion la plus effrénée, n'auraient pu y résister.

Emilie frissonna, devint pâle comme la mort, et, détournant la tête, elle laissa glisser sa fille jusqu'à terre, mais peu à peu, et comme n'exécutant qu'à la dernière extrémité l'ordre qui l'éloignait de son eufant.

Puis, autant elle avait mis de lenteur dans ce mouvement, autant elle mit de précipitation à jeter sa tête dans ses mains et à s'enfuir dans le jardin.

Mais elle laissa derrière elle une longue vibration de tristesse et un trouble profond.

Ce fut Nina qui vint rompre l'embarras de ce moment.

L'heure du bonheur et d'amour de la petite fille était arrivée.

A la première vue de son père, elle s'était élancée à son cou, elle l'embrassait, riait, pleurait, l'appelait mille fois de

son cher nom de père, battait des mains de contentement, et remplissait le feuillage de l'allée de ses gazouillements joyeux.

Le jugement de Salomon s'était renouvelé sous une autre forme : entre les deux êtres qui se disputaient sa possession, la petite fille avait choisi son père.

M. de Lauréal répondit à ses caresses. Une larme vint détendre ses nerfs contractés de haine, de douleur, et adoucir de tendresse sa belle et imposante figure.

Il adressa ensuite mille actions de grâces à la courageuse femme qui avait sauvé son enfant, et dont il pressait avec effusion les mains cicatrisées dans un généreux dévouement.

—Ma fille ne vous oubliera jamais, madame, dit-il ensuite à madame Nicole. Je vais l'emmener à la campagne, où j'étais allé choisir un logement, lorsque le feu a dévoré l'habitation que j'avais ici, mais à mon retour je vous amènerai Nina.

Il tendit une longue bourse pleine d'or à madame Nicole, en se hâtant d'affirmer que ce n'était pas pour elle.

—Vous savez si dignement répandre des bienfaits, madame, dit-il, que je ne peux mieux faire que de placer entre vos mains l'argent destiné à secourir les malheureux, en retour de ce que la Providence a fait pour moi. Quant à vous, madame, vous ne pouvez recevoir que le plaisir de la bienfaisance.

Il fit ensuite à Zéphyrine mille remercîments affectueux et dans lesquels il y avait autant de charmante simplicité que de noblesse parfaite.

M. de Lauréal à son retour subit, après la nouvelle apprise par les journaux de l'incendie de l'hôtel de la rue des Saints-Pères, s'était hâté, comme on l'avait pensé, d'aller prendre des informations près du commissaire de police. Il venait ainsi d'apprendre le salut de sa fille et les dignes mains entre lesquelles elle était tombée.

Il alla rejoindre avec son enfant la voiture qui l'attendait à la grille du Luxembourg, accompagné de madame Nicole et de Zéphyrine qui ne voulaient donner le baiser d'adieu à leur chère petite Nina qu'au dernier instant de son départ.

En revenant vers sa maison, madame Nicole réfléchissait tout haut. — Hum ! disait-elle, il eût peut-être mieux valu pouvoir rendre l'enfant à cette pauvre mère !

—Non, dit Zéphyrine, la petite a montré sa préférence pour son père.

—C'est vrai!

—Et l'amour des enfants, vois-tu, c'est juste la mesure de ce que valent les parents... C'est pourquoi je t'aime tant, bonne mère.

IV

ÉMILIE

—Ne me dites rien, docteur! s'écria l'abbé Savinien lorsqu'il fut resté seul avec M. Alambert dans cette allée du Luxembourg, ne cherchez pas à m'expliquer ce qui s'est passé là, sous nos yeux. J'ai tout vu, tout compris...

—Nous étions, sans le vouloir, spectateurs d'une scène cruelle, dit le docteur.

—Oui, madame de Lauréal, séparée de son mari, laisse un amour un regret éternel dans la maison qu'elle a quittée... elle adore toujours sa fille... Elle a cru un instant pouvoir la reprendre... et son mari lui a fait sentir, dans un silence, dans un regard atterrant, qu'elle n'était plus digne de la posséder.

—C'est cela, en effet.

—Malheureuse femme! Ah! docteur, les chaînes brisées sont les plus lourdes...

—Vous venez de voir M. de Lauréal; son extérieur, sa taille, sa figure, sont d'une remarquable beauté.

—Oui, d'une pureté de lignes admirable.

—Eh bien, son esprit, son cœur, son caractère, tout son être moral est d'une beauté aussi régulière, aussi parfaite; son intelligence est vaste, élevée; sa bonté, qui se montre largement dans les occasions importantes, se répand en humeur égale et douce dans la vie journalière; sa conduite a toujours été de la loyauté et de la délicatesse la plus parfaite. Pour ses défauts...

—Je les attends.

—Il n'en a qu'un : c'est de n'être pas de notre monde, c'est de nous être tombé ici-bas de je ne sais quelle planète, peuplée d'êtres tout admirables... et dans sa modestie naïve il croit tous les êtres de notre monde semblables à lui... Il a bien entendu parler de voleurs, de méchants, mais il croit que ce sont des hommes à figures hideuses qu'on trouve au coin des

bois ; il a entendu parler de femmes oubliant leurs devoirs, mais il croit que ce sont les créatures éhontées, que signalent leur mise et leur regard hardi... Pauvre bon monsieur de Lauréal, dans un salon où ne sont ni filles, ni voleurs de profession, il se croit avec les plus honnêtes gens du monde !

—Quel coup terrible quand il s'est vu trompé !

—Vous comprenez de quel ciel il est tombé !

—Et c'est un tel homme que sa femme a pu abandonner !

—Et pour qui... bon Dieu !

—Pour qui ?... parlez, docteur.

—Elle n'en sait rien elle-même... personne n'en sait rien... Charles Daumont est l'*Inconnu* personnifié, le *Secret* incarné et vivant.

Le nuage orageux qui, un moment avant, s'abaissait sur le jardin, avait changé de route ; le temps s'était rasséréné. Le docteur et l'abbé étaient arrivés, en cheminant lentement, devant le tapis vert bordé de fleurs, sur lequel domine Velléda sous sa couronne de verveine.

Ils s'assirent sur le banc qui est à la droite de la belle druidesse.

—Il y a six ans seulement que M. et madame de Lauréal sont mariés, dit le docteur. Je vous ai dit, et vous avez pu voir au premier regard quel homme est M. de Lauréal. Pour sa femme, c'est une nature qui dans sa première jeunesse semblait froide et indolente, parce qu'elle ne pouvait se prendre aux petits intérêts de la vie journalière, et que le foyer d'amour ardent, exclusif, qui couvait dans son sein, lui inspirait déjà des idees, des sentiments trop exaltés pour qu'elle les laissât apercevoir.

—Comment, demanda Savinien, ces belles facultés aimantes ne se sont-elles pas portées sur l'homme si parfait auquel elle était unie ?

—Hélas ! mon cher abbé, ce fut un mariage de convenance... Emilie ne vit jamais M. de Lauréal que sous les traits d'un prétendant, puis d'un époux. La corbeille de mariage, en ne faisant songer qu'à la fortune, éteignit les premiers souffles de l'amour. La journée de noces, avec son éclatante publicité, le glaça tout à fait ; le lendemain le changea en statue de pierre... On le mit au pied de l'escalier.

Quelque temps après son mariage, on demandait à cette jeune femme, qui avait un mari modèle, un des plus beaux

hôtels du faubourg Saint-Germain, une fortune magnifique, une liberté parfaite unie à la considération dans le monde, on lui demandait si elle était heureuse.

Elle se passa la main sur le front, et ne trouva point de réponse. Elle n'avait jamais pensé à apprécier les biens qui lui étaient donnés, et ne savait point que son sort fût digne d'envie.

Le temps n'est pas éloigné où elle pourra cruellement juger de ce qu'elle a perdu.

La naissance de la petite Nina vint lui donner quelque temps de bonheur vrai.

Mais, dans le grand monde, les femmes sont trop éloignées de leurs enfants pour que le sentiment maternel puisse remplir leur existence, Elles ne connaissent guère leur fille que lorsqu'elle peut leur devenir une compagne, une amie.

Une autre passion... l'amour, hélas!... l'amour unique, idolâtre, sans raison d'être, ne provenant que de lui-même, et rappelant la fatalité antique, l'amour vint remplir l'âme d'Emilie.

—Vous vous êtes trouvé initié à cette partie de la vie de madame de Lauréal, docteur? demanda l'abbé.

—Non, pas à cette époque, répondit M. Alambert. Mais cette jeune femme a été, il y a quelque temps, dans le plus grand danger; je me trouvai près d'elle, elle était mourante, et, dans ces moments où on ne ment pas, elle m'a tout confié.

—Je ne vous demanderais pas la confidence de tels secrets, docteur, dit Savinien, mais le hasard me les a fait connaître.

—D'ailleurs, dit M. Alambert, il y a dans la vie d'Emilie la vie d'un bien grand nombre de femmes! et, c'est au moraliste, au prêtre, auquel il appartient de la connaître, que je vais la révéler.

Ils restèrent un moment en silence.

La belle tête de l'abbé Savinien s'inclinait sous un poids de tristesse, car ses peines, ses regrets, à lui, c'étaient les peines et les fautes des autres.

Le docteur avait toujours la physionomie fine, pénétrante et impassible du savant observateur.

Il reprit :

—Les commencements de la liaison de madame de Lauréal avec l'amant qui l'a perdue sont si étrange que moi, vieux routier des passions humaines, moi qui ai vu tant de choses

invisibles et entendu tant de secrets dans le silence, je ne sais trop comment me rappeler cette liaison et vous la dire.

Charles Daumont... on ne sait si c'est là son vrai nom ou un nom d'emprunt... Charles Daumont était acteur à l'Odéon. Madame de Lauréal le vit et éprouva à sa vue une impression extraordinaire.

Ce jour-là, il remplissait le rôle d'un Français à la cour d'Angleterre. Lui seul portait le simple costume noir, au milieu d'acteurs chargés de mascarades ; lui seul n'avait pas de fard, au milieu de ces visages badigeonnés. Ce n'était pas un acteur qui paraissait, c'était un homme, et un homme paré de tout le prestige que l'art et la poésie peuvent répandre. Il dominait tout sur la scène par le rôle qu'on lui avait donné, il entraînait tout dans la salle par la puissance de son talent et de ses séductions personnelles.

Emilie, jeune, enthousiaste, n'ayant rien vu autour d'elle que dans les limites des vertus et des sentiments ordinaires, se passionna pour ce personnage, auquel l'art de l'auteur avait donné la beauté de caractère et l'héroïsme idéal.

Sans s'en apercevoir, elle fit passer l'acteur tout entier dans son rôle et l'adora.

Mais ce n'était là encore qu'une des séductions qu'il exerçait sur elle.

Dans son rôle, Charles était amoureux, et c'était réellement le premier homme auquel Emilie entendit parler d'amour.

Jusque-là, au théâtre, elle n'avait vu que des acteurs, dans le monde, aucun homme n'avait osé faire vibrer de telles paroles à son oreille... L'amour que peignait Charles ne s'adressait pas à elle, mais, n'importe, elle en recueillait tout le bonheur; les accents de cette voix exprimaient tout ce qu'il y avait de passion dans le sein d'Emilie, prononçaient tout haut ces expressions tendres et brûlantes, condamnées en elle au silence... Dans un souffle de ses lèvres, il y avait tout l'amour qu'elle avait rêvé!

Ensuite... vous connaissez Charles Daumont, mon cher abbé... Sa figure n'a rien de la beauté qu'on définit, qu'on admire comme celle d'un demi-dieu de marbre, mais elle porte au dernier point la beauté qui pénètre, qui séduit, qui enivre. Ses poses, ses gestes, ses mouvements, dans tout leur naturel, ont la grâce, la noblesse, l'abandon, la grandeur.

C'est en lui le charme de l'organe, la volupté du regard, la séduction mystérieuse et irrésistible.

Vous sentez tout ce que ces avantages personnels ajoutaient de prix aux vertus héroïques qu'il déployait dans son rôle, à l'amour dont il exprimait les nobles et sublimes transports.

L'influence du lieu, la chaleur de l'air, l'éblouissement de la lumière artificielle, une atmosphère remplie de prestiges, augmentaient encore la puissance électrique que cet homme exerçait sur Emilie.

Hélas! mon cher abbé, les gens simples qui eussent pu voir ce qui se passait alors dans son âme eussent dit que l'acteur lui avait *jeté un sort*, et ils ne se fussent pas de beaucoup trompés.

Quoi qu'il en fût, elle ne vivait plus qu'à l'heure de la représentation. A cette heure-là, une existence nouvelle lui était envoyée du ciel; son cœur battait, son sang circulait; elle passait subitement des froides et mortelles régions du nord au climat méridional le plus étincelant de merveilleux enchantements.

Elle attribua longtemps ce qu'elle éprouvait au goût du théâtre, à l'amour de l'art.

Mais, dès qu'elle ouvrit les yeux, dès qu'elle connut le secret de son bonheur, elle jura d'y renoncer.

Elle enferma son amour dans le plus profond de son âme... bien heureuse que personne ne l'y eût aperçu; elle ne remit plus les pieds au spectacle; et elle se rendit constamment à tous les plaisirs, à toutes les distractions du monde, comme dans un pèlerinage où elle allait demander l'*oubli*.

Pour mon compte je suis persuadé qu'elle l'eût bientôt obtenu.

Ce fut la destinée qui ne le voulut pas ainsi.

Un jour, on préparait un grande soirée à l'hôtel de Lauréal. Emilie, assise devant un bureau, remplissait les lettres d'invitation imprimées en y plaçant les noms désignés par son choix et celui de son mari.

Quelques amies de la maison, entre autres un peintre distingué, se trouvaient là.

M. de Lauréal eut une idée... telle qu'il était fatalement destiné à l'avoir; car c'est surtout dans le mariage qu'on voit les hommes appeler leur propre malheur,

—Mon cher Belcroix, dit-il au peintre, vous devriez nous

amener Daumont de l'Odéon; c'est un artiste d'un beau talent et on dit qu'en dehors de la scène c'est un homme très-distingué.

—On ne peut plus, répondit le peintre. Il est fort à sa place dans le meilleur monde, et je me ferai un plaisir de vous l'amener, si vous désirez lui entendre déclamer quelques morceaux de poésie.

—Merci, Belcroix.

—Mais j'y pense... il est très susceptible... Si vous lui envoyiez une lettre d'invitation... ce serait plus sûr.

M. de Lauréal pria Emilie, comme de la chose la plus simple, d'écrire le nom de Charles Daumont sur une des lettres qu'elle pliait.

La malheureuse fèmme était plus morte que vive... Pâle d'angoisse, elle leva un regard suppliant vers son mari, comme pour lui demander grâce... M. de Lauréal était retourné vers la cheminée et causait avec Belcroix... Emilie posa sa plume sur une lettre d'invitation... un voile couvrait ses yeux, sa main tremblait, elle traçait quelques caractères sans savoir ce qu'elle faisait... mais enfin le nom fut écrit!

Je passe les incidents qui suivirent, la soirée de l'hôtel et celles qui se succédèrent et auxquelles Charles revint toujours.

Il arriva ce qui devait arriver... la contagion de l'amour se fit sentir, Cette fièvre de l'âme se communiqua bientôt à celui qui l'allumait. Sans qu'aucun symptôme ostensible se fût produit au dehors, Charles et Emilie surent bientôt qu'ils s'adoraient, qu'ils étaient liés irrésistiblement l'un à l'autre.

Quand l'heure des réunions auxquelles le jeune artiste était invité arrivait, Emilie était saisie d'une sorte de vertige, de vertige heureux et terrible à la fois, et qu'elle conservait seulement la force de cacher.

Egarée par une émotion brûlante, elle marchait sans but dans ses appartements; elle donnait des ordres précipités, incohérents; la poitrine agitée et la main frémissante, elle avait à peine la force de soigner sa parure.

C'était le bonheur qu'elle attendait, et, si on eût pu connaître ses cruels serrements de cœur, ses oppressions douloureuses, on eût cru qu'elle allait mourir!

Un de ces soirs de fête, Emilie entra, au delà de la galerie dans laquelle on dansait, dans un petit salon appelé *des Oran-*

gers, retraite presque silencieuse au milieu du bruit, où la lumière, que versaient des globes d'albâtre, pâlissait dans l'épais feuillage des arbustes, où l'air était chargé d'aromes pénétrants, où la musique du bal arrivait adoucie, murmurante, pleine de volupté.

Charles, qui avait aperçu madame de Lauréal en cet endroit, y entra par un mouvement spontané, indéfini, détacha brusquement la portière et laissa retomber derrière lui.

Puis il s'arrêta subitement et tomba à genoux.

Il ne dit rien... qu'aurait-il pu dire!... les lèvres muettes, le regard exalté, il contemplait Emilie.

Oh! pour elle, combien ne trouvait-elle pas de beauté, de grandeur, d'ineffables ravissements dans ce front exalté, cette larme de passion qui mouillait la paupière, ces lèvres humides et frémissantes sous un souffle enflammé! Quelle révélation de la vie céleste, dont l'aspiration était en elle, et qu'elle n'avait jamais connue!

Elle perdit la raison. Charles s'était relevé et se tenait debout tremblant devant elle. Dans une inspiration rapide comme l'éclair, elle se dit qu'elle voulait vivre une minute, une seconde, dans toute la durée de sa triste existence, Elle tendit les bras à Charles, enlaça sa taille mince et flexible, le pressa sur son sein avec une violence délirante... puis disparut du salon.

Dans ce raisonnement, si rapide qu'il avait été seulement comme une lueur traversant son esprit, elle s'était dit que, si elle pouvait avoir une minute de bonheur dans sa vie, satisfaire une minute à la passion qui la dominait, *faire la part du feu*, elle ne vivrait plus ensuite que pour le devoir.

Pendant longtemps elle dut croire ne s'être pas trompée.

La saison était avancée; elle hâta son départ pour la campagne; l'hiver suivant, elle donna des raisons de santé pour ne point sortir et ferma son salon.

Elle vivait de son souvenir, de son éclair de bonheur, et, dans sa pensée, cela devait toujours lui suffire.

Le docteur s'arrêta, traça quelques dessins avec sa canne sur le sable et regarda Savinien.

—Je vois, mon pauvre jeune abbé, reprit-il, que vous êtes prêt à plaindre Emilie et à étendre sur elle la charité du Christ pour la femme infidèle... Mais attendez! attendez!... je vais vous parler de son mari, de M. de Lauréal... et vous verrez que vous n'avez pas trop pour lui de ces trésors de pitié!

V

M. DE LAURÉAL

Après quelques minutes de réflexion, le docteur continua.

—Pour que madame de Lauréal pût tenir ses serments, il eût fallu qu'elle ne revît plus jamais Charles Daumont.

Mais dix-huit mois après cette soirée qui avait laissé en elle une empreinte éternelle et changé sa destinée, elle se trouva un soir chez madame la marquise de Brikas, et dans ce salon, lorsqu'elle était bien loin de s'y attendre, elle vit entrer le jeune artiste dramatique.

Tout était bien changé. Charles n'était plus au théâtre; il avait une maison à lui, dont, avec sa distinction native, ses agréments d'esprit, tous ses dehors charmants, il avait su faire une des plus agréables de Paris; il ne professait plus d'autre état que celui d'homme du beau monde.

Cela était venu subitement. Il n'avait pourtant pas recueilli d'héritage, on ne lui connaissait pas de famille; il n'occupait aucun poste lucratif, puisque sa vie était oisive; il n'avait pas spéculé sur les fonds publics, on ne le voyait jamais à la Bourse... Enfin il n'avait pu faire trois ou quatre cent mille francs d'économie sur ses appointements de l'Odéon!

On en concluait que la source de sa fortune était déshonorante, puisqu'il n'y a guère, dans les mœurs actuelles, que les choses affreusement laides qui se cachent.

Cela n'empêchait pas qu'on ne comblât Charles d'amitié, et qu'on ne se rendît avec empressement aux opulents déjeuners, aux thés, aux soirées de jeu qu'il donnait dans sa maison.

Dans les jours qui suivirent cette émouvante rencontre, madame de Lauréal entendit toutes les défiances et mauvaises conjectures que suscitait la fortune mystérieuse de Daumont.

Cela ne changea rien à ses sentiments : si elle écouta ces propos, ce fut pour se dire que, sous des traits si beaux, il ne pouvait se cacher rien de bas et de criminel; et qu'un homme qui l'avait aimée dix-huit mois sans espérance de la revoir ne pouvait être coupable de rien!

Cette liaison eut le cours ordinaire; Emilie sacrifia tout à son amant.

—Ah! je le savais, dit avec tristesse Savinien, et, en vous écoutant, docteur, je ne pouvais plus le croire; en voyant cette

femme si profondément pénétrée de ses devoirs, je ne pouvais penser qu'elle immolât ainsi sa conscience, son repos, sa vie entière, celle de son mari, le bonheur de sa fille!... Je rêvais... je croyais encore qu'Emilie serait sauvée!

—Eh! mon cher abbé, dit en se frottant le front M. Alambert, quand une femme se met à aimer un des infimes humains plus que Dieu, plus que sa vie présente et son éternité, comment diable voulez-vous qu'elle se sauve?

Le docteur reprit son récit.

—Ecoutez-moi, cher abbé, dit-il, car je vais vous parler du jour le plus triste de la vie d'une femme, même après les catastrophes les plus terribles en apparence qui le suivent.

Un jour donc, M. de Lauréal parcourait seul, à pied, les allées du bois de Boulogne. Il vit passer à côté de lui une voiture de remise, au pas lent, aux stores fermés, et dont le cocher était à moitié endormi sur son siége. La soirée était admirablement belle, car ceci se passait l'été dernier; une pluie qui succédait à de grandes chaleurs avait abattu la poussière, et s'était éloignée à son tour pour livrer l'atmosphère à un couchant radieux. M. de Lauréal pensait que pour se clore ainsi au milieu de cet air pur il fallait avoir de fortes raisons de se cacher, et il jugea que cette voiture était occupée par l'une des femmes à intrigues galantes qu'il avait vues placées au ban de l'opinion publique.

Je vous l'ai dit : pour cette pauvre belle âme tombée des nues, le mal n'existait pas parmi ses semblables; tous étaient faits à son image; les hommes capables de séduire une femme mariée étaient certainement des scélérats faciles à reconnaître; les femmes capables de trahir leur foi se bornaient à quelques exceptions révoltantes.

Et machinalement, sous l'impression de cette pensée, Lauréal quitta l'allée que suivait cette voiture suspecte, et coupa par un sentier pour aller gagner l'avenue de Boulogne.

Cette avenue offrait les plus beaux ombrages.

Précisément, les personnes placées dans la voiture, en arrivant vers ce point, remarquèrent cette voûte d'arbres, qui invitait à suivre ses profondeurs.

Ainsi, comme M. de Lauréal entrait dans l'allée, la voiture s'arrêta, et les deux personnes qui l'occupaient mirent pied à terre.

M. de Lauréal se trouva en face de sa femme et de Charles Daumont.

Des instants comme ceux-là ne peuvent se décrire! c'est un mélange d'étonnement foudroyant et de douleur déchirante, où le désespoir n'a plus de nom.

Il est donc impossible de dire ce qui se passa dans cette scène muette et terrible.

Après la fatale rencontre, Emilie s'était hâtée de quitter Charles Daumont. Elle avait voulu revenir seule, à pied, rejoindre sa voiture qui l'attendait à l'entrée du bois.

Elle n'avait arrêté aucun parti dans son esprit; elle pensait à se faire conduire loin de Paris, dans une campagne isolée, dans un couvent fermé au monde... elle ne savait en quel lieu... mais partout plutôt que dans la maison de son mari.

Cependant, la tête perdue, les yeux voilés, frappée d'un étourdissement qui faisait tournoyer toute cette foule, tous ces arbres autour d'elle, elle ne put que gagner sa voiture, et en y montant tomba à demi évanouie, avant d'avoir la force de prononcer une parole.

La voiture naturellement la ramena chez elle, où elle entra pâle, chancelante, foudroyée de terreur.

M. de Lauréal, dans ce subit bouleversement de l'âme, n'avait pu déterminer non plus la conduite qu'il devait tenir. Si son cœur était plein d'angoisses, sa dignité parlait plus haut encore; ce qu'il redoutait le plus était le scandale d'un éclat, et dans ce premier moment il fut forcé de tolérer la présence d'Emilie dans sa demeure.

Ils se revirent. C'était une sorte d'effroi, de désespoir sourd et de honte, qui régnait entre eux.

Ils tremblaient sous les regards des domestiques qui étaient venus les servir à table; ils redoutaient encore plus d'être seuls... seuls, faudrait-il se taire, en dépit de toutes les passions qui bouillonnaient dans le sein! ou faudrait-il échanger des paroles de reproches, de haine, de colère, pires que des coups de poignard!

On était au milieu de l'été, et Emilie avait froid; il courait dans ses veines un frisson glacial qui la faisait cruellement souffrir. Elle sonna et fit allumer du feu.

Un moment après il vint du monde.

C'étaient des parents éloignés qui n'avaient pas revu Lau-

réal depuis son mariage, ils le félicitèrent de nouveau sur son bonheur. Des allusions gracieuses, des discours pleins de bienveillance, ramenèrent sans cesse l'éloge d'Emilie ; on vanta son esprit, sa beauté, et cette expression de raison et de dignité qui révélait en elle de plus sérieux mérites.

On parla aussi de la beauté du jour et de la promenade délicieuse que M. de Lauréal et sa femme avaient dû faire ensemble.

Et toujours le mot de *bonheur* revenait frapper l'oreille de Lauréal avec une impression qui le rendait fou.

Tant qu'il y eut là du monde, il eut la force de feindre avec une habileté admirable; il sourit à tout ce qu'on disait d'agréable d'Emilie et renchérit encore sur ces éloges.

Mais, dès que les personnes qui venaient de passer là une heure furent sorties, Lauréal tomba sur le parquet, frappé d'un coup de sang.

Pendant deux jours, il demeura sans connaissance et mourant.

Ce fut un bonheur. Les abondantes saignées qu'on pratiqua, avec ses forces, diminuèrent ses souffrances. Le mouvement qui se fait autour du lit d'un malade rompit aussi quelques jours le cours de l'intimité domestique qui, pour eux, n'était plus qu'un supplice.

Mais, dès que M. de Lauréal eut repris toute sa connaissance, il eut horreur de recevoir le moindre soin d'Emilie... horreur de cette main qui se tendait vers lui après lui avoir versé un si cruel poison.

Cependant il ne pouvait, devant ses gens, renvoyer sa femme d'auprès de lui.

Il imagina de rester seul avec elle; il congédia ses domestiques, défendit la porte de sa chambre, et alors il fut libre de repousser sa femme loin de son lit.

Voyez cette chambre de malade!

Emilie, exilée près de la fenêtre, feint de travailler à une broderie et laisse tomber des larmes sur son ouvrage. Elle entend les gémissements que la douleur arrache à son mari sans qu'il lui soit permis de lui porter le moindre secours.

Le malade est seul; il manque de tout; quand il est trop faible pour se lever et prendre la boisson préparée, il souffre de la soif; dans l'ardeur de la fièvre, il n'a pas une goutte

d'eau à porter à ses lèvres... plus pauvre que les pauvres malades de l'hospice!

Il est en proie à toutes les douleurs de l'âme, que le mal physique rend plus poignantes encore; il dévore son humiliation, sa rage dans le fond de son cœur, ou tombe dans des instants de pénible sommeil. Ces moments d'oubli rendent sa situation plus affreuse; en revenant à lui, il lui faut apprendre de nouveau où il est, ce qui l'a jeté sur ce lit de douleur, quel événement mêlé de honte et de désespoir a perdu sa destinée entière.

Il se tord sur son lit, agité de délire, inondé de sueur, laissant exhaler de longs soupirs ou des cris déchirants.

Emilie le voit dans cet état, et n'ose l'approcher. Il ne veut rien recevoir d'elle.

Cependant la forte organisation de Lauréal triompha; il revint malgré lui à la vie.

Alors Emilie et son mari tombèrent dans ce genre de vie, qui existe dans bien des ménages, où, mortellement séparés, on doit encore rester unis devant le monde.

Devant les domestiques et les étrangers, ils échangeaient quelques paroles; ensuite ils se fuyaient autant que possible; mais, au dehors, ils emportaient comme un trait dans le sein la pensée de se revoir.

Quand M. de Lauréal avait quelque chose d'indispensable à dire à sa femme, il lui écrivait un mot... un ordre... parfois il leur fallait se montrer encore ensemble en public. La calèche les promenait, froids, silencieux, dans la grande allée des Champs-Élysées; et les malheureux avaient rempli leur devoir envers les convenances, au prix d'une heure de supplice.

Emilie était dans un état qu'il faut avoir connu pour le comprendre. Elle restait courbée dans la honte, dans l'abaissement de tout son être. Elle avait constamment froid et tremblait sans cesse, sans savoir pourquoi; ses lèvres étaient toujours sèches, sa poitrine oppressée, son cœur se serrait comme si elle fût près de mourir.

Si elle tenait sa fille dans ses bras, elle voyait dans le regard de son mari qu'il avait envie de la lui arracher; et si l'enfant allait ensuite près de son père, emportant un baiser maternel sur le front, il la repoussait de lui.

M. de Lauréal avec son âme droite et pure, sa nature élevée, souffrait le martyre, car il détestait Emilie.

Le plus grand malheur pour certains êtres, tout de bonté et de mansuétude, est qu'on les force à devenir méchants.

—Oh ! oui, s'écria Savinien frémissant à ce tableau, M. de Lauréal était bien à plaindre ! Je ne sais vraiment pas pourquoi dans les unions malheureuses, le monde, les livres, tout ce qui a une opinion à émettre, porte toujours sa compassion, sa miséricorde sur la femme, et n'a pas un accent de justice, de pitié pour le mari !

—Certes, dit le docteur, voilà une réflexion que j'ai souvent faite... Cela vient de ce qu'on ne s'attache qu'à la superficie; l'homme est fort, la femme est faible ; on ne veut plaindre que la dernière.

—Quand il y a pourtant tant de souffrances de l'autre côté!

—Que voulez-vous; on est porté à trembler pour la femme, pour cette créature délicate et frêle, que l'homme vigoureux tient sous sa main ou sous son poignard... Mais lui, il est plus difficile de le plaindre, quand on le voit armé de sa force musculaire et de la maîtrise que lui donne le code, en face d'une adversaire mince, déliée, vêtue de gaze... Avec toute la bonne volonté on a peine à s'attendrir sur son sort et à voir une victime en moustaches.

—Mon Dieu ! il est pourtant des douleurs bien plus cuisantes, des coups bien plus cruels que ceux portés par la force brutale !

—Oui... et qui tuent avec plus de souffrance.

—Ainsi, conclut l'abbé, dans ces dissensions domestiques la femme recueille l'intérêt du monde, les consolations de ses amis, l'indulgence de tous, et l'homme reste accablé sous l'indifférence et la raillerie... condamné quand une autre est coupable, condamné quand il n'a rien fait pour mériter son sort, condamné quand son caractère, sa conduite, sa vie entière ne devraient lui mériter que la considération et l'estime.

Ils restèrent quelque temps en silence, puis le docteur reprit :

—Cette existence n'était plus supportable ; elle devait finir.

Emilie n'avait plus revu Charles Daumont depuis la terrible rencontre du bois de Boulogne ; elle lui écrivit pour lui désigner une heure et un endroit où elle pourrait lui parler quelques minutes en liberté.

Son billet n'était que douloureux et solennel.

C'était à la fin de l'automne de l'année dernière. Emilie

devait aller avec son mari à un bal qui avait lieu dans un quartier très-retiré, au bout du quai Saint-Paul. Depuis que son secret avait été révélé, elle n'osait plus sortir sans que M. de Lauréal sût où elle allait, dans la crainte d'être plus humiliée ou plus tremblante encore à son retour. Elle eut la pensée de s'échapper au milieu de cette fête, qui devait être très-nombreuse, pour voir Charles un instant dans ce quartier désert...

—Ah! c'est cela! s'écria l'abbé. C'était par une nuit pluvieuse de novembre, et elle lui donna rendez-vous sur le sombre boulevard Bourdon.

—Il est vrai, répondit le docteur Alambert. La nuit était complétement obscure, l'endroit tout à fait solitaire; Emilie trouva moyen de se dérober au bal quelques minutes; et, enveloppée d'une longue pelisse qui la cachait entièrement, elle rejoignit Charles... Mais comment le savez-vous?

—Je vous ai dit, docteur, que j'avais rencontré cette jeune femme dans des circonstances bien étranges. Cette fois-là fut la première, car cette nuit de novembre était celle de mon arrivée à Paris; et, lorsque je traversai le boulevard Bourdon, l'apparition de cette femme, le premier mot qu'elle adresa à Charles, se confondirent pour moi avec une scène de meurtre, dont ce lieu et cette heure étaient aussi témoins.

—Oui... l'assassinat du pauvre maraîcher, dont vous m'avez parlé, et dont plus tard vous connûtes aussi l'auteur.

—En effet... mais continuez, docteur, je vous prie.

—Dans cette rapide entrevue, poursuivit M. Alambert, Emilie dit à Charles Daumont qu'elle irait habiter près de lui, la maison de son amant étant alors le seul asile possible pour elle.

Car les femmes, en pareil cas, sont irrésistiblement forcées d'aller jusqu'au bout de leur faute; il leur faut accepter l'entière publicité de leurs amours, en punition de leurs coupables secrets.

Emilie se disposa à cet acte de triste courage.

Quoiqu'elle fût restée libre de sortir de chez elle à toute heure, elle projeta de quitter l'hôtel à la fin de la nuit. Les femmes sont toujours sous la surveillance des domestiques, des étrangers, et il lui fallait quelques heures de solitude et de liberté pour différents préparatifs.

Elle voulait écrire plusieurs lettres par lesquelles elle laisse-

rait la disposition de la plus grande partie de sa fortune à son mari et à sa fille.

Elle voulait aussi rassembler, pour les emporter avec elle, les lettres de Charles, ainsi que d'autres objets venant de lui, que sa folle passion l'avait toujours empêchée de détruire, et qu'elle devait recueillir et faire disparaître en ce moment, afin de ne laisser aucune tache de honte derrière elle dans cette maison consacrée.

A onze heures, elle put se retirer chez elle.

Sa petite fille, alors âgée de trois ans, couchait dans un cabinet situé entre sa chambre et celle de la femme de service qui lui donnait des soins. On avait l'habitude de laisser ouverte la porte de communication de la première pièce au cabinet.

Emilie craignait que la lumière qu'elle était forcée de garder n'éveillât l'enfant, dont les cris appelleraient la femme de chambre par laquelle elle se trouverait surprise au milieu de la nuit faisant ses préparatifs de départ.

Il y avait sur la cheminée une fiole de laudanum, dont Madame de Lauréal avait souvent fait prendre quelques gouttes à sa fille, lorsqu'une légère indisposition l'empêchait de dormir. Elle pensa à en mêler la dose ordinaire à la boisson du soir. qu'elle avait l'habitude de lui donner, afin de lui procurer un plus sûr repos.

Une autre pensée surtout décida Emilie... et à cette pensée ses yeux se mouillèrent de larmes... En procurant un profond sommeil à sa fille, elle pourrait, au moment de son départ, l'embrasser avec toute l'effusion de son cœur sans l'éveiller.

Elle prépara donc la boisson.

Mais dans le trouble de ce moment, l'esprit complétement égaré, sachant à peine ce qu'elle faisait, elle ne songea pas à mesurer les gouttes, et elle versa une partie de la fiole dans le liquide.

Elle prit sa bougie d'une main, la tasse de l'autre, et elle porta la boisson à l'enfant.

Il fallait que les traits d'Emilie eussent en ce moment une empreinte de douleur et de remords bien frappante, car la petite fille regarda la figure de sa mère, éclairée par le flambeau, et elle garda toujours, à ce qu'il paraît, un souvenir profond et une sorte de terreur de l'expression qu'elle lui offrait.

Elle but et s'endormit profondément.

Emilie alors s'occupa de ses préparatifs qu'elle eut terminés en quelques heures.

Au moment où le jour allait poindre, et avant que personne fût levé à l'hôtel, elle prit le costume le plus simple, elle s'enveloppa d'un long châle sous les plis duquel elle cacha le coffret rempli des objets qu'elle emportait, et après avoir embrassé sa fille, qu'elle baigna de ses larmes, elle sortit de la maison.

Ce fut un pas bien solennel que celui qu'elle faisait pour franchir ce seuil!... Elle passait de la position de femme honnête à celle de femme perdue... Elle abdiquait son nom, son rang, elle se suicidait dans son existence sociale... et il y a peut-être moins d'angoisses à se tuer tout entière.

Elle s'achemina seule, à pied, par les rues si tristes à cette heure, et entièrement solitaires.

Enfin elle arriva dans la rue de Provence, et elle vit se lever le premier des jours qu'elle devait passer sous le toit de son amant.

Ce fut dans ces premiers jours mêmes, et lorsque l'enivrement du bonheur lui eût peût-être fait oublier tout le reste, que le coup le plus terrible vint la frapper.

Emilie apprit qu'elle avait empoisonné sa fille!

Une des femmes de sa maison qui avait toujours connu sa liaison avec Charles Daumont, sans qu'elle s'en doutât, vint la rejoindre à la rue de Provence, et lui apprit ce qui s'était passé après son départ.

Au matin, l'enfant d'Emilie s'était éveillée avec des convulsions affreuses; la femme de chambre qui était près d'elle était allée en toute hâte avertir son père.

Ainsi, M. de Lauréal à son réveil trouvait sa femme partie dans une fuite honteuse, et sa fille mourante.

Le médecin appelé avait déclaré que l'enfant était empoisonnée par une trop forte dose d'opium. On avait trouvé la fiole entamée dans la chambre d'Emilie, et le motif qui lui avait fait verser cette substance dangereuse était facile à deviner.

De prompts secours avaient sauvé l'enfant de la mort, mais en lui laissant une affection nerveuse dont elle devait sans doute souffrir toute la vie.

Au milieu de l'inintelligence de son âge, l'imagination de la petite Nina a sans doute été frappée de quelques mots prononcés auprès d'elle lorsqu'on la croyait mourante, car elle a

conservé une espèce de terreur du sommeil que lui avait apporté l'opium, et elle répète souvent, lorsque ses crises viennent la saisir, ces mots interrompus : *Toujours dormir... mourir.*

Je ne vous dirai rien de ce qu'Emilie éprouva à ce récit... vous pouvez le comprendre... Elle adorait sa fille, et elle avait été près de la tuer ! et elle lui avait ôté toute sa fraîche vigueur d'enfant pour ne lui laisser qu'une santé délabrée !... Ah ! tout cela est horrible.

—Et le père de cette pauvre enfant ! s'écria l'abbé, lui qui retrouve sans cesse sur les traits défleuris de sa fille le souvenir des maux que la mère lui a causés, de ces funestes adieux, dans lesquels elle lui a laissé son enfant affaiblie, pâlie, et peut-être condamnée à mort, dans les bras.

—Eh bien, oui, dit M. Alambert, ce sont là de ces abîmes de douleur qui se trouvent souvent à nos côtés, et qu'on ne songe pas à plaindre... Ah ! mon cher abbé, les malheurs des grands du monde, des heureux, sont bien terribles !

Le docteur continua :

—Ce fut à cette époque que je connus madame de Lauréal. En apprenant l'état de sa fille, le mal qu'elle avait fait, elle fut atteinte d'une fièvre cérébrale de toute intensité et je fus appelé près d'elle.

Dans les paroles sans suite, dans les accents de désespoir qui s'exhalaient de ses lèvres, pendant le délire de la fièvre, j'appris une partie de la vérité. Ensuite, dans sa convalescence, voyant que je connaissais sa situation par les soins que je prenais à raffermir surtout en elle l'état moral, elle me révéla toute sa vie.

Ce récit, commencé dans le délire, s'acheva dans les larmes.

Depuis son rétablissement je l'ai vue rarement, parce que la présence du confident de nos fautes est toujours pénible, quand nous ne songeons pas à les abdiquer. Cependant, comme sa santé s'est fortement ébranlée au milieu des orages qu'elle a traversés, je lui ai fait quelques visites ce printemps dernier pour lui conseiller un voyage aux eaux de Wiesbaden, comme un traitement moral et physique auquel je tenais essentiellement.

La scène qui vient de se passer à l'instant, sous nos yeux, dans ce jardin, a dû réveiller d'une manière terrible des impressions et des souvenirs qui ont déjà bien usé ses forces. Et

dans ce moment même, en rentrant chez moi, je vais la voir pour lui renouveler la prescription d'un changement de séjour, qui peut seul la rétablir en l'arrachant pour quelque temps à elle-même.

—Mon Dieu ! dit Savinien, après tant de sacrifices faits à son amour, cet amour ne lui suffit donc pas !

—Je crois, dit le docteur, que la passion lui fait encore trouver un fiévreux bonheur dans le parti qu'elle a choisi... Mais elle est séparée de son mari, habitant avec un autre homme, dans cette triste et fausse position qui est presque *le bagne des femmes*... Elle est dans la ville où son mari et sa fille résident, exposée à des rencontres telles que celle qui vient d'avoir lieu !... Ah! mon cher abbé, vous aviez bien raison de le dire tout à l'heure : *Les liens brisés sont les plus lourds à porter !*

—Et de l'autre côté de la balance qu'y a-t-il !

—L'amour, hélas !... et je trouve le contre-poids bien fragile !... Puis, pour madame de Lauréal, la position exceptionnelle de son mystérieux amant est encore une grande source de dangers et de douleurs, dont rien ne peut fixer le terme... Croyez-moi, l'abbé, nous verrons sortir de là quelque malheur étrange !

Le docteur consulta sa montre et se leva du banc de jardin sur lequel il s'était longtemps oublié près de l'abbé Savinien. Tous deux sortirent du Luxembourg.

Comme Savinien avait accompagné M. Alambert pendant une partie du long trajet qu'il avait à faire par la ville pour gagner la Chaussée-d'Antin, le docteur lui dit avec un accent d'émotion qui vibrait parfois au milieu de son calme stoïque :

—Puisque vous êtes là, mon cher abbé, venez avec moi jusqu'à la maison de madame de Lauréal. Mon Dieu je ne voudrais pas le croire... mais il n'est peut-être pas inutile que le prêtre consolateur des derniers jours en apprenne le chemin !

VI

UN SECRET.

Le docteur trouva madame de Lauréal dans le salon.

Les cheveux et la toilette d'Emilie étaient en désordre; la sueur d'un temps d'orage perlait sur son front sans qu'elle songeât à l'essuyer. Son chapeau, son châle, jetés près d'elle, mon-

traient qu'elle n'avait pas quitté ce fauteuil dans lequel elle s'était laissée tomber en revenant, quelques heures auparavant, du faubourg Saint-Germain.

Cette jeune femme, portant toujours dans toute sa personne une empreinte parfaite de distinction et d'élégance, semblait dépaysée dans le séjour où elle se trouvait; non qu'il ne fût très-riche et très-orné, mais parce que le luxe qui s'y déployait n'avait été disposé ni par elle, ni pour elle.

Dans cette pièce, il y avait de chaque côté de la cheminée de belles panoplies étalant des armes de damas rehaussées de dorures. La pendule de bronze était un Titan portant le monde sur ses épaules ; les coupes, les flambeaux qui l'accompagnaient étaient aussi des bronzes d'art d'un goût sévère. En face, le principal panneau était décoré de trois grands dessins, retraçant des chevaux arabes, anglais, andalous, et dus au crayon d'un grand maître. Au-dessus des consoles, on voyait suspendues de magnifiques pipes d'ambre et d'écume de mer: sur leurs marbres étaient posés des coffrets à cigares de bois de rose, incrustés d'émail. Quelque chose des aromes qu'ils contenaient flottait dans l'air.

Tout cela était trop cavalier pour s'allier à la délicate décence d'une femme.

Il suffisait de voir Emilie au milieu de ces trophées d'armes, de ces emblèmes des triomphes de l'homme pour juger qu'elle s'était égarée de sa route.

Madame de Lauréal reçut le docteur dans un triste silence.

Elle n'avait pas la force de lui apprendre l'épreuve à laquelle elle venait d'être soumise, la réprobation dont elle avait été frappée dans son titre de mère.

M. Alambert, sans laisser voir qu'il en fût instruit, eut l'air d'attribuer à l'aggravation du mal physique l'altération qui se montrait sur les traits d'Emilie. Il recommanda plus que jamais un voyage au bord du Rhin, tandis que la saison le permettait encore, et il ordonna de fréquentes promenades à cheval pendant le temps que madame de Lauréal passerait encore à Paris.

La visite du docteur fut courte ; le bruit de la voiture de Charles Daumont qu'on entendit dans la cour l'engagea à se retirer.

Il prit congé de madame de Lauréal au moment où le maître de la maison entrait.

Charles savait où Emilie était allée en son absence; lorsqu'il entra, son regard l'interrogea avec bonté.

Emilie répondit seulement d'une voix basse et lente :

—Elle a échappé sans accident à cet affreux incendie... je l'ai vue... et elle est maintenant... près de celui qui a le droit de la garder.

Après un signe de satisfaction, Charles s'assit devant une table et ouvrit des journaux.

Depuis une minute à peine il était là, et déjà la transformation qu'il avait le pouvoir d'opérer dans Emilie se faisait voir.

Tout à coup, la tête de la jeune femme s'était relevée; ses yeux s'étaient agrandis et illuminés, son visage coloré avait repris la jeunesse du bonheur.

—Charles, dit-elle, êtes-vous allé donner à Belcroix la dernière séance pour votre portrait ?

—Oui, répondit Daumont, puisque vous me l'aviez ordonné.

—Autrefois... quand vous étiez acteur... j'ai eu facilement plusieurs de vos portraits... mais la nuit de ma fuite il a fallu les sacrifier.

—Je ne vois pas, Emilie, lorsque je suis sans cesse près de vous...

—Quel prix peut avoir une froide image ?... Mais vous n'êtes pas toujours là ; j'ai besoin de voir vos traits...

—Pour m'aimer?

—Non, pour vous *aimer en paix*... Quand on contemple une eau belle et limpide comme le ciel qu'elle reflète, on ne croit pas qu'aucun limon impur puisse être au fond... Ainsi, je veux toujours avoir vos traits devant mes yeux.

—Emilie...

—Lorsque je suis longtemps sans vous voir, mes doutes et mes terreurs reviennent.

—Eh bien ! dit-il d'un accent grave et mélancolique, laissez-les renaître... Il vaut mieux toujours craindre dans la vie... le bonheur semble plus précieux quand il peut bientôt finir... et le mal est moins cruel quand les craintes y ont préparé.

—Etrange conseil que vous me donnez là ! dit Emilie en le regardant avec une surprise inquiète.

—Enfin, dit Charles pour la distraire de ses pensées, vous avez vu le docteur... il sort d'ici.

—Oui... vous m'y faites penser... Il m'ordonne toujours les eaux de Wiesbaden... voulez-vous m'y conduire ?

—Pourquoi demander cela ?

—Comment !

—Je vous ai dit que je ne le pouvais pas... et vous devriez sentir qu'il m'est pénible de répéter un refus.

—Quoi... pas même pour ma santé ?

—Allez sans moi à Wiesbaden.

—Ce n'est pas sérieusement que vous dites cela... après les sacrifices que j'ai faits pour être près de vous, je ne puis vous quitter pour le soin de ma vie.

—Alors, n'y pensons plus.

—C'est décidé ?

—Puisque je ne puis partir.

—Comment m'est-il possible de le croire, lorsque je ne vous vois ni profession, ni affaires, ni emploi qui puisse vous retenir à Paris.

—Voilà des questions détournées... et il avait été convenu qu'il n'y en aurait pas entre nous.

—Non, je ne demande rien, je réfléchis. Je vois cette maison bien tenue, servie de plusieurs domestiques ; je vois cet appartement rempli de riches superfluités, et je cherche d'où vient cette fortune subite... ou plutôt je ne cherche rien, mais il revient bourdonner à mon oreille ce que j'ai entendu dire autrefois. A-t-il fait un héritage ? on ne l'a jamais vu en deuil... A-t-il fait des spéculations heureuses ? on ne le voit jamais à la Bourse...

—Et autres questions sans réponse.

—Bien tristes à soulever ! mais encore une fois, je ne demande rien... je réfléchis.

—Emilie, lorsque avant de rompre avec tout ce qui vous retenait, vous m'avez demandé quelle était ma position, je vous ai répondu que vous ne le sauriez jamais : le secret a été formellement, loyalement posé.

—C'est vrai ; vous ne m'avez pas trompé sur le silence que vous garderiez avec moi.

—Et d'ailleurs, que vous importe la source de cette fortune, puisque vous n'en recevez rien.

—Ni vous de la mienne.

—Nous vivons ici chacun de nos revenus... Nous n'avons du moins jamais failli aux convenances sous le rapport des affaires d'argent... Alors que vous importe cette partie de mon existence...

—Que m'importe!... Vous croyez donc que c'est de moi que je m'occupe!... Je n'y songe guère... Non, il n'est jamais question de moi avec moi-même... Vous devriez savoir, Charles, que je ne vis qu'en vous, qu'ainsi je m'attriste, je m'inquiète des soupçons qui planent sur vous... Je souffre quand on vous accuse.

A ces paroles de tendresse suprême, Charles n'eut pas un mot de réponse; il resta la tête inclinée sur les grandes feuilles politiques.

—Vous êtes donc bien occupé de vos journaux! reprit Emilie avec impatience; les nouvelles sont donc importantes aujourd'hui.

—Vous m'avez permis, dit-il, de lire en votre présence.

—Mais pas quand je vous parle.

—Vous me répétez qu'on fait mille conjectures sur mon compte... que je suis suspecté par bien du monde... Il y a longtemps que je le sais!... Laissez les soupçons de côté pour votre part, et tout sera dit.

—Et comment voulez-vous que je n'en conçoive pas moi-même quand tout se réunit en vous pour soulever des doutes... ou du moins un étonnement extrême...

—Par exemple! je ne comprends pas ce que ma conduite peut avoir d'étonnant.

—Mon Dieu, Charles, après le premier instant de saisissement et de stupeur passé, je ne reviens guère sur ces tristes sujets... Mais, enfin, il est permis dans ma position d'être effrayée même d'une triste fantasmagorie... et, une nuit, j'ai vu votre ombre se détacher de la place où un homme venait d'être tué et dépouillé.

Charles se mit à rire franchement.

—Et vous avez cru, dit-il, que j'avais quelque légère part à cette affaire... que mes derniers vases de Chine étaient achetés avec la sacoche du maraîcher?

—Une minute après, répondit Emilie d'une voix profonde, je vous annonçai ma résolution de venir habiter chez vous.

—Il est vrai.

—Mais il m'était réservé d'avoir d'autres surprises étranges... Vous sortez beaucoup sans que je sache où vous allez..... Un jour de l'hiver dernier...

—Vous m'avez fait suivre par Fanchette, je le sais.

—Suivre jusque dehors Paris.... et lorsque, inquiète... folle

de soupçon, d'impatience... je me rends moi-même à l'endroit où on vous a vu, je vous trouve à la campagne... à la campagne par un jour d'affreux hiver !... dans une mauvaise taverne où ne doivent aller que des escrocs et des filles, et où vous étiez en leur compagnie.

—Je vous l'ai dit, madame, vous n'auriez pas dû vous exposer au danger de prendre un rhume affreux dans cette course-là.

—Vous aviez donc un bien grand intérêt pour vous y exposer vous-même ! dit vivement Emilie.

Elle ajouta avec la même impatience amère :

—Il est vrai qu'habituellement vous avez moins loin à aller... rue Saint-Florentin... pour voir madame de Miroville.... cette femme entretenue par le vicomte de Monclave... dont le salon de jeu est le rendez-vous des *Grecs* de profession.

—Vous êtes bien informée, madame, dit Charles d'un ton sec et grave. Mais, si vous l'étiez mieux encore, vous sauriez que, quand je suis là, les *Grecs*... ne gagnent pas !

—On pourrait en conclure, répondit-elle avec une ironie mordante, que vous êtes encore plus habile qu'eux.

—C'est juste, dit Charles un peu plus gaiement. Et alors ma table est servie avec l'argent du whist ; mes domestiques sont payés avec celui du lansquenet !...

—Mon Dieu... vous êtes fou.

—Mais non ; je suis votre raisonnement.

Quoique toutes ces affreuses suppositions vinssent plutôt effleurer l'esprit d'Emilie qu'y pénétrer profondément, elle avait plusieurs fois pâli et frissonné en rappelant les circonstances qui compromettaient à un point étrange son amant.

Charles vit cette altération sur ses traits, et en ressentit soudain une irritation violente.

Il se leva brusquement, froissa les journaux qu'il rejeta sur la table et dit avec emportement :

—Mon Dieu, madame, vous trouvez que je suis rarement près de vous... Vous me feriez désirer d'y être moins encore... Il est inconcevable que vous ne sentiez pas combien doivent me blesser ces suspicions extravagantes.

—Ah ! dit Emilie, vous parlez ainsi des inquiétudes les plus légitimes.

—Appelez-les comme vous voudrez, elles sont de trop... Avec la moindre raison on devrait le comprendre : Les hommes

au dehors sont accablés de soucis, de fatigues, d'affaires, de luttes continuelles; chez eux... quel que soit ce chez eux... ils ont besoin de repos avant tout... oui de repos, même avant le bonheur.

—Charles... quelle amertume!

—Pourquoi nous tourmenter tous deux par ces suppositions continuelles et inutiles. Je vous l'ai dit, Emilie, je vous le répète encore : Ce qu'on ignore de mon existence, vous ne le saurez jamais! jamais! Je mourrai sans vous le dire, vous mourrez sans le savoir.

Il fit quelques pas agités dans le salon; puis, d'un air plus dégagé, il prit un cigare, l'alluma, alla se jeter dans un fauteuil devant une fenêtre ouverte, dont la persienne était tirée, et se mit à fumer.

Emilie resta quelques instants la tête penchée dans sa main et tristement pensive.

Ensuite, elle se leva et alla machinalement devant le piano, dont avec distraction et sans s'asseoir elle tira quelques sons. Puis elle joua d'une manière plus suivie, et plusieurs improvisations vinrent sous ses doigts.

Mais son sein était si gonflé de pleurs, d'amertume, de tristesse que les notes qui vibraient autour d'elle semblaient répandre des larmes et éclater en sanglots.

Emilie tourna la tête et porta un regard vers Charles.

Le jeune homme avait jeté son cigare par la fenêtre; il avait les yeux et la tête relevés; sa belle figure pâle, et d'un caractère admirable, avait toute son expression pénétrante, soit qu'il fût ému par le pouvoir sympathique qu'Emilie conservait encore sur lui, soit que la douloureuse harmonie eût éveillé ce qu'il y avait aussi de douloureux dans son âme, une larme coulait de ses yeux qu'il tenait élevés.

Emilie se précipita, et vint tomber assise sur un coussin placé aux pieds de Charles.

—Pardonne-moi! pardonne-moi, Charles! répéta-t-elle avec angoisse. Je suis folle... je t'ai causé de l'irritation, de la tristesse, quand je donnerais ma vie pour t'épargner seulement une minute d'ennui!..... Mon Dieu, tout ce que je t'ai dit.... toutes ces observations pénibles..... tu le sais bien, cela ne descend jamais de ma pensée à mon cœur..... que tu sois innocent, ou coupable, je ne t'en aime pas moins; quand tu aurais commis toutes les fautes dont on t'accuse, je dirais seulement; je ne

sais pas pourquoi Charles fait cela, mais il le fait, et c'est bien..... Tes secrets, que m'importent-ils! Est-ce qu'on aime moins son Dieu parce qu'on ne comprend pas les mystères dont il s'enveloppe?... On est fait pour le servir et l'adorer sans le connaître, et on s'y soumet... Tu es mon Dieu, Charles, tu le sais bien!... je t'accepte tel que tu es envoyé pour régner sur moi, et, quand je le voudrais, je ne pourrais pas te retirer mon culte idolâtre!

Elle avait pris avec passion la main blanche et effilée de Charles qu'ello pressait dans de violentes étreintes.

—O mon dieu, mon idole! répétait-elle, je t'ai adoré sous tous les aspects. Je t'ai vu sur le théâtre, dans cette profession que le préjugé réprouve, et je n'ai pas pensé une minute que tu fusses au dessous de moi... Je t'ai adoré et je te l'ai dit dans un moment de délire... Quand je t'ai entendu accuser d'être au nombre des malfaiteurs que la société réprouve, je t'ai adoré... quand j'ai pensé, pendant la durée d'une seconde, que tu volais cette fortune dont tu ne montres aucun titre légitime, Charles, je t'ai adoré... Est-ce que je n'étais pas destinée en naissant à ne vivre que pour toi?... Est-ce qu'un amour aussi grand que le mien peut entrer dans les conditions vulgaires? Est-ce que dans cette union, prédestinée et éternelle, qui m'attache à toi, je peux mosurer mes sentiments, serrer ou relâcher mes liens, solon les petites convenances du monde?... Non! non, sois tout ce que tu voudras, Charles, je t'aime, je t'adore!

Et Emilie, entre chacune de ces paroles délirantes, laissait tomber ses pleurs, ses baisers sur cette main si chère, dont elle avait fait son trésor, son bonheur et sa vie.

Charles se dégagea de cette étreinte, mais pour prendre à son tour la tête brûlante et baignéo de larmes de la jeune femme, qui était appuyée sur ses genoux, et lui rendre ses ardentes caresses.

Il aimait en ce moment comme dans toute la jeunesse et la force de son amour; son cœur se fondait dans un attendrissement ineffable.

Un instant d'amour régna seul entre ces deux êtres immobiles d'extase, prosternés par le cœur l'un devant l'autre, il régna au milieu de la tristesse, des larmes, qui lui donnent soules toutes ses sublimes grandeurs.

Cependant, au sein de ce bonheur, dans l'effusion de ces

ineffables tendresses, Charles entendit sonner la pendule et compta les heures.

Il passa la main sur son front et tâcha peu à peu de dissiper l'attendrissement par le sourire, d'atténuer ces élans passionnés, et d'amener doucement la fin de cette scène d'ardeurs enthousiastes et extatiques.

Quelques instants après, Emilie, le voyant se disposer à sortir, lui demanda où il allait.

—Au café Anglais, où m'attend un ami, qui quitte Paris dans une heure, dit-il, moins pour dire la vérité que pour déférer par une réponse quelconque à la demande d'Emilie.

La jeune femme était heureuse ; elle lui tendit la main et le laissa partir.

Mais, en écoutant le pas de Charles qui s'éloignait, elle pressa ses deux mains sur son cœur, et murmura avec une profonde mélancolie :

—Allons... encore une heure de moins dans ma vie... qui sera pourtant si rapide !

. . . .

Les jours suivants Charles, réellement inquiet de la santé de madame de Lauréal, et ne pouvant l'accompagner dans un voyage aux eaux, voulut suivre du moins les autres prescriptions du docteur Alambert, et emmena Emilie faire de longues promenades à cheval dans les bois de Satory.

Nous allons rapporter les incidents qui signalèrent l'une de ces courses dans les campagnes voisines, et qui furent d'une importance décisive dans la destinée d'Emilie.

VII

LE PARADIS DES MALHEUREUX

M. de Lauréal était reparti pour la campagne en emmenant sa fille.

La première excursion qu'il avait faite dans les environs de Paris avait eu pour but d'y découvrir un endroit entièrement solitaire, fût-il du reste le plus aride et le plus triste du monde. En passant à Port-Royal, il avait trouvé le désert, paré de toutes les beautés que l'imagination eût pu rêver.

A droite de la route de Versailles à Chevreuse, s'étend un vaste bassin inhabité. A une lieue à la ronde, on ne découvre aucun village ; dans la vallée se déroulent de grands prairies,

coupées de magnifiques rangées d'arbres; l'étendue de la perspective assure qu'aucune habitation ne s'y élève à votre insu ; les peupliers et les prés n'y attirent les pas d'aucun cultivateur ; c'est un vallon où les regards d'alentour ne pénètrent pas, où le vent vient rarement passer ; vous n'y rencontrez pas une route, pas un sentier que le passant puisse traverser... pas même un bassin d'eau qui répète votre image.

On appelait autrefois ces lieux *les Solitudes de Port-Royal*, et, au bout de deux siècles le nom peut leur en être conservé.

M. de Lauréal s'était empressé d'acheter là un terrain pour s'y faire construire une demeure. Mais la saison était avancée ; il avait pensé d'ailleurs que la pierre neuve gâterait ces antiques gazons, et, pour les respecter encore quelque temps, il avait remis ses projets de bâtisse au printemps suivant, en cherchant un appartement pour la fin de l'été.

Mais par la même raison qu'aucune maison ne vient gâter le paysage, on n'en trouve point pour s'y loger.

Il y a seulement sur le bord de la route une bicoque appelée l'auberge du *Point du Jour ;* puis, à quelque distance, une grande ferme... mais cachée dans les arbres, et, à cent pas de là, les ruines, ou plutôt le tracé en pierre et en socles de marbre, de la célèbre abbaye de Port-Royal.

M. de Lauréal avait pris son gîte dans la petite auberge ; il s'y était arrangé un taudis bien aéré, passablement propre, et s'y trouvait bien parce qu'il y était seul.

On pense quel soulagement devait trouver à se voir loin de la nature humaine, maintenant détestée, cet homme, le plus incapable du monde de faire le mal, qui allait même autrefois jusqu'à ne pas l'imaginer, et qui avait été trahi par l'être qu'il aimait, qu'il estimait le plus au monde, qui disposait de tout son bonheur.

Il passait toute la journée au dehors à lire assis sous les arbres.

Il lisait, et ce livre bienfaisant lui parlait d'autre chose que de lui-même. Ce livre n'avait point d'allusions poignantes, point de dard pour lui déchirer le cœur... Il promenait ses yeux autour de lui, et pas un regard railleur, pas un rire insultant ne venait lui reprocher.... d'avoir été trahi.

Ah ! Dieu fit de la solitude le paradis des malheureux.

La petite Nina, dans un air pur, revenait un peu à la santé; les traces du poison se faisaient moins profondément remar-

quer ; elle reprenait quelque chose de la fraîcheur de son âge, en conservant toujours cet air grave et même un peu sombre que portait imperturbablement son enfantin visage.

Un jour, M. de Lauréal, à l'ombre d'un immense rideau de peupliers, lisait les écrits théologiques tracés par les docteurs de Port-Royal, à l'endroit même où il se trouvait.

Cette violente dialectique l'étonnait ; il l'eût comprise dans les murs de la Sorbonne; mais, en contemplant l'admirable horizon déroulé devant lui, toutes les splendeurs de la nature baignant dans les rayonnements du ciel, il ne concevait pas qu'on eût songé là à disserter sur Dieu, au lieu de l'adorer dans le soleil d'or qui enflammait la cime du peuplier, ou dans la violette qui croissait à ses pieds.

En rêvant longtemps à cela, il avait quelque peu oublié sa petite fille.

Il entendit un léger frôlement de feuillage derrière la haie vive qui, à sa droite, bordait la prairie, et il se leva pour aller y chercher Nina.

Dès qu'il fut au détour du buisson, rassuré par la vue de son enfant, il s'arrêta avant que la petite fille pût elle-même l'apercevoir.

Nina ne se promenait pas seule.

Elle était au bras d'une jeune femme, qui la soulevait pour lui faire cueillir elle-même les mûres qui pendaient aux rameaux, et il n'y avait pas à craindre qu'elle se laissât distraire de cette occupation.

Quoique Nina fût mince et légère, la jeune femme, peu taillée en force elle-même, réunissait tous ses efforts pour la soulever jusqu'aux fruits les plus mûrs, et montrait ainsi son envie de satisfaire à tout prix à ses désirs.

Cela dura encore assez longtemps.

Ensuite, comme Nina avait le visage complétement barbouillé de mûres, la jeune femme trempa le coin d'un mouchoir garni de dentelle dans un filet d'eau argentée qui roulait sous les violettes, lava sa jolie figure, et l'embrassa.

M. de Lauréal ne voyait de cette femme que sa taille délicate, souple et arrondie, ses mains d'une blancheur d'albâtre, la grâce exquise de sa mise, où le charme se faisait sentir dans un seul bout des rubans bleus qui nouaient sa robe de la même couleur ; un grand chapeau de paille rond cachait son visage.

Cependant elle se retourna, et, en voyant un homme à quel-

ques pas, elle fit un mouvement si brusque en arrière qu'il semblait qu'un cri sortît de ses lèvres, bien qu'elle l'étouffât.

Elle voulut s'élancer à l'autre bout de la prairie, mais la petite fille avait saisi sa robe, et la tenait avec tant de force qu'elle ne pouvait s'en détacher.

En ce moment, M. de Lauréal eût pu voir ses traits; mais sa figure était encadrée de deux touffes de longues boucles blondes, dans lesquelles elle se retirait, pour ainsi dire, avec un air sauvage.

Elle se dégagea des mains de l'enfant, et alla se perdre à la vue dans un taillis de chênes.

Cette femme, d'une apparence si distinguée, agissait ainsi d'une manière étrange. Mais on voyait que sa fuite avait été tout instinctive, et sans qu'elle eût elle-même conscience de ce qu'elle faisait.

M. de Lauréal demanda à sa fille quelle était cette dame avec laquelle elle se trouvait.

A quoi la petite répondit tranquillement :

—C'est maman.

Il renouvela ses questions, et usa pour les formuler de toutes les ressources que lui offrit la langue.

Mais Nina, trouvant sans doute sa réponse satisfaisante, ne voulut rien y changer.

A ce mot de maman, toujours répété avec cette voix musicale de l'enfant, une larme vint couler sur le mâle et noble visage de Lauréal.

Les jours suivants, Nina, dans ses courses errantes, se mit en peine de retrouver sa compagne. Elle y parvint au bout de quelque temps seulement, en allant s'égarer jusqu'aux confins de la prairie.

Depuis lors les rendez-vous entre elles deux ne manquèrent point.

M. Lauréal ne savait comment s'expliquer le séjour de cette jeune femme du monde dans une campagne sans maison. Il n'apercevait aucun toit à l'horizon; cependant cette dame ne pouvait sortir si bien coiffée, et avec une robe si fraîche, du fond d'une grotte ou d'un tronc d'arbre.

Il craignait sans cesse de la voir disparaître, parce que sa présence était douce à sa fille; mais le lendemain il l'apercevait au loin, à travers le voile des peupliers ou dans les plis de terrains verdoyants que décrivait la vallée.

Il se gardait bien alors d'approcher.

Quelque temps après il voyait revenir sa fille.

Nina arrivait marchant dans l'herbe, qui lui montait jusqu'aux genoux, et, avec son diadème de marguerites, ses sourcils froncés, ayant un faux air de mademoiselle Rachel dans Phèdre.

Son père alors l'embrassait, lui posait toujours les mêmes questions au sujet de la jeune dame, et n'en restait pas plus avancé.

Un jour cependant, M. de Lauréal, emmenant sa fille avec lui, avait tourné ses pas vers l'emplacement de l'ancienne église de l'Abbaye.

Comme, tandis qu'il lisait et s'arrêtait souvent, Nina l'avait précédé dans sa promenade, il la trouva arrivée avant lui sur le terrain des ruines.

Dans ce vaste emplacement, semé de fûts de colonnes, les degrés qui montaient au chœur restent encore ; une inscription tracée sur le marbre gris indique la place de l'autel, le jour de sa fondation, celui où il fut détruit.

Sur ces marches du chœur, M. de Lauréal aperçut assise une jeune femme de chambre en bonnet et en tablier blanc, aussi soignée dans sa tenue que la dame de ces campagnes, à laquelle elle était assurément attachée.

Nina, sans doute déjà en connaissance avec la jeune suivante, remplissait peu à peu le tablier de celle-ci de la mousse qu'elle allait arracher entre les dalles du temple.

M. de Lauréal, qui venait par derrière le chœur et ne pouvait être aperçu de la femme de chambre, entendit que Nina disait à celle-ci :

—Elle a peur, maman jolie ?

—Elle n'a peur ni de la nuit, ni des grands bœufs qui rentrent le soir, dit la femme de chambre, mais elle a peur des hommes.

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'elle a eu un mari qui a voulu la tuer.

La petite fille continua à effiler sa mousse.

M. de Lauréal tressaillit et un froid mortel lui étreignit le cœur. Il surgissait tout à coup devant lui l'image d'une de ces unions remplies par des tissus d'horreurs domestiques, et il croyait voir sa propre destinée dans un miroir.

La femme de chambre, en voyant M. de Lauréal, lui remit

sa fille, puis elle se dirigea vers la ferme, cachée à cent pas de là sous les chênes.

C'était là qu'elle habitait avec sa maîtresse, la vicomtesse de Monclave, qu'on a sans doute reconnue.

VIII

LE REPOS A L'OMBRE

Delphine de Monclave avait recouvré le repos et la vie dans le couvent des dames Augustines, que l'abbé Savinien lui avait donné pour refuge, et surtout dans les entretiens bienfaisants du prêtre consolateur.

Elle avait trop bien pénétré les projets de meurtre ourdis contre elle par son mari pour que Savinien pût lui en dérober la connaissance; il s'était borné à lui montrer la sécurité dont elle jouissait désormais dans les murs inviolables de la maison religieuse.

Au bout de quelque temps toutefois, les douceurs de cet abri assuré avaient pâli pour la jeune femme; si cette retraite était inaccessible aux craintes du dehors, elle sentait qu'elle y était enfermée; elle se lassait des allées de ce jardin, très-agréable, mais dans lequel il fallait sans cesse revenir sur ses pas.

Elle avait désiré la campagne, presque aussi sûre puisqu'on n'y connaîtrait par son séjour et infiniment plus libre; et, avec l'assentiment de l'abbé Savinien, elle était venue s'y établir.

Par les mêmes raisons que M. de Lauréal, et de plus par la nécessité de cacher sa retraite, elle avait choisi dans les environs de Paris l'endroit le plus solitaire.

Accompagnée d'une des femmes attachées à son service dès son entrée dans la maison religieuse, et qui par conséquent avait connu sa position par ses entretiens avec l'abbé Savinien, elle était venue a Port-Royal.

Un des fermiers attachés aux domaines de la commune de Chevreuse, extrêmement riche et encore plus avare, s'était relâché de sa brutalité ordinaire pour lui louer chez lui deux chambres, dont il retirait dix fois plus que leur valeur.

Delphine était là depuis quelques mois lorsqu'eut lieu sa rencontre avec M. Lauréal.

La jeune femme dans sa retraite au couvent, ni dans cette

campagne isolée, n'avait aperçu aucun étranger ; la dernière figure d'homme qui fût restée dans sa pensée était donc celle de son mari, au moment où il lui apportait la mort. Comme elle ne pouvait se flatter de beaucoup de force morale, et que sa timidité au contraire allait quelquefois jusqu'à des craintes un peu superstitieuses, l'habit et l'aspect d'un homme, apparaissant tout à coup devant ses yeux, lui avait causé une insurmontable impression de terreur.

Mais, bientôt après, Delphine ne s'en occupa plus. La solitude de Port-Royal était assez vaste pour qu'il y eût place pour deux personnes.

Madame de Monclave ne savait pas plus où le père de la petite Nina pouvait loger dans ce désert qu'il ne l'avait compris pour elle.

Quant à son propre établissement dans la ferme, il était loin de fournir à ses premiers besoins, mais elle en faisait volontiers le sacrifice.

Cependant il y avait, dans le petit cabaret du *Point du jour*, un garçon de service qui faisait de fréquents voyages à Versailles pour les besoins de la maison, et qui venait également prendre les commissions de la ferme. Madame de Monclave le chargeait de ses emplettes les plus urgentes.

Une après-midi où elle attendait quelques objets de première nécessité tels qu'une ombrelle, un éventail, de l'eau de Portugal et des rubans, elle alla à la rencontre du commissionnaire, avec sa femme de chambre qui devait rapporter le tout dans son tablier.

Elle arrivait au moment où le paysan déchargeait sa charrette devant la maison.

M. de Lauréal, qui se servait de la même voie pour ses approvisionnements, parut au même instant, en sortant de son logis du Point du Jour.

Mais cette fois Delphine veilla bien sur elle, afin de ne pas renouveler la scène d'une biche effarouchée qu'elle avait donnée dans la prairie.

Le commissionnaire, après avoir remis ses autres emplettes, présenta des fruits à la vicomtesse en disant :

—Voilà le panier de pêches demandé par madame.

Puis tournant le même panier vers M. de Lauréal :

—Et voilà, ajouta-t-il, le panier de pêches demandé par monsieur.

—Qu'est-ce que cela signifie ? dit M. de Lauréal.

—Monsieur et madame m'ont demandé chacun un panier de pêches... je n'en ai trouvé qu'un au marché... les pêches s'en vont... ainsi monsieur et madame s'arrangeront comme ils voudront.

—Il n'y a pas à hésiter, dit M. de Lauréal, qui d'un geste concédait les fruits à la jeune femme.

—Je vous rends grâce, monsieur, répondit avec une aisance souriante la vicomtesse, mais au contraire... vous êtes deux... et voici mademoiselle Nina qui, à en juger par ce front soucieux, ne se priverait pas volontiers de ses pêches.

M. de Lauréal insista encore.

—Mon Dieu, reprit Delphine, on ne sait pas trouver le moyen le plus simple... qui est de partager.

En disant cela, elle déposa quelques pêches dans le tablier de sa femme de chambre, et tendit le panier à Nina.

Les gens de service s'étaient éloignés ; les deux habitants de Port-Royal se trouvaient seuls sur la route qui domine la vallée.

—On est admirablement logé et servi dans ce pays, dit en souriant M. de Lauréal, pour savoir si la dame de la solitude voudrait bien lui répondre encore.

—Oui, dit la vicomtesse en étendant la main vers la maison rustique, j'ai ici un concierge boule-dogue, et un propriétaire fermier, qui ont bien voulu me recevoir dans un appartement de deux chambres, précédemment occupé par des gerbes de blé.

—Et moi, voici mon domicile, reprit M. de Lauréal en montrant à la façade de l'auberge une petite fenêtre à demi cachée sous les toits ; on a donné congé aux pigeons pour m'y loger.

—Mais le printemps a été mon tapissier, reprit Delphine ; il m'a donné des aubussons d'herbes fines pour mon parquet, et il a suspendu des rideaux de vigne à ma fenêtre.

—Ah ! madame, vous êtes bien heureuse... Moi, j'ai de beaux fauteuils et de beaux divans... Mais ils sont dans les champs... ces rochers là-bas garnis de bruyères.

—Et moi, monsieur, j'ai là aussi un lit de repos... un tertre de marguerites sous des rideaux de poupliers !

—Et quel calme, quel silence !

—Oui... c'est bien le repos qui est là !... nul ennemi n'en approche !...

—Les souvenirs mêmes arrivent plus rarement ici... Et c'est si bon d'oublier !...

—Et puis... je ne le sais pas... dit Delphine en baissant les yeux ; mais je crois que, dans les plus riches hôtels, on est parfois si malheureux que nulle part on ne peut les regretter !

—Oh ! c'est bien vrai ! répondit vivement Lauréal, tandis que dans ce désert on est délivré du monde... on est mort pour tout le reste... et on se sent vivre encore par l'admiration d'une merveilleuse nature.

—Si majestueuse avec ses grands arbres ! si gracieuse avec ses bruyères qui font des rochers des touffes de roses !

—Et ce vaste horizon, dont la scène est si variée et si harmonieuse !... Ce paysage est si beau dans le jour qu'on croirait ne pouvoir rien trouver de plus admirable si on ne l'avait vu dans la nuit.

—Il faut donc, conclut Delphine, nous contenter de vivre ici avec la simplicité de notre premier père, puisque nous sommes dans le paradis terrestre.

—Et que l'archange nous fasse la grâce d'en éloigner toujours le serpent ! ajouta vivement Lauréal.

Puis tout bas ils achevaient leurs vœux :

—Oui, qu'il en chasse tous les hommes ! pensait Delphine.

—Qu'il en bannisse toutes les femmes ! disait Lauréal.

Cet entretien, commencé dans le sourire, s'achevait dans les larmes secrètes.

Les deux solitaires de Port-Royal avaient un passé trop cruel pour échapper jamais à sa funeste influence.

Mais, en parlant ainsi, ils étaient redescendus dans la vallée, ils s'étaient engagés dans une de ces allées de peupliers qui n'ont point de fin, et ils furent obligés de mesurer leur entrevue sur l'étendue du désert.

Ce jour amena donc entre eux une sorte d'intimité, qui dès lors ne cessa point. M. de Lauréal et Delphine furent obligés de faire *de la solitude à deux*.

Ils passèrent ainsi leurs journées à jouir, lorsqu'ils étaient ensemble, de quelques instants de douceur... qui n'avaient pourtant que le charme pâle et mélancolique de la consolation... puis, lorsqu'ils étaient seuls, à ressasser le désespoir

de leur situation ; à laquelle... malgré ce qu'il leur plaisait de dire de la liberté du désert... ils étaient attachés par de trop fortes chaînes pour pouvoir jamais s'y soustraire.

Un soir, la vicomtesse de Monclave et M. de Lauréal étaient assis au pied de la pénte de terrain qui descend de la route, et d'où le bassin des prairies se déroulait devant eux.

. . . .

A ce moment, du fond de la route, arrivaient trois personnes à cheval, un jeune homme, une femme en amazone et le domestique qui les suivait.

L'amazone gravissait au grand galop de son cheval la montée qui vient de Chevreuse. Quand elle fut sur la hauteur, à l'endroit où la route domine la campagne de Port-Royal, elle arrêta son cheval pour le laisser reprendre haleine, et se reposer elle-même.

Le jeune homme qui l'accompagnait la rejoignit alors ; mais, ayant franchi la montée plus lentement, il continua à avancer sur la route du même pas mesuré.

C'étaient madame de Lauréal et Charles Daumont, qui, ayant été chevaucher dans les bois de Satory, avaient poussé jusqu'à Chevreuse, et allaient rejoindre la route de Paris.

Emilie, voyant l'ombre que les bouquets de chênes répandaient seulement au bord de la route, jeta la bride au cou de son cheval, et alla s'abriter un instant en cet endroit.

Charles, absorbé dans ses pensées comme il l'était souvent, ne s'était pas aperçu de ce temps d'arrêt, et suivait son chemin.

Comme Emilie se penchait entre les branchages, admirant le magnifique tableau de la vallée au coucher du soleil, son regard découvrit les trois personnes assises au pied du talus.

Elle reconnut M. de Lauréal et sa fille, près d'une femme qu'elle n'avait jamais vue.

Dès le premier instant la jalousie lui déchira le cœur... Une autre femme, une étrangère tenait sa fille endormie... Elle fut prête à descendre en courant le talus, et à aller lui arracher cette enfant, qui était à elle !

Mais, comme en se soutenant à une branche elle regardait au-dessous d'elle, agitée et palpitante, l'ineffable douceur du tableau qu'elle avait sous les yeux la pénétra d'une émotion inconnue.

C'était si bien l'image du bonheur dans une union légitime

que ces deux êtres, d'une expression de figure si calme et si sainte, réunis par l'enfant, presque appuyée sur eux deux!

Un instant Emilie, comme dans un tableau magique, crut se voir dans l'existence qu'elle aurait eue si c'eût été son mari qu'elle eût aimé. Elle contemplait cet amour sanctifié, régnant en paix dans la dignité du cœur, dans la tranquillité des sentiments avoués et honorés, dans l'assurance d'un avenir irrévocablement fixé.

Elle passa la main sur son front à cette vision saisissante d'une destinée qui ne s'était jamais présentée à sa pensée.

Mais, en ce moment, le rayon oblique du soleil ayant glissé sur les plus bas rameaux du peuplier, elle vit le groupe qui était à ses pieds,

Alors, les traces de souffrances qui étaient restées empreintes sur les traits de sa fille, l'altération profonde qu'on voyait aussi sur le visage de M. de Lauréal, vinrent lui apporter ces atteintes de remords, de désespoir, les plus poignantes sensations qu'elle eût jamais éprouvées.

—Non, se dit-elle, non, ce n'est pas moi qui ai été femme et mère!... Moi, je n'ai fait que perdre l'existence de mon mari, de ma fille, les priver d'un amour partagé, les condamner à fuir le monde... à porter péniblement une honte qu'ils n'ont rien fait pour mériter!

—Et maintenant je ne puis rien! rien pour eux!...

Elle sourit pourtant et leva les yeux au ciel.

—Oh! non, dit-elle, vivante je ne peux rien, mais, dès le jour où je quitterai cette terre, je répandrai sans le vouloir un immense bienfait sur eux... je rendrai à M. de Lauréal la liberté de retrouver une femme aimante pour lui, une mère pour sa fille!...

Emilie reprit son cheval et s'élança sur la route avec plus de rapidité qu'elle ne l'avait fait.

En galopant de toutes les forces de son cheval, en bondissant sur le sable ardent du chemin, l'impétuosité de la course lui donnait une sorte de vertige; et, suivant le cours de ses pensées, elle se disait:

—C'est ainsi que je parcours la vie... Ici, je brûle la poussière de la route sous mes pas, et j'avance de même dans l'existence par un élan impétueux, irrésistible, qui me rend incapable de me conduire, qui me jette toujours en avant... Et ainsi on arrive bien vite, bien vite au terme!...

Mais, au bout de quelques moments, Emilie, tandis que Charles était encore bien loin devant elle, et cheminait sur un sentier tournant qui la dérobait à sa vue, Emilie vit l'ombre de son amant qui se dessinait sur une roche à l'autre bord du chemin.

Soudain toutes ses pensées changèrent ; son cœur se fondit d'amour ; elle ne voyait que ce vague reflet de Charles... et déjà pour elle Charles existait seul au monde !

. . . .

En rentrant de leur course lointaine, le cavalier et l'amazone, étouffant de chaleur et couverts de poussière, passèrent dans la salle à manger pour prendre des rafraîchissements avant d'entrer dans leur chambre.

On les servit sur un guéridon où on n'avait eu le temps de ne poser qu'une bougie. Charles, en tirant le foulard dont il s'essuyait le front, fit tomber une lettre de sa poche. Emilie, par un mouvement tout instinctif, par une sorte de dépit des mystères dont s'entourait son amant, posa vivement le pied sur cette lettre, qu'elle voulait dérober à l'attention de Charles et s'approprier à elle-même sans savoir pourquoi.

Elle se versa un second verre de limonade qu'elle but lentement, tandis que Daumont, pressé de secouer la poussière de la route, se hâta d'aller changer de vêtement.

Quand Emilie fut seule, elle releva ce pli de papier, étroit et froissé, et l'emporta pour lire ce qu'il contenait, mais avec un serrement de cœur qui venait de la honte de cette indélicatesse ou d'un pressentiment funeste.

IX

JALOUSIE

La lettre qu'Émilie venait ainsi de dérober contenait seulement ces mots :

« Nous avons un thé demain... Venez ! venez ! Il y aura beaucoup de monde, c'est un moyen *d'être seuls !* »

Ces deux lignes apportaient tout le venin d'une jalousie mortelle, et rien qui pût l'éclairer ! Le billet, d'une écriture de femme, montrait qu'une autre avait le désir et le droit *d'être seule* avec Charles ; mais ce pli de papier, tiré d'une enveloppe, n'avait plus d'adresse et ne portait point de signature ; rien ne prouvait d'où il venait et où il allait.

C'était la connaissance du mal et rien de plus ; c'étaient deux lignes d'une puissance infernale.

Cependant Emilie, après y avoir jeté les yeux, eut la présence d'esprit de rentrer à la salle à manger et de le remettre à la place où il était tombé... Elle venait de sentir rapidement que, pour dévoiler un secret, il ne faut pas sembler en avoir l'indice.

Un instant après, elle vit qu'elle avait bien fait ; elle entendit le pas de Charles, qui arrivait rapide, agité, à la salle à manger... puis qui s'en retournait d'une marche plus lente. Charles avait retrouvé sa lettre, et sans soupçonner que madame de Lauréal l'eût aperçue.

Au point du jour, Emilie était encore vêtue de son habit d'amazone et dans le fauteuil où elle s'était laissée tomber le soir ; les heures nocturnes avaient passé sur sa tête en y répandant plus de pâleur mortelle, et sans l'arracher à cette place.

Outre la puissance de l'amour, il y a dans le sein d'une femme l'âpre attachement pour un bien auquel elle a sacrifié tous les autres... et quels sacrifices madame de Lauréal ne lui avait-elle pas faits !... en voyant peu d'heures avant tout ce qu'elle avait perdu par sa faute, elle ne se doutait pas que l'expiation de cette faute fût si proche.

Emilie n'avait d'autres moyens pour savoir si ce billet était réellement adressé à Charles... ce dont elle voulait douter encore .. et si celui-ci répondrait au rendez-vous qui y était donné, que de le suivre dans la soirée suivante. Elle ne recula pas devant cette inconvenante démarche, à laquelle, plus d'une fois déjà, les soucis de sa position près de son mystérieux amant l'avaient entraînée.

Elle se leva donc de la place où elle était restée sans quitter son costume d'écuyère. Elle fit un geste énergique de sa cravache restée près d'elle à la pensée de sa rivale inconnue, puis elle eut la force de s'habiller, d'assister comme de coutume au déjeuner... et de sourire !

Le soir, elle eût voulu observer si Charles faisait de la toilette pour se rendre à ce *thé*. Mais il était toujours d'une élégance si parfaite que dans sa tenue elle ne put rien démêler de ses projets. Elle maudissait l'habitude qu'il avait de prendre presque tous les jours une nouvelle paire de gants dans leur boîte parfumée, et d'imprégner son mouchoir d'eau de

mousseline, parce qu'elle ne pouvait y reconnaître aucune recherche particulière.

Elle vit seulement qu'il choisissait avec quelque soin une branche d'héliotrope dans les jardinières du salon... Mais, lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait, il cassa et broya volontairement cette petite fleur, et la mit dans sa poche.

A la nuit tombante, Daumont demanda son coupé.

C'était le moment. Emilie, très-simplement vêtue, et le visage couvert d'un voile épais, sortit, s'élança dans un cabriolet de place, et ordonna au cocher de suivre le coupé bleu, qui en ce moment venait de sortir de la porte cochère.

Les deux voitures cheminèrent jusque dans la rue de Grammont.

Le coupé s'arrêta vers le milieu de cette rue; Emilie fit arrêter son cabriolet; elle le renvoya, et resta seule et immobile à la place où elle était descendue.

Le gaz était alors allumé; Emilie reconnut à l'extérieur la maison dans laquelle Charles venait d'entrer; c'était celle où demeurait la marquise de Brikas, dans le salon de laquelle madame de Lauréal avait retrouvé Charles Daumont après leur longue séparation.

Cette femme était jeune, jolie et légère; elle parlait autrefois de Charles avec un certain enthousiasme; et celui-ci avait tenu secrètes les visites qu'il continuait à lui rendre.

La réunion de ces circonstances fit qu'à la vue de ce portail, sous la voûte duquel le coupé venait de disparaître, Emilie reçut une commotion violente, en se disant tout à coup qu'il était bien vrai!... que les deux lignes du billet étaient une révélation trop réelle.... et qu'elle était trahie!

Être trahie par un amant!... trahie quand on n'est plus dans la condition légitime, où la femme à toutes ses peines trouve des consolations dans la famille, dans l'estime du monde... Mais seule sur la terre avec cet homme... qui lui aussi vous abandonne!

Être trahie avec la nature violente, absolue, d'Emilie, qui demande, qui exige les ardeurs éternelles de l'âme en raison de tout ce que son âme ardente peut donner!

La jeune femme sentit un indicible serrement de cœur; tout son sang afflua à la tête, et un bourdonnement étrange remplit son cerveau comme s'il venait d'être frappé de folie.

Elle ne sut plus rien de la souffrance qu'elle ressentait, ni de ce qui lui était arrivé.

Quand madame de Lauréal revint un peu à elle, elle se retrouva dans la rue, marchant d'un pas agité.

Cette rue, habituellement peu fréquentée le soir, était tout à fait déserte, et le peu de boutiques qui s'y trouvent étaient fermées ; Emilie vit ainsi que l'heure était avancée ; et, d'un autre côté, les fenêtres de l'appartement de la marquise encore éclairées lui montraient que la soirée n'était pas terminée.

Avec le peu de raison qui lui était venue, Emilie comprit l'embarras de sa situation. Il lui était impossible de quitter cette place ; elle voulait voir ces fenêtres derrière lesquelles était Charles, compter les minutes qu'il allait passer près de sa rivale... et pourtant il était impossible aussi à une femme de rester ainsi à errer sur le pavé...

A l'entrée de l'hôtel, les deux massives colonnes qui accompagnaient le portail laissaient un étroit intervalle entre leur socle et la muraille ; cet espace était doublement caché par l'avance de la colonne et l'ombre qu'elle portait ; Emilie vint s'y réfugier.

Elle était là, ramenant les plis de son voile sur son visage, serrant autour d'elle son manteau brun ; elle était là collée à la muraille... et plus à plaindre que la pauvre femme qui dans la journée venait aussi s'arrêter à cette porte d'hôtel pour demander l'aumône.

Le temps se passa sans qu'Emilie pût le mesurer ; les tourments d'une jalousie portée au dernier excès avaient quelque chose d'infernal qu'il est impossible de rendre.

On commença à quitter les salons et à sortir de l'hôtel ; mais, comme la grande porte restait ouverte, les équipages passaient trop rapidement devant l'enfoncement où se cachait Emilie pour qu'on pût l'apercevoir.

Plusieurs voitures avaient défilé sans qu'Emilie aperçût le coupé bleu... Charles restait là-haut le dernier.... L'angoisse de la malheureuse femme augmentait encore s'il était possible.

Enfin, à la lueur du gaz qui éclairait la cour, madame de Lauréal vit Charles descendre le perron... Il avait renvoyé sa voiture et sortait à pied.

Le cœur d'Emilie battait à lui briser la poitrine.

Il se passa alors une chose étrange.

Dès que Charles eut franchi le seuil et se vit dans la rue, où il croyait être seul, il respira largement, comme quelqu'un qui sort d'une tâche pénible, et, parlant seul, il murmura :

—Au diable les affaires !... je ne connais rien de plus assommant que de faire la cour à une femme qu'on n'aime pas !

Ce n'était qu'une phrase rapide, à peine articulée, jetée au vent, mais Emilie l'avait bien entendue !

Elle se mit à fondre en larmes.

Larmes de joie, d'indicible soulagement ! elle s'était trompée... toutes ses affreuses terreurs avaient été vaines... Charles n'aimait pas cette femme !

Elle en était certaine ! elle venait de l'entendre de sa bouche, et, lorsqu'il se le disait à lui-même... elle ne comprenait rien et ne cherchait pas à rien comprendre ; du reste, elle était dans une exaltation de joie délirante où se mêlaient le rire et les pleurs.

Pendant cela Charles avait disparu sans que dans son saisissement elle eût remarqué ce qu'il était devenu. Mais, sauvée maintenant de l'abîme où depuis plus de vingt-quatre heures elle s'était vue plongée, elle songea à veiller sur elle-même.

Elle se dirigea rapidement à l'extrémité de la rue, où elle eut le bonheur de rencontrer une voiture de place, et elle rentra chez elle.

Ce ne fut que le lendemain de cette nuit agitée, et après avoir dormi quelques heures, que madame de Lauréal se demanda pourquoi Charles allait au rendez-vous de la marquise de Brikas, puisqu'il ne l'aimait pas ? Et comment il pouvait arriver qu'il lui fît la cour pour *affaire?*

X

UN AMOUR DE SALON

Ce jour-là, Laverrière entra de bonne heure chez Daumont, et, comme celui-ci était encore dans sa chambre à coucher :

—Me voici à votre lever, cher, dit-il en entrant.

Puis, après s'être étalé sur les coussins d'un divan.

—Dites-moi, ajouta Laverrière, quelle partie de plaisir vous pourriez me faire faire, qui durât toute la journée ?

—Diable ! dit gravement Charles sans quitter son cigare, c'est un travail d'hercule que vous demandez là... Je ne

vois qu'une partie de campagne qui puisse dévorer autant d'heures.

—La campagne sans la chasse ne peut passer pour un plaisir, objecta le beau dandy en jouant de sa canne. Que pourrions-nous y faire ?

—Alors, il faut diviser son temps, prononça Daumont. Nous monterons ce matin à cheval... deux tours au bois seulement.

—Puis nous reviendrons chez le marquis de Brikas... où il y a répétition pour la soirée musicale de la semaine prochaine.

—Ah ! dit Charles avec un accent de réflexion, je me doutais que vous vouliez voir le marquis aujourd'hui.

—Et moi, que vous vouliez voir la marquise, dit Laverrière en riant. C'est pourquoi j'ai parlé de la répétition.

—Ensuite, nous irons dîner... à la Maison-d'Or.

—Puis passer quelques heures à l'Opéra.

—C'est bête comme la vie de tout le monde... mais nous serons venus à bout de la journée.

—Et ça suffit.

—Ah ça, Laverrière, vous êtes donc bien en gaieté aujourd'hui, que vous voulez vous amuser tout le jour ?

—Non, cher, c'est qu'on vend aujourd'hui chez moi, et que je n'ai point de domicile.

—Bah !... votre délicieux mobilier...

—Oh ! je n'y tiens guère... il est au tapissier Daubry... qui m'avait fait crédit.

—Et le malheureux va payer le propriétaire !

—J'avais emprunté à celui-ci quelques mille francs pour mon tailleur... la balance est rétablie et l'argent circule... ainsi va le monde.

—Et ce soir, où couchez-vous ?

—Ah ! c'est charmant... chez madame de Miroville... et sur la demande de Monclave, qui s'apitoye sur mon sort, qui traite mes créanciers de bandits... supplie sa maîtresse de me donner asile.

—Bah ! cette fois c'est sur les instances du vicomte !... Très-joli, en vérité !

Pendant cela Daumont s'habillait.

—Demain, continuait Laverrière, je prendrai un autre appartement... je trouverai un propriétaire pour me le louer, un tapissier pour le meubler... ainsi du reste.

—Les dupes, dit Charles, ne se lassent jamais !

—Ces gens-là seront sauvés par la foi. Ils adorent la fortune, un habit neuf rehaussé d'un peu d'insolence, et les voilà prosternés. Trompez-les, volez-les, ils en seront encore heureux, s'ils ont eu affaire *à des gens comme il faut*.

—Et voilà où en est aujourd'hui ce pauvre Daubry !

—Oh ! pour celui-là, je ne le plains guère ! murmura Laverrière, tandis que Charles achevait sa toilette ; il y a un certain ouvrier nommé Etienne... que je retrouverai... et avec lequel j'ai un rude compte à régler.

Les deux jeunes gens montèrent à cheval ; ils allèrent, jetant l'écume de leur frein à ceux qui n'ont pas l'esprit d'aller autrement qu'à pied, et jouant parfaitement leur rôle de rois du monde, quand l'un des deux n'avait de domicile à lui que le dos de son cheval, et que l'autre possédait le sien... on ne savait comment !

A leur retour, les jeunes cavaliers avaient pris l'air un peu plus préoccupé. A mesure qu'ils approchaient de l'hôtel du marquis de Brikas, des instants de silence pensif interrompaient plus souvent les légers propos qui avaient rempli leur promenade.

Ils arrivèrent dans le salon de la marquise lorsqu'il y avait déjà beaucoup de monde et que la répétition musicale était commencée.

En entrant, ils allèrent d'abord saluer le marquis.

Celui-ci était un marquis de véritable souche, quoique l'origine élevée n'en parût point sur ses traits. Il était petit et replet ; sa figure, plus large que longue, n'avait guère pour se distinguer que des lunettes bleues. C'était dans ses pieds fins chaussés de vernis, dans ses petites mains blanches ornées de bagues, que reposaient tout son cachet aristocratique et la seule vanité qu'il pût tirer de sa personne.

Les deux jeunes gens furent reçus par lui plus en étrangers qu'en amis de la maison, mais avec une politesse aimable.

Ensuite, pour ne pas interrompre le morceau d'ensemble qui s'exécutait, ils restèrent un instant debout près de la porte d'entrée.

—Je vous vois faire, Daumont, dit tout bas Laverrière à son ami. Vous méditez une marche stratégique pour arriver à ce tabouret qui est derrière le fauteuil de la marquise... La musique force à parler très-bas... et cela vous arrange.

—Vraiment, Laverrière... que de perspicacité, dit en souriant Charles.

—Mais comment faites-vous... avec une passion en titre... pour être épris d'autres femmes.

—Bah !... est-ce que l'amour n'est pas comme la flamme d'une lampe, qui peut diviser à l'infini sa lumière sans en être affaiblie.

—Et brûler ainsi à plusieurs autels ?

—Vous l'avez dit.

En effet, un moment après, Charles, l'homme admiré, recherché dans tous les cercles, fut appelé par un signe dans un groupe qui se trouvait au fond du salon ; et, de là, s'approcha bientôt de la marquise.

Madame Henriette de Brikas était une femme blonde, prétentieuse et maniérée, se parant de sa naissance et de son éducation vendéenne, se contentant pour tout mérite intellectuel de son opinion légitimiste, se faisant habituellement précieuse et réservée, puis laissant tout à coup jaillir de dessous ses paupières baissées un de ces regards de *la femme la plus modeste...* qui est *un vrai page au fond du cœur.*

Charles était assis un peu en arrière de la marquise, qui en détournant légèrement la tête pouvait lui parler à demi-voix. Ils profitèrent longtemps de cet avantage d'être seuls au milieu de beaucoup de monde, indiqué pour la précédente soirée dans les deux lignes du billet.

Dans l'un des intervalles qui séparaient les morceaux de musique, plusieurs personnes se rapprochèrent de madame de Brikas, retirée dans une vaste embrasure de la fenêtre.

On admirait une grande jardinière de laque, dans laquelle de superbes cactus répandaient leurs gerbes de corail sur le velours vert du feuillage.

—C'est le moment d'en jouir quand il n'y en a pas, dit la marquise ; dans un mois le temps de ces fleurs sera venu, tout le monde en aura et on n'en voudra plus.

—Alors, dit une jeune femme, vous choisissez les fleurs de la saison suivante.

—Madame la marquise veut que la nature même fasse des exceptions pour elle, ajouta un des merveilleux du cercle.

—Tout le monde est ainsi, dit Henriette, puisqu'on appelle en même temps les plantes *rares* des plantes *précieuses.*

Un mouvement venait de se faire, et laissait la marquise et Daumont seuls près de la fenêtre.

Celui-ci répondant aux derniers mots de madame de Brikas :

—Est-ce que toutes les fleurs qui vous approchent, dit-il, ne deviennent pas des fleurs *précieuses*... Ce simple brin d'héliotrope tombé de votre bouquet !...

(Il montrait, de l'air le plus tendre, la tige qu'il avait cueillie chez lui, dans son salon.)

—Quoi, vous l'avez encore ! dit avec bonne foi la marquise.

—A la fin de ma vie, madame, je répondrai encore à cette question : Oui, toujours !

Prenez garde ! dit en souriant Henriette. Dans toutes les liaisons, les hommes engagent leur *dernière heure*... De sorte que cette pauvre dernière heure se trouve avoir à répondre de bien des amours !

—Vous doutez ?

—Un peu... on a déjà tant à faire d'être sûr du présent !

—Non, pas vous, madame, assurément.

—Pourquoi, je vous prie?

—Parce que vous avez attiré assez d'hommages pour distinguer ceux qui sont véritables.

Elle le regarda fixement.

—Charles, reprit-elle, vous me dites que vous m'aimez de la voix la plus profonde et la plus séduisante... Et cependant, il n'y a rien dans cette voix qui ressemble à celle des autres hommes disant la même chose.

—Il se peut bien, madame.

—Vos regards... si bien faits pour peindre l'amour ?... ont encore pour moi leur expression la plus tendre... et pourtant, ce ne sont pas là non plus les regards qu'ordinairement la passion fait naître.

—Savez-vous d'où vient cette différence, madame, c'est que les autres hommes, en vous disant qu'ils vous aimaient, ne le ressentaient pas autant que moi.

—Tenez... voilà encore une protestation pleine de tendresse, et, en la faisant, il y a un sourire sur vos lèvres.

—C'est qu'elles s'approchaient de cette fleur si chère ! répondit Charles.

Il déposa furtivement un baiser sur la fleur desséchée. Puis il réintégra le brin d'héliotrope dans son gilet.

—Allons, je veux bien penser tout cela ! dit la marquise.

—Par bonté ?

—Non... parce qu'il m'est doux de le croire !

—Je vous rends grâce au moins pour cette charmante parole.

—Autrement, je vous aurais déjà laissé devant cette fenêtre, avec mes fleurs, et je serais rentrée dans le salon.

—Alors, puisque vous croyez à mon amour... et que l'amour c'est la vie, l'enchantement, l'ivresse continuelle... pourquoi doutez-vous que je veuille éterniser mon bonheur.

—Parce que ce serait trop d'ambition de ma part... Mais qu'importe, si je crois au présent... et que ce présent me suffise.

Elle accompagna ses dernières paroles d'un de ces regards qui laissaient entrevoir la femme galante tout au fond de ses voiles de modestie.

Daumont se détourna, et déroba un bâillement qui venait de lui échapper, avec une habileté parfaite.

Il promena quelques minutes son regard dans le salon, comme s'il eût cherché à constater les personnes qui s'y trouvaient. Tous ceux qui étaient venus assister à la répétition du prochain concert étaient encore là, à l'exception de Laverrière et du marquis de Brikas, qui avaient disparu en même temps.

Charles, ayant ainsi fait le compte des assistants, revint soudain à la marquise et lui dit de sa voix la plus pénétrante :

—N'avez-vous donc point de lettre de la comtesse de Chambord à me montrer ?

—C'est-à-dire d'une de ses dames d'honneur, la duchesse de ... Chut !

Henriette mit le doigt sur ses lèvres.

—Peu importe, dit Daumont.

—Décidément vous avez un goût prononcé pour les lettres qui viennent de la cour de... Silence ?

—C'est qu'elles sont dans votre parloir.

—Et voilà ce qui pour vous en fait le prix.

—Vous le savez bien... vous savez que le sort de toutes les couronnes a moins d'intérêt pour moi qu'un demi-tête-à-tête avec vous.

—Allons, dit-elle en souriant, puisque vous êtes si sincere, je ne dois pas vous tromper... J'ai reçu hier une lettre de la duchesse, dont je veux bien vous laisser prendre connaissance.

Ils se dirigèrent à l'extrémité d'un second salon vers un parloir, dont ils durent cependant, par convenance, laisser derrière eux la portière soulevée.

Le regard pouvait pénétrer jusque-là, mais seulement de quelques points du grand salon, et de ceux où il se trouvait le moins de monde. C'était, comme Charles l'avait dit, une demi-solitude.

Le parloir de la marquise était le sanctuaire de son culte légitimiste; il aurait pu, comme certain magasin de papeterie, distribuer des emblèmes de la foi royaliste à tous ceux qui portent sa couleur blanche.

Les deux principaux panneaux présentaient les portraits des deux héritiers de l'ancienne monarchie; les objets d'usage journalier se transformaient en symboles de fidélité et de regret; la pendule et les flambeaux étaient du plus pur royalisme; le fauteuil armorié et le petit bureau en marqueterie attestaient de leur opinion légitimiste; les chiffres consacrés étaient tracés sur des écussons verts, accompagnés de devises parlant d'exil et de douleurs; les fleurs de lis croissaient là comme en pleine terre; sur le pupitre, des feuilles de papier à lettres parfumé portaient au coin des fleurs de lis, mêlées de fleurs de deuil, prêtes à s'envoler pour aller disperser au loin la semence des saines doctrines.

Ce fut dans ce pupitre que madame de Brikas prit la dernière lettre de la correspondance qu'elle entretenait à la cour des princes dépossédés.

Cependant elle eut l'adresse de la chercher longtemps avant de la trouver.

Pendant cela, Charles, montrant sur le bureau un serre-papier où la figure de Henri V était coulée en argent dans le cristal, demanda la permission d'y appuyer ses lèvres, et le baiser qu'il lui fut accordé de déposer alla s'égarer sur l'épaule de la marquise.

Puis, tandis qu'elle cherchait toujours, il lui disait :

—Avouez que de nos jours le royalisme pour une femme n'a d'attrait que parce qu'il se cache, complote et ourdit ses petits mystères comme l'amour.

—Vous vous trompez, Charles, répondit la marquise; ma naissance dans une famille vendéenne, mon nom même d'*Henriette,* m'avaient prédestinée à garder les sentiments légitimistes dans toute leur pureté.

—Vous étiez née, madame, pour plaire et pour aimer.

—J'ai été élevée dans les opinions monarchistes les plus exclusives.

—On vous a prouvé la supériorité d'un gouvernement héréditaire sur un gouvernement électif ?

—On m'a dit qu'autrefois les femmes étaient servies et adorées, et que la galanterie avait fui du monde avec la royauté.

—Bon... et votre éducation politique a été faite !

—Qu'il y avait plus d'hommages pour nous à attendre sous un règne nobiliaire que sous celui des bourgeois et des financiers.

—Et le sort de la France a été réglé !

—Oui... Tenez, depuis mon enfance j'ai pris les couleurs blanches et vertes que vous représente ce bracelet de perles et d'émeraudes.

Elle tendit à Charles un bras frais et charmant, que le jeune homme pressa vivement en regardant le bracelet.

—Ah ! dit-elle en retirant doucement sa main, voici la lettre !... mais non, pas encore !

Daumont fit un geste imperceptible d'impatience.

—Aussi, reprit-elle, quand viendra une restauration nouvelle...

—Ah ! dit Charles, il y aura une seconde Restauration ?

—Je pourrai montrer à nos princes une loyale sujette, qui leur vient d'une province fidèle, où les fleurs de lis ne se sont jamais flétries pendant une douloureuse attente.

—Vos souverains légitimes vont donc bientôt rentrer en France ?

—Assurément, puisque tout le monde le désire.

—Et sans doute y travaille ?

—Par des vœux et des prières.

—Ah ! c'est bien, prononça Charles d'un ton grave.

Puis de l'accent le plus tendre :

—Mais, mon Dieu, Henriette, laissez donc les autres femmes rêver des couronnes pour leurs princes ; mais vous, pouvez-vous conspirer pour les autres, quand vous portez vous-même tous les diadèmes de beauté et de grâce et que vous régnez sur tous les cœurs !

Charles approchait déjà ses lèvres du front d'Henriette, et,

son bras enlaçait étroitement sa taille... Il était temps que la marquise trouvât la lettre !

—Tenez ! tenez ! dit-elle en se dégageant vivement de ses bras, voici la lettre de la duchesse.

Daumont, quelque indifférence qu'il eût montrée pour les intérêts politiques, lut très-attentivement ce papier.

Il déchiffrait assez habilement pour un profane ces mots à double entente, ces phrases déguisées dont se composent les correspondances politiques.

—Ah ! dit-il en parcourant ces pages, la duchesse vous dit que de tous les points de la France *légale*, il arrive des lettres qui pressent Henri V de tenter un retour dans ses Etats... Mais qu'il résiste. Elle ajoute qu'à la cour de l'auguste proscrit, tout le monde le pousse aussi vers la frontière de son royaume... Mais qu'il attend que la France vienne à lui !

Daumont répéta en baissant la tête d'un air de réflexion :

—C'est bien.

—Maintenant, venez vite ! dit Henriette en reprenant la lettre et la cachant soigneusement, venez vite... je tremble qu'on ne nous observe !

—Et quelle est la femme qui tremble, demanda Charles en souriant. Est-ce la royaliste ou bien ?...

—Toutes deux, dit tendrement la marquise, puisqu'elles vous ont livré *tous leurs secrets !*

Ils rentrèrent ensemble dans le grand salon.

Quelques minutes après, Charles demanda à madame de Brikas la permission de se retirer avant les derniers morceaux de musique, pour se rendre à un rendez-vous d'affaires qui l'appelait.

—C'est bien, lui dit toujours à demi-voix la marquise, mais n'allez pas faire comme l'autre jour, où vous vous êtes égaré et où, au lieu de passer tout droit dans l'antichambre, vous êtes allé prendre par le couloir qui passe devant ma chambre à coucher.

—Ah ! répondit Charles avec un sourire, c'est qu'il venait peut-être aussi de là un parfum d'héliotrope !

Puis il s'éclipsa.

Mais, malgré l'injonction qu'il venait de recevoir, Daumont se trompa encore de chemin.

La salle à manger était située entre le grand salon et l'antichambre. Charles s'assura, en traversant cette première pièce,

que la porte donnant dans l'antichambre, où étaient réunis tous les domestiques, était poussée. Il ouvrit celle qui donnait dans le couloir et y pénétra.

Une fois là, il trouva au bout de quelques pas l'entrée de la chambre à coucher de la marquise. Quelque étrange que fût une telle façon d'agir, il entra résolûment dans cette chambre.

Au fond de cette pièce s'ouvrait un cabinet de toilette rempli des mille jolis riens qui embellissent les soins de la personne. Ce cabinet prenait jour par la partie supérieure d'une porte, fermée d'une grande glace dépolie, qui donnait dans la pièce voisine, et s'entr'ouvrait à volonté pour donner de l'air en même temps que de la lumière.

Ce fut près de ce vasistas que Daumont vint précipitamment se placer.

La pièce dans laquelle il s'entr'ouvrait était le cabinet de M. de Brikas.

Deux personnes s'y trouvaient en ce moment, le marquis et Laverrière.

Tous deux étaient assis devant une table, ils avaient le teint animé et essuyaient souvent leur visage humide de sueur. Leur tête penchée laissait voir une expression soucieuse, des plis profonds creusés sur le front, et pourtant, avec ces traits assombris, leurs yeux lançaient des regards vivement allumés.

Ces regards tombaient sur de légers papiers épars sur la table.

Le marquis et Laverrière se passaient ces papiers de l'un à l'autre, puis faisaient des comptes, traçaient des chiffres. Ensuite, le marquis rassembla les feuilles volantes et alla les enfermer dans un bureau, où, après avoir fait jouer un ressort secret, il les plaça dans une case cachée. Il en porta d'autres dans un secrétaire, qui était aussi à secret.

—Vous avez donc toujours peur ? dit en souriant Laverrière.

—Toujours, répondit M. de Brikas.

—Pauvre marquis !

—Mais, voyons, vous êtes bien sûr, Laverrière, de trouver l'ouvrier dont nous avons besoin ?

—Encore une fois, je vous le promets.

—Et vous pensez qu'il aura fini son travail dans une huitaine de jours?

—Plus tôt s'il est possible... Il faut terminer au plus vite cette affaire.

—Oui!... mais j'aime mieux attendre au jeudi que je vous ai indiqué!... Ma femme donne une fête... Il n'y a personne alors dans cette partie de l'hôtel... nous aurons toute la nuit à nous.

—Et en parfaite sécurité.

—D'ailleurs... vous savez... un fourneau allumé derrière le devant de cheminée... et, au moindre bruit, tout est anéanti!

—Marquis... vous ne mourrez que de peur!

—J'aimerais encore mieux cela que de mourir aux...

—Chut! chut!... A jeudi donc... mais sans retard.

—Sans retard.

Daumont, après avoir passé une minute seulement appuyé contre le vasistas, sortit rapidement de la chambre à coucher, du couloir et gagna l'antichambre sans que personne s'aperçût cette fois de la *distraction* qui l'avait fait se tromper de chemin.

Il alla s'installer à la Maison-d'Or, où Laverrière vint bientôt le rejoindre; et tous deux dînèrent gaîment, en parlant avec une grande liberté d'esprit de choses indifférentes et légères.

XI

UNE HALTE AU CABARET

Peu de temps après Charles Daumont sortit un soir de chez lui, seul et à pied; il se dirigea vers la rue Saint-Lazare et entra là dans une des maisons de pauvre apparence, qui, par intervalle, bordent cette voie publique.

Quelques minutes plus tard, un jeune ouvrier sortait de l'allée de cette même masure.

Il portait une chemise de toile rousse, une blouse bleue, une casquette abaissée sur les yeux, mais qui laissait onduler, de chaque côté de la tête, des touffes de cheveux légèrement saupoudrés de plâtre, ainsi que l'épaule de la blouse, blanchie de cette poudre que le maçon avait sans doute reçue sur l'échelle.

Cet ouvrier était Charles... Charles, très-beau garçon dans cette toile rousse, que ne maintenait aucune cravate, et qui

faisait ressortir la blancheur de son cou, avec cet œil de plâtre qui adoucissait sa figure, très-bien tournée dans cette blouse qu'une courroie serrait à la ceinture ; enfin, si bien de sa personne, qu'en se regardant dans la petite glace devant laquelle s'était opérée sa transformation, il n'avait pu s'empêcher de sourire à son image.

Cependant, quelque satisfait qu'il fût de sa bonne mine, il regarda, avant de se mettre en route, si la nuit était tombée, car il se souciait peu d'être reconnu en semblable équipage.

Il longea les boulevards jusqu'à la rue Saint-Martin, descendit de là vers la Halle, et entra dans le célèbre établissement de Paul Niquet, situé dans ce quartier.

Daumont, en entrant, baissa un peu le front, crispa le sourcil, et jeta dans l'intérieur un de ces regards larges et pénétrants qui n'appartenaient qu'à lui, et dans lequel il venait d'envelopper tous ceux qui jouaient aux cartes, fumaient et buvaient dans la boutique du marchand de vin.

Cet examen laissa sur ces traits un air d'insouciance. Il s'assit près du poêle de fer, qui, en cette saison d'été, servait de piédestal au chat.

La maison de Paul Niquet était un cabaret séculaire. Les grands murs et le plafond noircis jetaient un reflet sombre, que dissipaient mal quelques chandelles, et il y avait dans l'étendue des enfoncements plus sombres encore pour ceux qui ne voulaient pas être aperçus.

Les bancs, les tables, le plafond, les lambris, gardaient l'empreinte des vapeurs du vin bleu, qui, de temps immémorial, coulait dans cette enceinte.

Souvent on était venu en cet endroit déposer la sueur et la poussière amassées dans le travail du vol et de l'assassinat, se rafraîchir de leurs émotions violentes ; des blouses tachées de sang s'étaient assises sur ces bancs, des mains tachées de sang avaient touché à ces verres, des pièces tachées de sang avaient roulé sur ce comptoir.

Une telle pensée faisait paraître plus repoussante encore cette couche noire et humide des murailles, sans cesse épaissie par les miasmes du souffle aviné des buveurs.

Daumont y songeait, tout en caressant le chat... ce tigre hypocrite et dégénéré, qui était là comme le génie familier de la demeure, dans ce repaire des bandits de la ville.

La servante plaça près de lui une bouteille et un verre.

Au bout de quelques instants, deux hommes entrèrent. Sans s'asseoir, ils se firent servir à boire sur le bout de la table la plus rapprochée de la porte :

La tête penchée sur leur pot de vin, parlant vite et bas, ils échangèrent ce peu de paroles :

—Voyons... bois donc un coup tranquillement, mon pauvre Sans-Tache.

—Certainement, je veux boiro... je ne suis entré que parce que je mourais de soif.

— Eh bien! assieds-toi.

—Oui-da! Est-ce que je peux rester en compagnie, moi?

—Fais comme moi... déguise-toi... Regarde, j'ai tout l'attirail du marchand Boniface... joueur d'orgue, par surcroît.

—Je ne veux pas de ces mascarades... c'est trop bête et trop lâche.

—De prendre garde à soi.

—De se cacher éternellement sous des oripeaux du Mardi-Gras.

—Eh bien! fais comme tu voudras... Encore un coup de vin.

—Non... je suis las... je vais rentrer moi... sous l'arche du pont Saint-Michel.

Il sortit.

Tripart-Boniface déposa son orgue de Barbarie sur l'appui intérieur de la fenêtre basse, et s'assit l'air jovial, les coudes appuyés sur la table.

Daumont fit transporter le pain et le fromage qu'on lui avait servis sur la table placée au centre des buveurs qui remplissaient la salle.

—Y a-t-il un crâne souper ici? demanda à haute voix Boniface. Je régale ce soir un ami.

—Mais il régale donc toujours ce satané Boniface! dit un des assistants. Hier, c'était l'un, aujourd'hui, c'est l'autre... il ne sort pas des noces et festins.

—Tu as donc trouvé la Californie dans ta boutique de ferrailles et d'oiseaux, mon vieux? dit un autre.

—Mais oui... les affaires vont un peu, dit le bonhomme. De notre temps, les serins font fortune, les singes sont fort goûtés... et on en fait quelque chose.

— Pourquoi roules-tu toujours ton orgue dans les rues?

—L'habitude... Le soir, quand ma boutique est fermée.

j'aime à me promener et à faire de la musique... à prendre l'air, et à donner des airs aux autres.... Hein ! il est joli celui-là !

—Après, tu viens t'attabler ici et régaler les camarades.

—Par ma foi, oui !... Ce soir je paie la fine gibelotte à un ami... et nous allons nous donner les airs du cabinet particulier, ajouta-t-il en étendant la main à sa droite.

—Dis donc, père Boniface... le cossu... le flambard... Quand ce sera notre tour de tâter de la gibelotte... hein, tu le diras ? demandèrent un grand nombre de voix à la fois.

—Ça va !... ça va !... je paie, je régale qui voudra, répondit gaillardement Boniface.

On se souvient que Tripart était en ce moment-là très à son aise des fonds puisés dans les meubles qu'il fouillait en les déménageant, dans l'incendie de la rue des Saints-Pères.

—Ah ! tiens, reprit-il aussitôt, voilà mon convive... Sois le bienvenu, Perrotte, je t'attendais.

Celui qui venait d'entrer était un gros garçon d'une vingtaine d'années, mal mis, de mauvaise mine. Boniface le fit passer dans le cabinet qu'il avait désigné.

C'était un retranchement pratiqué d'un côté de la salle, et séparé de celle-ci par une cloison vitrée. Il se trouvait à droite en entrant dans l'établissement et en face du comptoir. Deux tables placées en longueur de chaque côté de la porte vitrée laissaient seulement passage pour y arriver.

Daumont, en ce moment-là, fit apporter ce qu'on lui avait servi sur l'une des tables qui se trouvaient devant cette porte du cabinet particulier.

—Est-il agaçant, ce gars-là, avec ces changements de place, disait la servante, en exécutant cet ordre. On n'a jamais vu un consommateur plus vagabond que ça !

Charles commença seulement alors son souper. Il se leva d'abord, roula de la mie de pain dans le creux de sa main, qu'il alla appuyer furtivement sur le crochet qui retenait le loquet de la porte du cabinet, puis il revint à sa place, et se mit bravement à manger.

Une de ses mains était enveloppée d'un mouchoir bleu, comme si elle eût été blessée, et l'autre enfoncée dans sa blouse; car il n'eût pu déguiser ces belles mains, dont la finesse et la blancheur l'eussent trahi. Mais il se servait pour souper de celle qui lui restait de libre, quoique enveloppée; et il était

admirable qu'un fashionable tel que Charles sût si bien manger du pain et du fromage et les arroser de vin bleu.

En ce moment-là une nouvelle pratique arrivait vers la maison de Paul Niquet.

C'était notre vieille connaissance, le chiffonnier Antoine Miro.

Avant d'entrer, le rôdeur de nuit déposa sa lanterne entre deux barreaux sur l'appui extérieur de la fenêtre, tira un papier de sa poche, posa ses lunettes sur son nez, et se mit à marmoter dans sa barbe :

« *Age* vingt et quelques années... *taille* petite... *visage* long.,. *cheveux* roux... *yeux* bleus bordés de rouge... *peau* blanche... *signes particuliers* aucuns. »

—Bon, ajouta-t-il, le gaillard dont on se méfie va souvent chez Paul Niquet... il s'agit de l'y rencontrer et de l'y suivre adroitement pour connaître son domicile. . On verra à s'acquitter de cela.. pour un vieil agent diplomatique du gouvernement la mission n'est pas difficile.

Antoine entra, ôta son bonnet à la compagnie, alla déposer sa hotte sur la seconde fenêtre... de manière qu'elle fît le pendant de l'orgue de Boniface, et que les deux côtés de la porte d'entrée furent également décorés... puis le bonhomme vint prendre place dans la salle.

—Bonjour, bonjour, père Miro, dirent ensemble les buveurs. Il y a longtemps qu'on ne vous a vu par ici.

—Aussi, répondit le chiffonnier, je me suis levé de bonne heure pour vous trouver, les amis.

—Comment, de bonne heure, pour arriver à huit heures du soir !

—Il est huit heures du matin, ne vous en déplaise.

—Ah ! oui... à la montre du chiffonnier..., puis, quand le jour viendra...

—Il sera six heures du soir.

—Pour toi, l'oiseau de nuit.

—Vous voyez qu'il n'y a rien de sûr dans le monde, et que tout dépend de la manière de voir.

—Antoine, satisfait de n'avoir pas ouvert la bouche sans qu'il n'en sortît un brin de philosophie, s'assit à la table la plus proche de lui, et qui se trouvait placée contre la porte du cabinet, en face de celle qu'occupait Daumont.

Celui-ci, à la vue de Miro, crut connaître un peu cette

figure-là, et avança davantage la visière de sa casquette sur ses yeux. Pour Antoine, quoique chargé de représenter l'*œil de la police* en petit, il n'avait pas la vue longue et ne remarqua pas son vis-à-vis.

Dès qu'il fut à table, Antoine croisa les mains, baissa les yeux, se recueillit comme quelqu'un qui va dire son *Benedicite*, et se murmura à lui-même :

—Un coup, deux coups, trois coups.... mais non pas quatre !... C'est ce qu'il faut te dire sans cesse pour que ta raison ne soit pas troublée du plus petit nuage, mon vieux !

Mais soudain, après avoir jeté un regard dans l'intérieur du cabinet particulier, il reprit :

—Tiens ! tiens ! tiens !... ce jeune garçon que voilà... yeux bleus bordés de rouge, peau blanche... c'est mon visage tricolore ! Oui, le reste va aussi au signalement... C'est bien cela... Attention au commandement, mon brave Antoine ! ton gouvernement te regarde !

Quelques instants se passèrent.

Daumont, après avoir bien soupé, croisa les bras sur la table, et appuya dessus sa tête appesantie, dans l'attitude où on sommeille au cabaret. Peu à peu sa poitrine marqua les mouvements d'un souffle fort et régulier.

Antoine, qui s'égayait à mesure qu'il buvait, et qui avait sans y songer laissé passer le fatal nombre *quatre*, commençait à fredonner, à faire danser son couteau sur la table et à marquer la mesure du pied.

Boniface et son convive achevaient de dîner dans le cabinet particulier.

—Maintenant que nous voilà bien restaurés, dit le premier, parlons d'affaires.

Le jeune Perrotte fit un signe d'assentiment ; mais d'abord, par instinct de prudence, il se leva pour aller fermer la porte.

Par deux fois il la tira, et deux fois le loquet ne s'accrochant pas la porte se rouvrit et vint lourdement retomber sur ses gonds.

—Laisse cette porte, dit Boniface ; si tu la fermes, on étouffera ici... Et qui diable veux-tu qui nous entende !

—Mais ces gens-là ? dit le jeune garçon.

—Ce butor-là ?.... Il dort comme dans son lit... Le vieux de ce côté ?... Il ne s'occupe pas de nous... et puis il doit être sourd.

Les autres buveurs du cabaret étaient trop éloignés pour rien entendre.

Perrotte vint se rasseoir vers la table.

—Nous disons donc, mon garçon, reprit Tripart-Boniface, que tu es bien heureux de demeurer dans mon voisinage et d'avoir été remarqué par moi, puisque je vais te faire gagner des mille et des cents.

—Mais il faut savoir si c'est vrai, dit Perrotte.

—Voyons, tu es un peu dessinateur, un peu graveur... tout à fait mauvais sujet... tu barbouilles quelquefois dans ton atelier, tu cours plus souvent dans les guinguettes... A combien cela ramène-t-il tes journées ?

—A huit ou dix francs, quand je travaille.

—Un jour par semaine... tu te trouves avoir ainsi une vingtaine de sous à manger par jour ; ce n'est pas gras ; aussi montres-tu une piètre mine ! Moi, je t'apporte de l'ouvrage à gagner des *ponts d'or !*

Boniface tira de son gousset des billets de commerçants ornés de gravures.

—Vois-tu, dit-il, les vignettes qui forment ces têtes de billets et encadrent le nom de celui qui s'en sert... l'un tout en noir... l'autre en lettres blanches sur un fond bleu... peux-tu faire des gravures comme celles-ci ?

—Ce n'est pas difficile.

—Tout à fait semblables ?... Ces guirlandes de petites fleurs, sans oublier les oiseaux du coin ?

—Pourquoi donc oublierais-je les oiseaux ?

—Et tu peux faire cela sans te gêner ?...

—En deux ou trois jours.

—Eh bien, on te les paie deux cents francs pièce... Hein, c'est beau !

—Non, ce n'est pas beau... je crains le revers de la médaille.

—Je ne connais pas cela, le revers de la médaille.

—Tant mieux pour toi... heureux Boniface !

—Enfin, tu acceptes ?

—Du tout... D'abord pourquoi est-ce que ces messieurs veulent faire imiter ces têtes de billet, puisqu'ils doivent avoir la planche ?

—Ils l'ont perdue.

—Pourquoi les paient-ils le double de leur valeur ?

—Parce qu'ils sont philanthropes.

—Pourquoi te chargent-ils de la commande, au lieu de l'apporter eux-mêmes ?

—Parce qu'ils sont enrhumés.

—Et c'est à eux que je rendrai l'ouvrage ?

—Non, ce sera à moi... et je leur ferai passer.

—Parce qu'ils sont enrhumés ?

—Que de *mais* et de *si !*... as-tu bientôt fini ?

—Non, j'aperçois là-dessous quelque chose de ténébreux.

—Et les enfants ont peur de la nuit !... Mais, mon gaillard, d'après ce qu'on m'avait dit de toi, je ne te croyais pas si timide.

—C'est précisément... il ne faut pas charger ses comptes avec la police.

—Mais soixante francs au moins par jour... songe donc !

En ce moment, on entendit une voix lente et profonde, qui, semblable aux oracles parlant autrefois dans les nuages, s'élevait au sein de l'épaisse fumée de tabac qui remplissait la taverne... C'était le vieil Antoine Miro, tout à fait en gaieté, qui chantait :

J'avais vingt francs la semaine dernière.
Ce doux trésor faisait battre mon cœur...

—Tiens ! ne dirait-on pas une voix d'en haut qui te parle ? dit Boniface au jeune homme.

—Ecoute ! si *vingt francs* font battre le cœur de joie, qu'est-ce donc que soixante ?

Le chiffonnier continuait :

Je commençai par me faire une bosse
De petit bleu et de mets succulents...

—Oh ! c'est bien cela ! dit Boniface. Le vin, c'est la gaîté de l'esprit ; c'est la santé du cœur... Avec le vin, on a tout ce qu'on désire et autre chose encore. Les rois n'ont que leurs royaumes, les buveurs ont l'univers !

On entendit encore :

J'étais en fonds, Rose fut peu cruelle,
J'obtins son cœur pour un punch bien brûlant...

—Comme c'est bien là la voix de a sagesse ! reprit Boniface. Tout le secret du bonheur est dans ces simples paroles...

L'argent ne connaît point de cruelles... On voit les beaux garçons, les gens d'esprit soupirer des siècles sans faire un pas, et, avec une pièce de cent sous changée en punch, on emporte la place !

La voix s'affaiblit ; on n'entendit plus que ces mots venir du sein des nuages :

> Plus je vieillis, plus j' suis dans la débine ;
> Que je voudrais avoir toujours vingt francs !

—Ecoute !... écoute !... dit encore Boniface. C'est à prendre la vie en dégoût, quand on voit le diable au fond de sa marmite, et qu'on n'a que des idées d'honneur et de probité pour se consoler... Dans la vieillesse, qui est le temps des saines idées et de la raison, l'homme désire avoir *vingt francs !*

—Pardi ! il y a longtemps que je sais cela ! s'écria à son tour le petit blondin Perrotte, et, en parlant ainsi, père Boniface, tu prêcheras toujours des convertis !

—Eh bien ! veux-tu, oui ou non, gagner l'argent que je te propose ?... Animal... réponds donc !

—Ma foi oui, après tout... qui ne risque rien n'a rien.

—Ah !... tu as prêté l'oreille à la voix de la sagesse... qui venait de là !

—*In vino veritas...* Donnez-moi les modèles ; je me charge de ces gravures.

Les billets ornés de vignettes passèrent de la poche de Boniface dans celle de Perrotte. Tous deux burent encore quelques coups de vin, puis ils se levèrent de table. Boniface alla payer au comptoir, en flairant, avant de la jeter, la pièce de cent sous qu'il déboursait, car il lui semblait toujours que l'argent enlevé dans ces jolis meubles de grandes dames sentait bon. Ensuite, il reprit son orgue et il sortit avec son jeune et digne compagnon.

Le bon Antoine venait de finir sa chanson ; sa bouteille était également achevée.

Alors il demanda un verre d'eau pour dissiper les légères vapeurs qui dansaient dans son cerveau et faisaient tout tourner et miroiter devant sa vue.

Après s'être frotté les yeux, il regarda dans le cabinet particulier.

—Cré nom d'un chien ! dit-il, le visage *tricolore* a dis-

paru !... Je le tenais là, et je l'ai laissé glisser entre mes doigts sans savoir pourquoi ni comment... Ah bien ! si *mon gouvernement me regarde*, il me voit faire de jolies choses.

Le chiffonnier reprit sa hotte et sortit tout en se disant à lui-même :

—Il ne faut pas trop te désoler pour cela, mon pauvre Miro... tout homme est sujet à l'erreur, après tout... un vieux diplomate comme un autre.

Charles Daumont alors sortit subitement de son sommeil, et quitta aussi la maison de Paul Niquet.

Le jeune élégant ne se sentait sans doute pas trop mal à l'aise dans sa blouse, car, chemin faisant, il s'arrêtait parfois à regarder les passants. Il flânait aux devantures des cafés et des magasins.

Même au bout de son chemin, il se mit à siffler pour se distraire et compléter son déguisement.

Comme il passait derrière l'église Notre-Dame-de-Lorette, dans un endroit éclairé par le bec de gaz, une dame de haute apparence sortait de cette église, dans laquelle venait de finir un office du soir.

A l'instant même où cette dame passait près de lui, sans qu'il l'eût encore remarquée, elle laissa tomber son mouchoir.

Charles, par un mouvement tout machinal, releva ce mouchoir, et interrompit l'air qu'il sifflait pour dire :

—Madame, vous perdez...

Il n'acheva pas... il était en face d'Emilie...

Emilie, les yeux grands ouverts, l'haleine suspendue, regardait ces traits que le gaz venait éclairer... cet ouvrier qui ressemblait tant à Charles !... ou cet étrange Charles, qui tout à coup ressemblait si bien à un ouvrier !...

Pour Charles, soit que l'excessif étonnement de madame de Lauréal allât jusqu'à devenir amusant, soit que le souvenir de la bonne mine qu'il avait sous cet accoutrement lui rendît la surprise moins désagréable, il se mit à rire.

—Eh bien ! oui, dit-il, c'est moi... Est-ce donc une chose si exorbitante, mon Dieu, que de changer l'étoffe d'un vêtement et de le porter d'une forme au lieu de l'autre ! Est-ce que nous sommes aux arrêts dans l'habit noir et le chapeau rond !

Emilie, toujours immobile, l'écoutait sans le comprendre.

—Allons ! il faut l'avouer, reprit-il, c'est une fantaisie de jeune homme... un pari avec quelques amis,.. et puis, peut-être le souvenir de ma première profession, qui me fait trouver un certain charme à prendre un moment le rôle d'un autre personnage.

Cependant, ne pouvant, sous l'habit qu'il portait, offrir son bras à madame de Lauréal, il la salua et reprit son chemin.

Au bout de quelques pas, avant d'entrer dans la rue Saint-Lazare, il retourna la tête.

Emilie regardait le mouchoir qu'il lui avait rendu, en restant toujours dans la même position, et semblait changée en statue de pierre.

Charles comprit seulement alors combien avait été funeste le hasard de cette rencontre, lorsque déjà plusieurs fois, le diable s'en mêlant, il avait été aperçu par Emilie dans des situations étranges ; il comprit que c'étaient les soupçons accumulés dans l'esprit de la jeune femme qui courbaient ainsi sa tête ; il sentit venir, dans une prévision douloureuse, un dénoûment qu'il redoutait profondément dans le secret de son âme.

XII

LA CHAMBRE A COUCHER.

Les échos de la rue Saint-Florentin résonnaient un jour du plus mélancolique des airs populaires : *Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes*, etc., et de loin en loin les fenêtres s'ouvraient pour jeter un sou au vieux joueur d'orgue qui le faisait entendre.

Parmi ces fenêtres, il s'en trouva une qui appartenait à l'appartement de madame de Miroville. Ce fut Laverrière qui y parut tout habillé, le chapeau en tête et la canne à la main, et qui, après avoir regardé au dehors, se hâta de descendre dans la rue.

Il y trouva le joueur d'orgue, son père.

—Ah ! enfin, s'écria-t-il, vous voilà !

—Tu m'attendais, dit Tripart. Aussi je me suis fait entendre de loin.

—Oui... avec votre air lugubre... et de mauvais présage.

—Sois tranquille, mon enfant, tu n'es pas assez innocent pour tomber avec les feuilles des champs!

—Bien... bien.. l'artiste a-t-il été de parole?... m'apportez-vous les copies demandées?... sont-elles exactes?...

—Oui, j'ai cela, répondit Tripart en fouillant dans sa poche.

—Oh! donnez! donnez!...

Catharina vint vivement se jeter entre eux.

—Tenez, monsieur Laverrière, dit-elle, voilà vos gants que vous avez laissés tomber en courant... Ils sont un peu trop parfumés... Mais cela passera à l'air.

Puis la femme de chambre s'éloigna.

—Voici, reprit Tripart, en gardant la petite liasse de papiers dans sa main, voici les deux billets de commerçants que tu m'as donnés pour modèles, puis les deux planches où ils sont imités et douze épreuves tirées.

—Ah! merci, mon père! s'écria avec effusion Laverrière.

—Il paraît que le besoin s'en fait sentir... Mais un moment... un moment!...

—Voyons, mon père,... ces papiers...

Catharina reparut sur le seuil de la porte et fit signe à Laverrière d'approcher.

—Vous savez que je suis de vos amies, monsieur Laverrière, dit-elle, eh bien, je vous y engage, n'allez pas si souvent chez ce marquis de Brikas... Il paraît que sa femme est très-jolie... et madame en est jalouse.

—Merci, Catharina, répondit le jeune homme: laisse-moi.

Elle s'éloigna et Laverrière revint à son père.

—Ah! diable, dit Tripart qui avait l'oreille fine, c'est donc un marquis qui est ton associé dans cette affaire?... Mais n'importe, mon garçon, j'ai payé comptant les quatre cents francs au graveur, qui n'aurait pas livré l'ouvrage sans cela... Et je tiens à être remboursé... quelle garantie m'offres-tu?

—Hélas! mon père, répondit Laverrière, je n'ai que ma parole et vous n'en voudriez pas.

—Je ne prêterai pas une obole dessus... Mais je te vois là deux boutons de chemise en diamant, qui me semblent pouvoir faire l'affaire.

—Mais ils valent cinq cents francs!

—Et ma commission donc? penses-tu que je veuille avoir dépensé cinq francs chez Paul Niquet pour rien!

—Ah ! mon père vous me dépouillez dans le moment où j'aurais le plus besoin de tous mes avantages !

—Je ne lâche rien sans cela, mon cher fils, quatre cents francs de déboursés, cent pour ma commission... quand tu m'apporteras la somme, je te rendrai les diamants.

—Allons ! le sacrifice en est fait, dit Laverrière en tendant à son père le gage qu'il demandait.

Il tendait la main pour recevoir les papiers en retour, lorsqu'il s'arrêta.

C'était toujours Catherine !

—Ah ! vous êtes encore là? dit-elle en accourant. Eh bien ! dites donc, monsieur Laverrière, ne manquez pas d'apporter des oranges glacées à madame... elle n'était pas contente hier que vous eussiez oublié cela.

—Oui, j'en apporterai ! dit-il avec impatience.

—Et des dragées pour les deux singes.

—Tout le monde sera satisfait... Il suffit.

—Madame est très-bien disposée pour vous en ce moment... elle songe à vous faire présent de ce joli cheval alezan dont vous avez envie... Ainsi, ménagez-la !

—C'est bon !... c'est bon, Catharina !

La femme de chambre s'en retourna.

Laverrière s'empara enfin des billets.

—Tiens, dit le bon père en les lâchant. Et je te donne encore un conseil par-dessus le marché.

—Donnez, mon père.

—Tu fais de faux billets à ce que je vois... ça vous va à vous autres, les bandits muscadins... C'est un vol qui ne fatigue pas les traits, qui ne gâte pas les mains, qui n'abîme pas la toilette... comme nous pauvres diables, quand nous passons les nuits pour crocheter une devanture de boutique... ou que nous nous sauvons d'un appartement dévalisé par les toits... Cela vous laisse frais, jolis, gracieux... Mais cela vous mène également aux galères.

—Ah ! mon père !...

—Mon Dieu, nous y allons tous... il ne faut pas l'oublier... Moi, j'y vais la lime et la scie à la main, et en marchant dans la boue... toi, sur le joli cheval que va te donner madame de Miroville, et la valise pleine de l'argent obtenu par des faux... Mais nous nous retrouverons tous deux... au bout du chemin.

—Mon père, est-ce pour me dire de semblables choses...

—Non, car j'allais ajouter qu'il faut y arriver le plus tard possible. Pour cela, je te conseille de disséminer le plus que tu pourras les faux billets ; de n'en jamais donner deux au même porteur ; de tâcher qu'il passent par un grand nombre demains, afin de mieux égaror les recherches ; de les escompter de préférence chez les hommes d'affairos les plus tarés, dans les maisons de banque les plus borgnes, afin qu'une grande partie de la suspicion tombe sur ces gens-là et qu'il en reste moins sur ta tête.

—Eh ! mon père, c'est ce que j'ai déjà fait.

—Alors, je vois que tu n'en es pas à ton coup d'essai... et je te laisse voler de tes propres ailes.

Cependant le joueur d'orgue secoua la tête en s'éloignant, et reprit sa complainto : *Quand vous verrez tomber, tomber...*

Laverrière courut chez le marquis de Brikas, et tous deux prirent rendez-vous pour travaillor dans la soirée de ce jour même qui était celle de la fête donnée par la marquise.

Le soir, en effet, les salons de cette opulente maison étaient remplis d'une foule brillante.

Le concert dura de dix heures à minuit ; la musique parut un peu longue, mais il fallait cet intervalle de temps, pendant lequel la disposition du cercle permettait d'apprécier les magnifiques toilettes des femmes, de jouir de l'effet prestigieux des fleurs et des pierreries, et d'établir les signes télégraphiques des regards qui décident des engagements aux premiers quadrilles, lesquels aussi décident d'ordinaire des amours de la soirée.

Ensuite le salon changea de coup d'œil avec la danse. La foule du bal multipliée par le mouvement, et répétée dans la profondeur des lambris de glace, sembla étendre à l'infini ses gracieux tourbillons. A cette heure, on vit aussi s'allumer de tous côtés l'éclat de la joie, du sourire, bion au-dessus de celui des parures ; la réunion devint vraiment une fête et les heures passèrent rapidement pour le reste de la nuit.

La marquiso était réellement la reine du bal. Elle dansait souvent avec Charles Daumont et, outre sa souveraineté de maîtresse de maison, sa beauté, sa parure incontestablement supérieures, elle avait sur le front un diadème, le joyeux orgueil de la danseuse qui attire les hommages de l'homme le plus à la mode.

Avec l'animation de la danse, le luxe et l'abondance des rafraîchissements, où les sorbets les plus exquis, les breuvages les plus généreux venaient sans cesse renouveler les forces des danseurs, la fête de la marquise obtint le succès d'un bal, qui est de durer jusqu'à cinq heures du matin.

Enfin, au petit jour, les voitures commencèrent à défiler, et peu à peu les salons devinrent vides.

Quoique le jour fût levé au dehors, on était encore dans la nuit à l'hôtel où les persiennes et les rideaux étaient partout fermés, où des bougies circulaient dans tout l'appartement à la place des lustres éteints.

Madame de Brikas, accablée de fatigue, laissa sa femme de chambre donner à sa place le coup d'œil du maître dans la maison bouleversée, et se hâta de se retirer.

Elle jeta là tout en bâillant son bouquet et son éventail, et se dirigea vers sa chambre ; son pas était engourdi, et, chemin faisant, elle s'essuyait le front, en repoussant négligemment ses bandeaux de cheveux ondés, dont elle avait jusque-là soigneusement respecté l'ordonnance.

La chambre à coucher n'était éclairée que par la veilleuse qu'on avait préparée... La marquise au moment d'entrer crut voir l'ombre d'un homme glisser sur le parquet.

Elle s'arrêta une seconde ; mais, réfléchissant que c'était un domestique qui devait être là, elle continua d'avancer et referma la porte derrière elle,

A la lueur de la lampe de nuit, elle vit Charles Daumont, et jeta un grand cri.

Charles avait le bras appuyé sur le marbre de la cheminée, et soutenait sa tête dans sa main... à peu près dans l'attitude de ces statues des tombeaux qu'on voit penchées sur une urne, et dont sa figure offrait aussi la pâleur, la beauté, le calme mélancolique.

Quel que fût le charme puissant qui attirât la marquise vers le séduisant Daumont, son premier mouvement fut tout de terreur, et elle allait peut-être répéter un cri imprudent, lorsqu'un vif mouvement de Charles la retint.

—Mais vous êtes donc fou, monsieur ! s'écria-t-elle de me compromettre ainsi.

—Henriette, écoutez-moi ! dit Charles de sa voix la plus pénétrante.

—Non... vous êtes fou... autrement il serait impossible de vous voir là.

—Mon Dieu... écoutez-moi !... Après une nuit entière passée près de vous au milieu du monde, à m'enivrer d'amour, sans pouvoir vous dire un seul mot qui ne fût pas entendu, sans pouvoir une fois seulement poser mes lèvres sur votre main... Après tant d'entraînements passionnés, unis à tant de contrainte mortelle... Oh ! s'il m'avait fallu sortir encore ainsi sans vous voir seule une minute... j'en serais mort... Ne sachant plus ce que je faisais, je suis entré ici... Pardonnez à l'amour plus fort que moi !... pardon au délire !

Il était à genoux devant elle : il couvrait de baisers ardents ses mains et les plis flottants de sa robe de gaze.

La marquise ne pouvait s'empêcher d'admettre les raisons que lui donnait Charles; elle commençait à le trouver moins insensé, et ne repoussait pas trop rigoureusement ses étreintes.

—Maintenant, dit-elle après avoir serré la main qui retenait fortement la sienne, maintenant la minute que vous demandiez est passée... Ainsi, sortez, sortez vite !

—Madame, dit Charles avec un accent de soumission adorable, je le voudrais pour vous obéir... mais comment puis-je traverser ce long appartement tout rempli de vos gens.

—Vous direz que vous êtes sorti le dernier.

—Mais c'est de votre chambre à coucher... qu'on me verra sortir...

—Vous direz ce que vous voudrez.

—Il n'y a rien de possible à dire.

—Alors, il ne fallait pas venir... Me voilà dans une belle position en vérité !

—Que craignez-vous, madame?

—Mais, monsieur, ma femme de chambre va venir me déshabiller.

—Empêchez-la d'entrer.

—Que pensera-t-elle ?... Elle sait bien que je ne peux pas quitter seule tous ces chiffons-là.

La marquise passait avec violence les doigts dans ses bracelets de diamants, dont le ressort solide ne s'ouvrait point... Elle tâchait d'arracher sa couronne de roses bleues, mais elle se tirait affreusement les cheveux, sans parvenir à détacher ces fleurs fixées par mille épingles.

—Vous le voyez, monsieur, dit-elle avec désespoir, que voulez-vous donc que je fasse ?

—Je n'en sais rien, madame, dit sincèrement Charles.

—Je ne puis persuader à ma femme de chambre que je vais me coucher avec une couronne de roses bleues et un bouquet pareil.

—Il m'est également impossible de n'être pas ici en ce moment.

—Il ne fallait pas y venir.

—Au lieu de me faire des reproches, réfléchissez... Il y a peut-être des moyens tout simples... Tenez, par exemple, celui-ci. Permettez-moi d'entrer dans votre cabinet de toilette, où personne ne pourra m'apercevoir, et laissez venir votre femme de chambre comme de coutume vous déshabiller et vous mettre au lit.

—Pendant que vous serez dans ma chambre !... Et vous trouvez cela tout simple !

—Ensuite... dans quelques heures... tout le monde sera dans le premier sommeil... et on dort bien après une nuit de bal... je pourrai sortir de chez vous sans être entendu... Le concierge, qui dormira aussi... me prendra pour un de vos domestiques qui sort de bonne heure... et je serai bientôt loin d'ici.

—Vous vous évaderez comme un voleur... ou bien...

—Comme un amant heureux... après avoir passé ces heures nocturnes à côté de votre chambre !... Hélas ! oui !

—Et vous trouvez cela tout simple?

—Puisqu'on ne peut faire mieux.

—Mon Dieu... on va venir !

Et la marquise tordait ses mains avec impatience, promenait autour d'elle des regards d'oiseau effarouché, frappait des pieds sur le parquet tant qu'elle avait de force.

—Ne craignez rien, madame, dit Charles, j'aurai toujours le temps de me jeter dans ce cabinet.

—Mais je ne veux pas que vous restiez là, reprit-elle, je ne veux pas !...

—O madame! dit Charles d'un accent exalté et entraînant, vous savez bien que le respect est proportionné à l'amour, que, plus on idolâtre une femme, plus on est soumis devant elle, et tremblant à la pensée de l'irriter par le moindre

transport coupable... Alors, que pouvez-vous donc craindre de moi!

—Non... rien... dit la marquise. Mais cette sécurité-là est trop dangereuse!... Il vaut mieux que vous sortiez à tout prix.

La figure de Charles changea subitement; ses sourcils se contractèrent, son regard s'éteignit, ses traits détendus prirent un air dur et froid, et il dit d'une voix changée aussi, de la voix d'un homme qui perd patience.

—Madame, après tout... si vous le voulez, je ne reviendrai jamais ici.. Mais il faut que je reste chez vous la fin de cette nuit!

La marquise le regarda épouvantée.

—Mon Dieu! murmura-t-elle d'un accent étouffé, qu'avez-vous? Est-ce un accès de délire?...

Mais cette expression étrange avait passé avec la rapidité de l'éclair.

Plus que jamais les traits de Charles peignaient une indicible tendresse : ses grands yeux étaient humides et rayonnants, sa poitrine se soulevait dans une émotion palpitante, ses mains se joignaient frémissantes, et sa voix harmonieuse avait repris toute la séduction de l'amour.

—Henriette! Henriette! disait-il, pardonne-moi d'employer tous les cris de l'âme pour te toucher... même celui du désespoir!... mais il faut que je m'enivre du bonheur d'être là, près de toi... de respirer l'air que tu respires... de sentir les parfums exhalés de tes vêtements effleurer mon front brûlant... de compter les souffles de tes lèvres, auxquels répondent les battements de mon cœur... Il faut que je goûte cet indicible bonheur .. ensuite, je mourrai heureux! sans rien demander, sans rien attendre!

—Est-il bien vrai? dit la jeune femme palpitante, Charles, tu le promets?...

—Je le jure!

—Eh bien!... eh bien! que ta folle envie soit satisfaite... puisque ce sera la dernière.

Il était temps que la marquise donnât son consentement, car on entendait les pas de la femme de chambre, et Daumont n'eut que le temps de se jeter dans le cabinet de toilette et de refermer la porte derrière lui avant que cette femme entrât.

Madame de Brikas, sous prétexte de fatigue, hâta autant

que possible les menus détails du coucher, et laissa toutes choses à moitié faites.

Mais, lorsqu'elle fut au lit, la femme de chambre rôda encore quelque temps pour remettre les diamants dans leurs écrins et ranger divers autres objets de toilette.

C'était un moment de repos, où la marquise se trouvait gardée par la présence de cette femme et où ses émotions étaient forcément suspendues ; elle l'employa à se recueillir.

Madame Henriette de Brikas était cependant moins agitée et inquiète qu'une autre ne se fût trouvée à sa place.

Elle n'avait pas de terreur au sujet de son mari, qui ne mettait jamais les pieds dans sa chambre. Du reste, son caractère était léger, sa conscience facile ; sa conduite un peu inconséquente, si ce n'était coupable, l'avait déjà mise parfois dans des situations à peu près analogues.

Ainsi, en se recueillant, en préparant les sages exhortations qu'elle adresserait à Charles, lorsqu'il reviendrait tendre et soumis s'agenouiller devant son lit, sa tête s'appesantissait d'une manière irrésistible, elle pliait sous l'excès de fatigue qu'avaient apporté une nuit de bal et les émotions les plus vives...

Enfin la marquise s'endormit.

XIII

LES FINANCIERS NOCTURNES.

Pendant cela, Laverrière et le marquis de Brikas étaient enfermés dans le cabinet de travail de ce dernier.

Depuis le soir, ils étaient là, et ils n'avaient entendu ni le son des heures marquées par la pendule, ni le bruit de la fête, ni le départ des voitures annonçant qu'elle était terminée, ni le moindre son du dehors... Ils étaient tout à leur œuvre.

Dans le cabinet entièrement sombre, une table seule était éclairée par la lumière restreinte, mais très-vive, d'une lampe sous son large abat-jour. Sur le tapis de la table, étaient dispersés de légers papiers, que le marquis et Laverrière, les coudes posés sur le tapis, la tête appuyée dans la paume de leurs deux mains, considéraient encore en y ajoutant parfois de légers traits de plume.

Le jour commençait à rayer les rideaux de fenêtre de lignes blanches à travers les persiennes fermées ; la lampe baissait ; la fatigue pâlissait les traits et plombait les yeux des travailleurs, sans qu'ils fussent avertis par ces signes intérieurs pas plus qu'ils ne l'avaient été par ceux du dehors.

Les billets à têtes gravées, apportés par Laverrière, étaient maintenant remplis des chiffres annonçant la valeur de la somme, la date de l'échéance et la signature du commerçant dont le nom était gravé dans leur élégante vignette.

Il y avait aussi sur la table, dans de petits flacons, divers ingrédients et produits chimiques servant à faire paraître l'écriture plus ancienne et à donner au papier un peu frcissé une légère teinte de vétusté.

Les deux associés avaient contrefait dans cette nuit-là des billets de maisons de banque d'Angleterre et d'Allemagne.

Et il n'était pas étonnant qu'ils eussent oublié l'heure ; l'ardeur de ce travail est la fièvre du jeu, mais plus exaltée, plus puissante, car on joue contre la société entière, et on livre au hasard toute son existence en gagnant d'un coup une fortune ou en restant pour toujours condamné et flétri.

—Le plus difficile reste à faire, dit le marquis après un long silence ; il faut mettre en circulation ces valeurs !

—Oui, difficile, mais non pas impossible, Dieu merci, répondit Laverrière, puisque nous y sommes déjà parvenus, et que *nos traites* précédentes sont allées s'égarer on ne sait où, sans qu'on en ait découvert les auteurs.

—Cette fois, nous avons changé la forme ; ces billets gravés ont plus d'authenticité que les premiers.

—Ils seront aussi moins connus sur la place, portant le cachet de maisons de banque étrangères.

—Mais ne les séparez donc pas, Laverrière ! dit avec impatience le marquis, je veux qu'ils restent là, tout rangés sous la main, afin qu'au moindre bruit suspect...

—Ils soient anéantis.

—A propos de cela, regardez si le fourneau est toujours allumé.

Laverrière se leva, ouvrit à dèmi un devant de cheminée, qui cachait parfaitement un réchaud plein de braise rouge.

—Oui, toujours, dit-il en revenant s'asseoir. Et s'il vous prend quelque panique...

—Je mets tous les billets au feu! dit le marquis. Les cendres ne parlent pas.

—Mais toute notre fortune serait anéantie.... Heureusement il n'est pas probable qu'on vienne vous troubler.... Vos gens sont accoutumés à vous voir coucher tard, et n'entrent pas chez vous, n'est-ce pas?

—Non... jamais, sans que je ne sonne.

—La porte d'entrée est fermée au verrou..... et cette sortie dérobée...

—Donne dans l'appartement de ma femme..... Mais elle est condamnée.

—D'où diable pourrait donc venir l'alerte la plus légère ?

—Je n'en sais rien... mais je sens une vague inquiétude..... Il y a en moi un sens particulier pour découvrir de loin le danger.

—Comme le corbeau sent l'odeur de la poudre.

—Et il me semble qu'il y a quelque chose de funeste à l'horizon.

—Ah! j'y suis, marquis... et votre pressentiment n'a peut-être pas tort.

—Que dites-vous !

—C'est une nuit de bal ici... on a dû adresser bien des hommages à Madame... Hum ! marquis...

—Ah! c'est cela.

—Et vous flairez d'ici le fusil du chasseur.

Le marquis fit un mouvement d'épaule signifiant qu'il ne s'en souciait guère.

—Mais voyons, reprit-il, il faut nous arranger pour négocier ces valeurs. Voici cinquante mille francs en trois billets sur la maison Cochemann, à Vienne...

—Eh bien! dit Laverrière, inspiré par sa propre expérience et par les conseils de son père, eh bien! nous allons en escompter un chez Dupré... un méchant commis qui a quelques sous et qui veut faire de la banque..... Le billet passera dans cinquante mains, et, à son arrivée à Vienne avec une ribambelle de signatures, on ne saura qui a contrefait la première... Sans compter que de l'étranger on ne peut guère poursuivre... et que, en tout état de cause, nous nierions imperturbablement avoir jamais émis cette valeur.

—C'est bien ainsi que je l'entends.

—Et de même pour tous les autres... Nous avons en outre

une soixantaine de mille francs, en quatre billets, sur la maison *Wakfil*, à Londres. Il faut en négocier d'abord chez Berton... un mauvais juif..... qui, s'il accusait jamais les autres, serait trop vite accusé... Pour les autres billets, je me charge de trouver des gens aussi tarés.... des trous de comptoirs... plus semblables à des tanières de bandits qu'à des maisons de banque.

—Oui..... mais, par tous les diables, ceci est furieusement mauvaise compagnie.

—C'est qu'en ce moment, marquis. .

—Nous le sommes un peu nous-mêmes.

—Qu'y faire... quand nous sommes nés sans fortune, et avec des goûts, une nature qui la rendaient indispensable? dit Laverrière en se dandinant sur sa chaise. Pourquoi le ciel nous a-t-il mis au monde sans le sou dans la poche et avec une figure trop agréable pour ne point désirer un peu d'en faire ressortir les avantages.

—Et avec des mains trop blanches pour travailler, ajouta M. de Brikas en étendant ses petits doigts ronds garnis de bagues.

—Oh! vous, marquis, vous avez commencé par de magnifiques opérations à la Bourse.

—Elles m'ont échappé plus tard... et il a fallu saisir la fortune par une autre de ses ailes...

—Après tout, se créer des valeurs est une opération comme une autre... Combien de gens commettent des détournements aussi positifs dans des spéculations financières!... Et puis, quand on fait des dettes sans pouvoir les payer, n'est-ce pas aussi émettre une illusion pour en tirer des espèces sonnantes.

—Et personne cependant n'est puni ni méprisé pour cela.

—Le plus dur est de fabriquer ces maudits papiers-là, dit Laverrière en s'essuyant encore le front.

—Mais pas trop, dit le marquis .... puisque en une nuit en voilà un assez bon nombre.

—C'est un travail de tous les diables... copier ces écritures et ces parafes-là..... chercher à contourner la tête d'un D et la queue d'un P..... trembler toujours que la plume vous tourne entre les doigts et fasse tout manquer... j'y ai gagné un furieux mal de tête.

—Eh bien, malgré ce que vous en dites, Laverrière, le plus grand bonheur est dans cette peine-là.

—Comment, le bonheur dans la peine?

—Oui... du moins l'attrait fiévreux, entraînant, irrésistible... On se dit, je n'ai qu'à tracer ce nom-là, au bas de ce papier timbré, et j'aurai dix, quinze mille francs... ce que les autres mettent des années à gagner, je vais l'obtenir en un instant... ce que d'autres attendent du hasard de la Bourse, en frémissant de ses caprices, moi je l'aurai à coup sûr, je l'aurai au jour, à la minute... je le tiens déjà là... Oui, c'est une jouissance peu commune, je vous jure!

Le large et épais visage du marquis s'était empourpré; on voyait briller sa prunelle à travers ses lunettes bleues; sa main frémissait en tortillant les anneaux de la chaîne d'or qui tombait sur son gilet.

—Merci du plaisir, dit Laverrière, le crâne m'en fend encore!... Non, j'aime mieux l'ouvrage fait et l'argent touché... En voilà pour plus de cent mille francs... Nous en escompterons bien au moins pour cinquante... C'est vingt-cinq mille francs chacun que nous aurons demain!...

—Mais laissez donc ces billets tranquilles! dit le marquis en frappant du pied.

—Encore la peur qui vous travaille!

—Oui, encore une fois... puisque je ne suis rassuré qu'en pensant qu'en une seconde... le temps d'entr'ouvrir ce devant de cheminée... derrière lequel personne ne peut supposer du feu en été... je brûle le tout!

—Et notre fortune s'en va en fumée!...Le diable vous emporte!

Laverrière reprit son compte :

—Vingt-cinq mille francs, disais-je, c'est peu... mais en sachant les faire mousser... et puis, avec vingt-cinq autres mille francs de dettes qu'on se trouve à même de faire, cela fait cinquante... C'est encore quelque temps à vivre... à vivre largement... Avec cela, on n'est pas obligé d'user ses pieds sur le pavé de la rue. On monte à cheval, en voiture... La gêne ne vous fait pas dîner chez un marchand de vin et vous récréer le soir dans un cabinet de lecture... On va dans les grands restaurants... dans les salons du monde, vers lesquels vous emportent vos ailes!... Personne ne vous domine, et on a au-dessous de soi des envieux, des flatteurs... Oh! la fortune, l'élégance, le plaisir!... quand on achèterait tout cela par quelques peccadilles... Le tourbillon est bien assez étourdissant pour qu'on oublie comment on y est venu!

—Oh ! pour soi ce n'est pas difficile, dit le marquis ; l'essentiel est que les autres ne s'en aperçoivent pas.

—Eh bien, s'ils s'en aperçoivent, après tout, le pire est d'être appelé *chevalier d'industrie*, dit Laverrière en faisant claquer ses doigts. Chevalier d'industrie, par ma foi, le nom n'est pas fait pour déplaire : c'est un titre de noblesse antique associée à la noblesse d'aujourd'hui.

—Allons, dit le marquis, vous voyez que nous avons bien fait de travailler.

—Parbleu, oui... à présent que la besogne est finie !

—De travailler sans relâche... car la lampe pâlit... et je parie que nous sommes restés toute la nuit.

—Alors c'est une raison pour penser au jour... Il faut arrêter tout ce qu'il y a à faire.

—Comme nous l'avons dit en commençant, vous irez tâcher de faire de l'argent avec ceci... d'abord dans la maison Dupré et de là chez les changeurs que vous croirez les plus faciles.

—Oui, oui, avant midi, j'en aurai escompté la moitié.

—Moi, j'irai chez le juif Berton... puis chez Laval, chez Doubé... partout où il restera quelques écus dans le comptoir, qu'on sera heureux d'échanger contre le papier des premières maisons de banque d'Europe.

—Vivat, marquis... ce travail est de l'or en barre !

—Demain... ce soir... nous serons riches !

—Non pas pour longtemps !... mais en laissant le souci de l'avenir aux fous, ce soir nous pourrons dire : nous sommes riches, richissimes !

Une voix prononça derrière eux :

—Ce soir, messieurs, vous serez en prison.

Le marquis jeta un rugissement sourd, et avança la main pour saisir les billets... mais ce fut en vain... quelque prompt que fût le mouvement qu'il allait accomplir pour les jeter au feu, il n'en eut pas le temps... quelqu'un les avait aperçus.

Mais Laverrière en même temps s'écria :

—Daumont !... lui... ici !...

C'était, en effet, Charles Daumont qui était là, et semblait n'être entré par aucune porte; ainsi nul bruit n'ayant annoncé sa présence, la mesure de sûreté préparée par le marquis n'avait pu être exécutée.

Charles, en entrant, était justement allé se placer entre la

table et cette cheminée, dans laquelle résidait l'espoir du malheureux faussaire.

Négligemment adossé contre la tablette de marbre et les jambes croisées, Daumont se mit à rire.

—Vous voilà terrifiés, messieurs, dit-il, laissez-moi achever ma phrase : Ce soir vous serez en prison... si aucun ami ne vient à votre secours, car vous agissez comme des fous.

Les deux coupables ne se rassuraient pas encore. Laverrière promenait autour de lui ses regards ahuris; M. de Brikas était livide et pétrifié

—Vous avez déjà, l'année passée, négocié des traites chez Berton et Dupré, mes pauvres amis, dit Daumont du même ton affectueux et paisible, vous avez trompé ces gens-là, et vous voulez y retourner encore... Mais vous ne pensez donc pas que le soupçon puisse vous atteindre... Depuis un an, la plainte de ces hommes d'affaires est portée contre vous; seulement, comme elle était trop vague pour motiver un mandat d'amener, on s'est contenté d'avoir l'œil sur vous, et d'attendre que quelque autre occasion vînt donner lieu à vous faire saisir.

Ces révélations n'étaient pas de nature à remettre les faussaires de leur émotion; la terreur, jointe à l'étourdissement d'une apparition étrange, leur faisait perdre l'esprit.

—Ah! c'est la foudre qui tombe sur nous! dit le marquis en se frappant la tête de ses deux poings crispés.

—Mais d'où sort-il!... murmura Laverrière en regardant Daumont d'un œil épouvanté.

—De l'enfer pour nous perdre! dit le marquis d'une voix étranglée.

Daumont se mit de nouveau à rire.

—Oh! par grâce, messieurs, dit-il, ne me prenez pas pour un être surnaturel! on ne m'a jamais fait tant d'honneur, et j'avoue que je serais mal à l'aise dans le rôle d'un spectre ou d'un démon.

Voyant qu'on ne lui répondait rien, il ajouta :

—Voyons, je vous en conjure, restons dans la vulgaire réalité!... Je vais vous y aider... Comme je sortais de votre bal, monsieur le marquis... un peu après la foule... je me suis égaré dans ce vaste appartement... où on tourne de tous côtés... Me trouvant derrière cette porte dérobée, j'ai entendu quelques mots de votre conversation... et ma foi, je l'ai écoutée.., non par curiosité, je vous jure, mais parce qu'il m'était

prouvé qu'en de telles circonstances, je pouvais vous servir à quelque chose.

Charles regardait en souriant toujours les deux coupables ; leurs traits se détendaient ; leurs sourcils, dressés par l'effroi, s'abaissaient, et peu à peu les couleurs de la vie revenaient sur leurs visages.

Le marquis, dans son trouble d'esprit, était bien incapable de se remettre assez en tête la topographie de sa maison pour savoir que cette petite porte ne donnait sortie que de l'appartement de sa femme ; et, s'il y eût pensé, c'eût été peut-être une raison pour le rassurer, en lui montrant moins Daumont en ennemi.

Laverrière avait eu le temps de réfléchir à cet incident, et son esprit s'était aussitôt rempli de pensées rassurantes.

Pourtant il eut seulement la force de dire d'une voix encore haletante :

—C'est égal, Daumont, vous nous avez fait là une peur de tous les diables !

—A en mourir ! balbutia le marquis d'un accent étouffé.

—Par le ciel ! messieurs, dit Charles, vous êtes fous d'avoir eu peur de moi dans une semblable affaire, quant au contraire, ainsi que je viens de le dire, je ne peux que vous servir... Mais nous allons en causer tranquillement, et j'espère que vous serez rassurés.

Et sa voix, doucement insinuante, semblait faire penser qu'on trouverait plutôt en lui un confrère dans le métier qu'un juge inflexible.

XIV

LA SURPRISE

Charles Daumont était toujours adossé contre la cheminée ; le marquis de Brikas et Laverrière restaient debout, à quelque distance, près de la table, et encore profondément troublés.

Daumont commença sérieusement l'entretien.

—Vous alliez porter ces valeurs, dit-il, chez Berton et Dupré, qui vous ont négocié l'année passée de fausses traites ; présenter deux fois de faux billets chez les mêmes banquiers est une faute impardonnable, et, d'après ce que je viens de vous apprendre, vous voyez que celle-là vous aurait perdus si je n'étais arrivé à temps pour vous avertir.

Puis, élevant peu à peu le regard et la voix :

—Si vous voulez faire de l'industrie semblable, messieurs, reprit-il, au moins faites-la bien ! Si vous en venez à de telles extrémités pour vous enrichir, pour vous mettre au-dessus de la foule, ne risquez pas de vous faire jeter au premier moment sous ses pieds. Réfléchissez, travaillez, étudiez sérieusement ce que vous voulez faire avant de le pratiquer.

Certes, il n'est pas plus facile d'exploiter la crédulité des hommes et de vivre aux dépens des dupes qu'on fait que d'être médecin ou avocat, et de recevoir son revenu de ses clients. Cependant, tandis qu'on étudie des années ces dernières professions, on voudrait toujours improviser la première ; on croit qu'il n'y a simplement qu'à renoncer à sa conscience pour faire en ce genre des spéculations heureuses.

Ce n'est pourtant pas chose si aisée que de tromper le société entière ; et celui qui commet une erreur dans cette carrière la paie bien plus cher que l'avocat ou le médecin ne le fait dans la sienne... Ainsi, que celui qui veut voler s'en acquitte bien... qu'il prenne des millions, mais qu'on n'en sache rien !

Laverrière et le marquis ne savaient trop que penser de ce qu'ils entendaient. Cependant, sous l'impression d'une supériorité qui se faisait moralement sentir à eux, ils courbaient silencieusement la tête. On eût dit de misérables petits malfaiteurs s'effaçant devant un malfaiteur de plus haute taille.

Mais Daumont s'anima davantage ; sa tête se redressa ; son front et son regard s'armèrent d'une étrange audace.

—Et puis, reprit-il, qu'est-ce que ces misérables mille francs que vous voulez gagner là !...Travaillez donc en grand... prenez d'un coup une fortune, il n'en coûte guère davantage !... Vous prenez la peine de tisser et de tendre des filets, jetez-les dans l'Océan. Plus vous prendrez, plus vous serez riches, haut placés, dominants, et moins on pourra vous atteindre... Soyez fripons millionnaires, et vous n'aurez rien à craindre!...Puisque vous voulez voler, volez jusqu'à avoir la sécurité et l'orgueil de votre puissance... Puisque vous voulez la guerre avec la société, eh bien ! la guerre, mais ne soyez pas batailleurs, soyez conquérants !

Et, en disant cela, il ne semblait plus seulement un homme mieux inspiré pour la rapine que les autres ; il y avait dans son regard, dans sa voix, une force extraordinaire. Il semblait que ce fût le génie du vol qui parlait par sa bouche.

M. de Brikas et Laverrière regardaient celui qui venait de

tomber aussi inopinément devant eux, et pour leur faire entendre des paroles semblables, et ils restaient toujours complétement étourdis.

Au bout d'une minute, Daumont reprit :

—Eh bien ! vous ne dites rien, messieurs ?

Le marquis resta toujours en silence.

Laverrière balbutia :

—Que pouvons-nous dire, Daumont... après une nuit de fatigue... et puis... la surprise que vous venez de nous causer... nous avons la tête brisée.

—Voyons, que voulez-vous ?

—Je ne le sais plus, en vérité.

—Si fait ; vous voulez trouver demain sur ces valeurs, que vous avez fabriquées, une cinquantaine de mille francs... à ce que j'ai cru entendre... vous donneriez bien le tout à ce prix... mais vous ne le pouvez maintenant en raison de cette plainte déjà déposée contre vous, sans courir de véritables dangers.

Il s'approcha de la table et ajouta :

—Eh bien, voyons, messieurs, je vous en prends pour quatre-vingt mille francs et votre affaire est faite.

En disant cela, Daumont saisit vivement les faux billets d'une main, et de l'autre il jeta sur le tapis une poignée de billets de banque.

Pour des hommes aussi lâches, aussi vils que le marquis et Laverrière, l'argent a une puissance de fascination irrésistible. Ils restèrent tremblants et en extase devant l'homme qui avait une telle somme à jeter à l'aventure.

Daumont profita de leur ébahissement pour faire à pas lents le tour de la chambre et y opérer quelques mouvements dont ils ne s'aperçurent pas.

Puis, il revint invariablement se placer devant la cheminée.

Le cabinet, toujours obscur sous les doubles rideaux qui retardaient l'entrée du jour, n'était éclairé qu'au centre par la lampe affaiblie. Il y avait alors dans ce rayon de lumière les billets de banque que venait de jeter Daumont épars sur le tapis ; puis, à côté, les deux figures de Brikas et de Laverrière; penchées avec une avidité frémissante sur cette fortune inespérée.

Pour Daumont, qui se tenait debout, sa tête s'élevait dans la zone garantie de la lumière par l'abat-jour, et on ne pouvait guère la distinguer.

Il était dans la destinée de cet homme de rester toujours dans l'ombre.

Il reprit, en disant aux deux complices dont la stupeur ne cessait pas :

—Je ne vous gêne en rien, messieurs, réfléchissez... je crois vous rendre un service d'ami... mais, si mon offre ne vous convient pas, je la retire.

Cependant, il serrait toujours fortement les faux billets dans sa main.

Laverrière reprit enfin son habituelle assurance.

—Nous pensons, en effet, que c'est un service d'ami, Daumont, dit-il, sans pouvoir mesurer ce qu'il y a là de générosité de votre part... mais, ce dont nous sommes intimement persuadés, c'est que ce n'est pas vous du moins qui voudriez nous trahir.

—Allons donc, Laverrière, vous dont je suis depuis deux ans l'ami !... dont j'ai partagé tous les jours les plaisirs et souvent les folies... Vous, monsieur le marquis, chez qui j'ai l'honneur d'ère reçu et dont la maison m'a toujours été ouverte d'une si cordiale manière... c'est une simple proposition, encore une fois... et sur laquelle je vous engage à vous consulter.

Tandis que les deux autres personnages étaient complétement absorbés, Daumont consulta sa montre.

Son accent de franchise avait entièrement persuadé Laverrière.

A l'autre bout de ta table, où ils étaient placés, lui et le marquis pouvaient se parler sans être entendus de Daumont.

—Quelle fatalité ! dit le marquis... ce diable d'homme me fait perdre la tête !

—Mais non, mon cher, il n'y a pas de quoi, dit Laverrière.

—Y pensez-vous !... un étranger, ici !...

—Mais il vient fort à point nous obliger.

—J'en ai une peur affreuse de cette obligeance !... Quel est cet homme, après tout ?

—Eh ! vraiment, il mène un grand train. Il a de l'argent qui lui vient on ne sait ni par où ni comment...

—Et puis, après ?

—Parbleu ! il fait à peu près comme nous... il est des nôtres... seulement je crois qu'il est plus fort.

—Et pourquoi diable nous donne-t-il quatre-vingt mille francs?

—Laissez donc ! c'est qu'il croit en tirer cent mille de nos valeurs... Et il en est peut-être bien capable.

—Vous pensez cela ?

—Sans doute... alors nous ne risquons plus rien, et dans la position où nous sommes il nous rend service.

—Eh bien ! en ce cas...

—Nous acceptons ?

—Il le faut bien !

—Nous acceptons, Daumont, dit Laverrière à voix haute.

Daumont n'eut pas le temps de répondre.

Les trois personnages, qui étaient là, se turent à la fois.

Ils écoutaient un bruit de pas nombreux qui venait tout à coup de se faire entendre dans la pièce précédente.

Le marquis frissonna... mais il réfléchit que, les verroux de la porte étant mis, elle offrirait de la résistance et qu'il aurait toujours bien le temps, pendant qu'on l'enfoncerait, de reprendre les faux billets et de les jeter dans le fourneau allumé, sa suprême ressource !

Cependant sa prévision le trompait.

Il se trouva que ces verroux, qu'on croyait mis, ne l'étaient plus, et que la porte s'ouvrit dès qu'on y toucha.

Ainsi, à l'instant même où leurs pas avaient été entendus, un commissaire de police et ses agents pénétrèrent dans le cabinet du marquis.

Daumont, à cet instant-là, s'était approché de la table, et y avait laissé tomber les dangereux billets enfermés dans sa main, sans que les deux complices, dans l'excès de leur étourdissement, pussent le remarquer.

Le commissaire de police fit décliner leurs noms et professions aux trois personnes qui se trouvaient dans cette chambre.

Puis, le magistrat ajouta, en s'adressant au marquis :

—Monsieur, je suis chargé d'opérer une perquisition ici, dans le but de vérifier des papiers suspects qu'on suppose s'y trouver.

Aussitôt, les agents ouvrirent au grand large les fenêtres du cabinet.

Le jour, encore pâle à cette heure, se répandit à plein bord dans l'intérieur, et sa clarté large et crue mit en relief le triste tableau qui s'y présentait.

Dans ces lambris, qui maintenant semblaient ternes et flé-

tris, les meubles fouillés, renversés, n'offrirent bientôt plus qu'un repoussant désordre.

M. de Brikas, la face blême, agitée d'un tressaillement nerveux, était tombé sur un siége; ses bras roides pendaient à ses côtés; ses lèvres s'entr'ouvraient parfois sans pouvoir proférer une parole. Il eût semblé mort sans le tremblement convulsif qui agitait tout son être.

Laverrière sentait mieux la nécessité de faire bonne contenance. Le fond de son visage était pâle, mais le mouvement de ses traits, auquel il pouvait commander, était dédaigneux et hautain. Il se croisait les bras en souriant d'un air d'ironique assurance.

On ne pouvait savoir quelle était l'expression de figure de Daumont, surpris avec les autres inculpés de ce repaire. Il s'était approché d'une fenêtre, et dérobait son visage aux assistants en regardant au dehors.

Les agents qui accompagnaient le commissaire, sortis de chez eux de bonne heure, avaient cet air de somnolence et d'ennui, si dur à voir pour ceux dont les angoisses frémissent autour d'eux.

Il arriva encore une chose étrange.

Les meubles qui enfermaient des doubles fonds, le bureau, le secrétaire, semblaient impénétrables. Cependant la main du commissaire alla droit au ressort qui en faisait mouvoir le secret, le pressa et l'ouvrit, comme s'il s'en fût servi toute sa vie.

Le marquis, à la vue de cette porte qui s'était ouverte comme par enchantement, de ces meubles qui ne résistaient pas davantage, crut la police investie d'une occulte puissance.

Les doubles fonds enfermaient de fausses traites fabriquées auparavant par les deux complices.

Le commissaire les joignit aux billets épars sur la table. Il dit que ces valeurs lui semblaient suspectes et seraient examinées. Il demanda à laquelle des trois personnes présentes appartenaient les quatre-vingts billets de banque de mille francs posés sur le tapis.

Laverrière, songeant au marché engagé, répondit avec sa merveilleuse imprudence :

—Ma foi, monsieur, quand même on voudrait vous répondre avec sincérité... ce qui n'est pas, je crois, très-ordinaire dans des situations semblables... il serait bien difficile de le faire!

Le commissaire saisit tout.

La police enleva donc billets de banque et billets de commerce, bonnes et mauvaises valeurs, et le tapis fut entièrement balayé.

—Maintenant, messieurs, dit le magistrat en s'adressant au marquis et à Laverrière, d'après une plainte déposée contre vous au parquet, et en vertu d'un mandat du procureur du roi, je suis forcé de vous faire conduire à la prison de la Conciergerie. Après un premier interrogatoire, la justice décidera s'il y a lieu à poursuivre.

Il ajouta en regardant Daumont;

—Et comme aucun de vous ne veut se déclarer possesseur des billets de commerce saisis à domicile, je dois sévir également contre tous trois.

Le commissaire donna le signal du départ.

Il fallut que les agents transportassent le marquis de Brikas, à demi évanoui, jusqu'à la voiture. Les deux autres inculpés s'y rendirent d'un pas assez délibéré.

Dans cette voiture, se trouvait déjà un prisonnier, dont le sort était confondu avec celui des trois autres. C'était le jeune Perrotte, artiste dessinateur et graveur, dont les œuvres et la personne venaient d'être saisies.

L'équipage judiciaire roula vers la Conciergerie.

. . . .

La marquise de Brikas s'éveilla au grand jour.

Elle fut aussitôt frappée du tumulte de l'hôtel, dans lequel tous les domestiques jetaient les hauts cris.

La jeune femme fit entendre des exclamations bien plus hautes et bien plus désolées encore. Cependant, dans le fond de l'âme elle ne gémissait pas ainsi de l'arrestation de son mari, mais du malheur de Charles; car elle croyait sincèrement que celui-ci avait été arrêté, seulement pour s'être trouvé dans le voisinage du cabinet du marquis, et que, pour la seule faute de l'amour, il allait avoir à payer avec les plus coupables.

XV

RÉVÉLATION

Madame de Lauréal, presque toujours seule dans l'appartement qu'elle occupait avec Charles Daumont dans la rue de Provence, se tenait habituellement dans le salon, décoré par

Charles selon le luxe qui appartient à un homme élégant, et où elle croyait mieux se sentir auprès de son amant.

Depuis quelque temps, ce salon avait un précieux ornement de plus : c'était le portrait de Charles, fait par le peintre Belcroix, son ami. Ce portrait était de grandeur naturelle ; et parfois, lorsque le jour s'effaçait sur sa toile, on aurait cru voir Charles lui-même passant dans le fond obscur du salon.

C'était sa pose de tête habituellement penchée, son front large et pur, ses sourcils un peu avancés et ombrageant ses grands yeux au regard mélancolique ; c'était sa tristesse intérieure, sur laquelle passaient des rayons de gaîté, qui avaient quelque chose d'étrange et de fugitif.

Ainsi qu'Emilie l'avait dit, lorsque Charles était près d'elle, ses craintes, ses remords, s'effaçaient comme de tristes vapeurs sous un rayon de soleil. Aussi, depuis que ce portrait était au salon, la jeune femme venait souvent en le contemplant apaiser ses inquiètes pensées, qui se changeaient en une douce et oublieuse rêverie.

Elle était donc là déjà depuis quelques heures.

La chaleur suffocante de l'un des derniers jours d'été, sous laquelle le corps était allangui et brisé, l'avait fait tomber assise sur des coussins placés devant le portrait. Et, peu à peu, son regard extatique, ses mains jointes, avaient donné à sa pose quelque chose d'une adoration religieuse.

Sa foi était grande comme son amour ; elle croyait fermement avoir été prédestinée à aimer Charles.

Cette illusion de toutes les femmes, qui pensent voir, dans l'homme dont elles sont momentanément éprises, celui pour qui le ciel les avait créées, était plus pardonnable dans Emilie, qui n'avait jamais aimé, qui ne devait jamais aimer que Charles.

Pour ce qui lui était inconnu dans la vie et dans la conduite de cet homme, elle ne pensait pas que les torts cachés au fond de ces éternels secrets pussent balancer l'amour qu'elle lui portait ; elle admettait ces torts sans être moins profondément éprise de son amant ; elle répandait une absolution sans bornes sur tout ce qu'elle ignorait de lui.

—Non, disait-elle, je ne puis être insensée en l'aimant. Il n'est pas dans la nature humaine d'aimer à ce point l'homme qui n'en serait pas digne ; il faut qu'il y ait en lui quelque chose de supérieur aux autres êtres, qui le réhabilite, et me justifie de rester captivée par lui.



Le Créateur, dont si souvent les actes nous étonnent, se plaît peut-être à mettre une étincelle de sa divinité dans les âmes remplies de passions coupables, pour que ce jet du feu divin répande à lui seul plus de grandeurs que toutes les faibles vertus humaines.

D'ailleurs, celui que j'aime, et que tout le monde accuse, je n'ai rien à lui reprocher que de ne pas le comprendre. S'il fallait repousser tout ce qu'on ne connaît pas, on cesserait d'adorer le ciel même et la nature, qui sont enveloppés de mystères.

Enfin, je n'ai pas décidé de mon sort; j'ai aimé Charles d'une passion au-dessus de ma volonté, de ma raison, et à laquelle il a fallu obéir... Je suivrai ma voie jusqu'au bout... Je sens que ma vie sera courte ; je sens en moi quelque chose qui précipite les mouvements de l'existence et l'entraîne rapidement vers le terme; mais jusqu'à ce terme prochain j'aimerai Charles... en priant le ciel de lui pardonner!

Telles étaient les pensées de calme pieux et tendre qu'Emilie trouvait dans la contemplation de cette peinture.

Pensées d'abnégation complète et de douceur ineffable : car les femmes de la nature la plus énergique, la plus altière, sont les plus humbles, les plus soumises devant l'objet de leur idolâtrie.

Emilie se leva ranimée par ces moments d'adoration fervente. Elle avait eu ce jour-là bien des soucis, bien des angoisses à déposer devant la prestigieuse image de son amant : Charles était sorti la veille de bonne heure, et il n'était pas rentré de toute la nuit. Il avait déjà fait de semblables absences, mais du moins il en avertissait madame de Lauréal; sans rien dire de ce qui le retiendrait au dehors, il fixait le moment de son retour. Et, cette fois, ni elle ni les gens de la maison ne savaient rien qui pût éclairer sur cette disparition.

Emilie attendait toujours le retour de Charles, mais maintenant avec plus de quiétude et de patience; elle marchait à pas lents dans le salon, allant de son piano à ses fleurs.

Comme elle passait devant la porte ouverte sur l'antichambre pour donner de l'air, elle entendit des voix élevées, vives et impérieuses, qui semblaient partir du pied de l'escalier.

De là, elle aperçut dans le vestibule plusieurs personnes dont elle ne pouvait juger l'extérieur ni distinguer nettement les

propos, mais qui parlaient à la fois, d'un ton bruyant et agité ; et, dans ce tumulte de paroles, elle entendit clairement alors le nom de Daumont, répété plusieurs fois et prononcé d'un accent plus haut.

Quelques personnes restaient dans le vestibule, d'autres reprenaient l'escalier pour rentrer dans leurs appartements... Mais le nom de Daumont vibrait toujours, et dans plusieurs endroits à la fois, comme s'il eût été répercuté par les échos des murs.

Emilie rentra, rejeta la porte sur elle et revint dans le salon en proie à un frémissement étrange, à des battements de cœur violents, à une émotion craintive qu'elle n'avait jamais connue.

Sa femme de chambre remonta en ce moment. Elle crut que cette femme allait lui apprendre ce qui se passait dans la maison, et elle la regarda avec anxiété.

Fanchette avait les traits pâles, bouleversés, et tenait les yeux obstinément baissés. Elle se mit à arranger les jardinières du salon ainsi que sa maîtresse le lui avait commandé le matin ; elle ôta les pots de fleurs qui s'y trouvaient pour les remplacer par d'autres sans prononcer un mot ni lever une seule fois son regard.

Au bout de quelques minutes, madame de Lauréal suffoquée d'inquiétude, honteuse de la faiblesse qui l'empêchait d'interroger cette femme, dit subitement, et d'un ton absolu :

—Fanchette, on parlait tout à l'heure dans la maison de M. Daumont... de moi sans doute... Que disait-on? Je veux le savoir.

Le trouble de la femme de chambre augmenta au point que le rosier qu'elle tenait trembla dans sa main.

Madame de Lauréal répéta sa demande d'un ton plus impérieux.

Cette femme, qui avait suivi Emilie de l'hôtel de Lauréal dans la maison où elle se trouvait, avait été nécessairement initiée à toute la vie de sa maîtresse ; elle connaissait madame de Lauréal jusqu'au fond de l'âme ; elle lui obéissait sur un demi-mot, sur un geste, et elle savait aussi tout ce qu'il y avait en elle de volontaire et de déterminé.

Cependant elle balbutiait encore quelques paroles indistinctes, sans répondre.

—J'ai besoin d'être éclairée sur ce qui se passe, dit madame

de Lauréal d'une voix sourde et grave ; ainsi, je reconnaîtrai votre fidélité au rapport que vous me ferez, et mieux vous me direz la vérité... quelle qu'elle soit... plus je vous croirai d'attachement pour moi.

Fanchette, s'armant de courage, répondit :

—Madame, depuis longtemps Ferdinand... le domestique renvoyé d'ici... répand les bruits les plus injurieux sur le compte de monsieur... C'est quand il vient dans la loge du concierge de la maison qu'il parle de cela... Il dit que personne ne sait d'où vient la fortune qu'on voit étaler à monsieur, ni comment, sans aucun revenu connu, il peut subvenir à son luxe.

Emilie rougit de prêter l'oreille à des rapports de domestiques et interrompit vivement :

—Il y a longtemps que j'ai la tête rompue de semblables bruits, passez!

—Mais Ferdinand ajoute qu'il le sait bien, lui, dit Franchette.

—Il le sait! s'écria Emilie en tressaillant.

—D'après ce qu'il rapporte, ajouta la femme de chambre, monsieur prend souvent des costumes et des apparences différentes... Il prétend l'avoir rencontré au dehors sous des habits d'ouvrier, de soldat et même de prêtre.

Madame de Lauréal savait trop bien que ces rapports étaient exacts.

—Et Ferdinand en conclut? demanda-t-elle.

—Que ces déguisements lui servent à pénétrer partout sans être remarqué... Il fait plus que le supposer, il prétend avoir suivi monsieur lorsqu'il sortait sous ces habits d'emprunt, et l'avoir vu entrer dans les plus affreux cabarets de la Halle, puis dans d'ignobles taudis des faubourgs, et jusque dans les carrières de la plaine de Vaugirard, où se réfugient la nuit les malfaiteurs.

—Eh bien!... ces observations... que veulent-elles dire?

La femme de chambre, oppressée, tremblante, reprit haleine pour répondre encore :

—Selon lui... ça veut dire... que monsieur travaille de concert avec ces bandits; que, vivant dans le grand monde, il leur indique les coups à faire et partage avec eux... Ainsi... c'est Ferdinand qui dit cela... ainsi, monsieur n'est point déguisé en bandit lorsqu'il lui plaît de mettre une blouse en

haillons, mais il est un bandit déguisé en monsieur lorsqu'il se montre en équipage et dans les salons.

Emilie était pâle comme une satue de marbre, mais ses lèvres souriaient.

—Madame m'a ordonné de tout dire, balbutia Fanchette haletante.

—Sans doute, dit madame de Lauréal d'une voix étouffée; et, assurément, ce domestique connaît quelques-uns des crimes commis par ces brigands!

—Oui, madame, dit Fanchette, forcée de parler sous le regard impérieux de sa maîtresse. Il cite un vol de diamants fait au faubourg Saint-Germain, et l'assassinat d'un riche étranger à l'hôtel des Quatre-Nations.

—Mais ces propos sont très-amusants! dit Emilie frémissante. On en rit bien, je pense!

—Non, madame... on les croit.

—On les croit! répéta Emilie d'une voix machinale et en se soutenant au dossier d'un siége.

—Et voilà ce qui a amené la scène d'aujourd'hui, ajouta la femme de chambre. Ces rapports se sont répandus dans toute la maison... M. Daumont est devenu ici un objet de répulsion et de terreur... D'autant plus que la fausse position où il est près de madame.

—Ah! oui... il fallait bien qu'on parlât aussi de moi! dit Emilie en dévorant des larmes d'humiliation bien amères.

—Enfin, continua Fanchette, deux des principaux locataires ont déposé leur congé, qu'ils ne retireront que dans le cas où celui de M. Daumont sera renvoyé.

—En vérité, dit Emilie avec un rire convulsif, mais il est bien facile de satisfaire au désir de ces gens timorés!

—Les maîtres, les domestiques étaient tout à l'heure descendus dans le vestibule, poursuivit Fanchette, et ils demandaient vivement qu'on prît des mesures sérieuses, disant qu'ils ne pouvaient plus habiter dans un tel voisinage.

—Mais pourquoi ce redoublement de clameurs aujourd'hui... aujourd'hui même? demanda Emilie encore plus frémissante.

—Oh! madame... c'est que... le rapport d'un événement inattendu est venu réveiller toutes leurs mauvaises pensées et leur faire redoubler leurs instances.

—Un événement!... mais parlez donc!... s'écria Emilie. C'était par là qu'il fallait commencer!

Fanchette regardait sa maîtresse d'un air épouvanté; elle avait peur elle-même du coup qu'elle allait lui porter.

—Parlez... je le veux! je le veux! répéta madame de Lauréal avec violence et hors d'elle-même.

—Ce matin, dit Fanchette, la concierge, en revenant de très-bonne heure du marché aux fruits, qui se tient sur le port, a vu une voiture accompagnée de gendarmes qui amenait des prisonniers à la Conciergerie... et parmi ces prisonniers,... qu'elle a vus descendre, était M. Charles Daumont... sur lequel s'est refermée la grille.

Emilie la regardait sans pouvoir comprendre encore.

—Et voilà, continua Fanchette, ce qui a confirmé tous les soupçons... on a pensé que M. Daumont était coupable de tous ces crimes, puisqu'il allait les expier en prison.

—Charles arrêté! Charles en prison! s'écria alors Emilie d'un accent égaré.

—Oui, madame... et c'est ce que je tremblais de vous dire.

—Mais non... ce n'est pas vrai! c'est impossible!

—O madame!... Mon Dieu!... mon Dieu!...

—Vous avez voulu me dire quelque chose d'affreux!... Que vous ai-je fait pour me faire souffrir ainsi!

Et tout en niant ce qu'elle entendait avec désespoir, avec délire, Emilie cherchait autour d'elle son châle, son voile. Elle voulait sortir, aller rejoindre Charles.

Puis, ne songeant plus à tout ce qu'on venait de lui dire d'odieux sur son amant, oubliant, elle, la fière Emilie, qu'elle laissait voir son désespoir devant une femme de chambre, elle éclatait en sanglots, en cris de douleur et d'amour.

—Je veux le voir! disait-elle éperdue, je veux rester près de lui, dans quelque lieu qu'on l'enferme... Je trouverai bien moyen de parvenir jusqu'à lui!... Ah! je l'ai toujours adoré... je n'ai vécu que pour lui, et je l'abandonnerais maintenant qu'il est malheureux!... Non, non! je vais le rejoindre... Il m'aime... ma présence lui sera douce... Oh! béni soit le ciel de cet amour que Charles me porte, puisqu'il peut devenir une consolation pour lui!

Elle errait dans le salon, cherchant à se préparer pour sortir, et ne parvenait à rien dans son égarement.

Puis elle s'arrêtait, se frappait le front et répétait :

—En prison! en prison!... mon Dieu, c'est donc bien vrai!... lui, au milieu de ce peuple hideux... de ces agents de justice!...

lui, dans ces murs repoussants..... Oh! j'irai, j'irai me placer devant lui... sur son sein, pour lui en dérober la vue!... Non, je n'ai peur de rien!... je n'ai honte de rien!... je ne sais maintenant ce qui pourrait m'empêcher de l'aimer et de le rejoindre!

Elle s'était élancée vers la porte du salon.

A cet instant, des pas légers se firent entendre sur l'escalier.

Emilie s'écria :

—Charles!

C'était en effet Daumont qui entrait.

XVI

LA LUMIÈRE

Charles Daumont entrait au salon d'un air dégagé, souriant, sans que cette nuit de veille et d'incessants mouvements eût seulement dérangé son élégante toilette.

Il s'arrêta à la vue d'Emilie, dont la joie rayonnante paraissait mêlée d'une certaine stupeur.

Charles vit la même expression sur les traits de Fanchette, et il les interrogea toutes deux du regard.

Madame de Lauréal, émue, palpitante, contemplait son amant sans avoir la force de répondre.

La femme de chambre dit alors d'une voix timide et altérée :

—C'est que... des rapports faits à la maison, ce matin même, venaient d'annoncer que monsieur avait été arrêté et conduit à la Conciergerie... Alors la vive inquiétude de madame...

Charles parut un peu surpris et mécontent de ce récit indiscret..

Cependant, sans rien répondre, il pencha la tête sur la main d'Emilie qu'il baisa comme pour rendre grâce à la jeune femme de sa sollicitude.

Madame de Lauréal allait demander des explications sur ce qui s'était passé.

Le concierge entra.

Cet homme, l'air vivement agité, mais dont la physionomie ne dénotait qu'un intérêt sincère et des intentions serviables, dit à M. Daumont d'un accent précipité :

—Monsieur... vous en avez le temps encore... sortez, dérobez-vous à la justice!

Puis, comme Charles ne fit pas un mouvement, il continua!

—On vous a vu rentrer ici, quand tout le monde sait que vous étiez ce matin détenu à la Conciergerie... Le propriétaire de la maison... qu'on a exaspéré contre vous par toutes sortes de propos fâcheux est allé lui-même dénoncer votre fuite de prison et votre retour ici chez le commissaire de police... C'est pourquoi je suis venu vous prévenir...

On ne sait ce qui se passa dans l'esprit de Charles, mais, soit que son retour chez lui après une nuit de fatigue le mît de belle humeur, soit que l'air infiniment grave du concierge, en donnant cet avis officieux, eût pour lui quelque chose de grotesque, il partit d'un éclat de rire.

A ce rire, Emilie, qui était restée près de Charles, fit un pas en arrière.

Elle regardait Daumont d'un air étrange ; pour la première fois ses yeux se fixaient sur lui sans amour, mais avec une attention sombre, pénétrante et d'une fixité extraordinaire.

Charles remarqua peu cette expression ; pourtant il se rapprocha d'elle et lui parla d'un ton affectueux.

Emilie sans répondre se retira encore pas à pas et en le regardant toujours avec cette expression extraordinaire.

Les deux autres personnes présentes restaient dans un silence stupéfait.

Pourtant le concierge, voyant qu'on ne répondait pas seulement un mot à son obligeance, allait se retirer.

A la porte du salon, son pas fut arrêté par deux personnes qui entraient. C'était le propriétaire suivi d'un huissier.

Le maître de la maison n'amenait point la force armée qu'il était allé requérir ; il arrivait, l'air infiniment contrarié, et suivi seulement de ce simple agent de justice.

—Monsieur, dit-il à Daumont en montrant celui qui l'accompagnait muni d'un papier timbré, je viens vous faire donner congé par huissier, et en ma présence. Je ne veux pas que vous restiez chez moi un jour de plus que la loi ne m'y oblige.

—Eh bien! monsieur, répondit Charles, avec infiniment d'aisance, c'est une affaire déjà réglée. Et, à moins que vous ne vouliez prendre la peine de vous asseoir, ajouta-t-il d'un air d'impatience, j'ai l'honneur de vous saluer.

—Vous avez, monsieur, un sang-froid admirable, dit le propriétaire en s'appuyant sur sa canne.

—Ah! pour un changement d'appartement! répondit Charles; en conscience, il est impossible de s'en émouvoir.

—Vous savez bien, monsieur, qu'il y a pour vous des dangers plus graves !...

Le propriétaire ajouta d'un ton d'ironie et de colère :

—Du moins, il y en aurait s'il existait une justice !..... Mais non..... les fonctionnaires publics se soucient bien de la tranquillité de la ville ! On arrête quatre malfaiteurs, il s'en sauve un... vaut-il la peine d'y prendre garde !

—Permettez, monsieur, dit Daumont d'un air dégagé, mais je ne me rends pas bien compte de vos griefs, et personne sans doute n'a pu rien y comprendre.

—On a parfaitement compris ! dit le propriétaire. J'ai fait une déposition en règle contre vous, ajoutant le fait récent de votre évasion de prison..... Le commissaire de police m'a remercié en souriant, sans ajouter autre chose... J'ai insisté, avec irritation, je l'avoue..... et les fonctionnaires présents se sont mis à rire... C'est bien..., on refusait de m'entendre..... j'ai dû me retirer en m'inclinant.

Il ajouta, en prenant le congé des mains de l'huissier et le jetant sur une table :

—Mais, du moins, je me fais justice moi-même autant qu'il m'est possible !

Il sortit.

L'huissier et le concierge le suivirent.

Le salon sembla alors d'une solitude et d'un silence étranges.

Emilie était toujours droite, fixe, immobile.

La femme de service dévouée à madame de Lauréal, et tremblante sans savoir pourquoi, s'effaçait dans l'angle d'une fenêtre.

Daumont, gardant toujours sa gracieuse nonchalance, marchait de long en large dans le salon.

Il fut soudain arrêté par cette exclamation d'Emilie :

—Mon Dieu ! mon Dieu !... que dois-je croire !

—Toujours des soupçons ! dit-il en s'approchant d'elle.

—Non... je tremble de n'en plus avoir ! répondit madame de Lauréal.

A l'accent glacial qui accompagna ces mots, il la regarda.

Emilie était changée en quelques minutes, ou plutôt c'était en elle une transformation à la rendre méconnaissable.

Elle était pâle, livide, des sillons se creusaient entre ses sourcils crispés ; un air de froideur atterrante était répandu

sur ses traits, et, au milieu de cette expression glacée, ses yeux jetaient des éclairs d'un feu sombre.

La vérité, qui avait été bien longtemps à se faire jour, venait enfin d'éclater à ses yeux, et tous les souvenirs qui se groupaient autour de cette révélation subite pour l'éclairer encore, rendaient sa lumière irrésistible.

Madame de Lauréal connaissait Charles.

Cette femme déterminée, impétueuse dans tous ses sentiments, avait déjà irrévocablement brisé les liens qui la retenaient à son amant, et l'amour était tout à coup éteint dans son âme.

—Ah ! dit-elle à Charles, d'un accent profond, solennel, je vous ai bien longtemps aimé !

Cette expression, qui tout à coup rejetait l'amour d'Emilie dans le passé, fit frissonner Charles. Il reste immobile et le cœur agité de violents battements.

Emilie se plaça en face de lui, le front sombre, le regard imposant, et dit d'une voix dont la chaleur alors était celle d'une indignation suprême.

—Oui, je vous ai bien longtemps aimé ! Je vous ai trouvé sur les planches d'un théâtre, changeant de figure tous les soirs, revêtu d'habits d'emprunt, et, quand une autre à ma place eût songé à la distance qui la séparait de vous, à la dignité de son rang, je ne pensai, moi, qu'à me prosterner devant vous... Je vous eusse sacrifié tous les titres, toutes les gloires des autres hommes, toutes les grandeurs que le monde honore. Je vous ai aimé jusqu'à fouler aux pieds pour vous tous les sentiments de la nature, tout le respect humain !... Je suis venue près de vous ; j'ai voulu partager votre position fausse, partager les soupçons, le blâme dont on vous entourait... On vous a accusé devant moi, tout bas, tout haut, de vol, d'assassinat... On vous a nommé bandit... Dieu me pardonne ! il y a des moments où j'ai cru que c'était vrai, et je vous aimais encore ! et à genoux devant vous, je baisais votre main !... Cet amour ne voyait d'obstacle dans aucune faute, dans aucun crime, il ne connaissait point de borne et croyait n'en jamais connaître... Mais à présent... aujourd'hui, mon Dieu !...

Elle s'arrêta le regard enflammé.

Daumont, pâle comme la mort, répéta :

—A présent, madame ?...

Elle se retira de lui, et dit avec un geste, un accent de vérité terrible :

—A présent, je ne vous aime plus... Car je sais ce que vous êtes !

Puis, foudroyée par ses propres sensations. Emilie tomba sans connaissance sur le parquet.

Charles jeta sa tête dans ses mains et disparut.

Emilie ne sut point le temps que dura sa défaillance.

Quand elle revint à elle, elle se vit étendue sur une chaise longue, devant une fenêtre.

Le docteur Alambert, debout à ses côtés, lui faisait respirer des sels.

L'abbé Savinien tenait une des mains de la jeune femme entre les siennes, et avait le regard élevé vers le ciel.

XVII

L'ISOLEMENT TUE

Parmi les accusés de l'hôtel de Brikas, Charles Daumont n'était pas le seul qui eût recouvré sa liberté ; Laverrière était sorti de la Conciergerie quelques jours après lui, sur une caution fournie par madame de Miroville.

Antonine, ainsi que Catharina l'avait dit peu de temps avant à Laverrière, comptait faire don au beau gentilhomme d'un alezan dont il avait envie ; lorsqu'elle le sut incarcéré, elle changea la destination de la somme, et racheta Laverrière au lieu du cheval, quoique pourtant l'un fût loin de valoir l'autre.

Pour le marquis de Brikas, il avait été transféré à Sainte-Pélagie et devait y prolonger longtemps sa résidence. La marquise, séparée de biens, continuait à s'amuser, à recevoir, à aller dans le monde, et ne s'occupait pas de lui ; elle *aimait* autant son mari en prison qu'ailleurs et au fait il méritait bien d'être aimé ainsi.

Laverrière, peu de temps après les incidents que nous avons rapportés, avait donc retrouvé, toujours sur son crédit, un autre appartement, un autre mobilier et se montrait plus lion que jamais dans diverses sociétés, surtout dans celle dont madame de Miroville était le centre.

Celle-ci, qui se posait en amie empressée, voulut donner une fête pour le retour de Laverrière à la liberté ; elle en fixa le

jour au premier dimanche de septembre et convia deux cents personnes dans ses salons de la rue Saint-Florentin.

Antonine, cependant, était loin d'aimer ce Laverrière ; elle n'avait jamais su ce que c'était qu'aimer; mais l'amant qu'elle se donnait en secret était un moyen de trahison, un moyen de porter dommage et préjudice au vicomte de Monclave, qu'elle haïssait de la haine habituelle de ces femmes-là pour l'homme qui les paie.

Elle choyait Laverrière par les mêmes raisons que son singe Nestor, lequel, en salissant les robes de soie, en mettant en loques les dentelles, forçait le vicomte à de nouvelles dépenses, dont il enrageait tout bas sans rien dire.

Pour M. de Monclave, il laissait faire à Antonine tout ce qui lui plaisait, même donner des fêtes en l'honneur de Laverrière. Ses petits moments d'impatience étaient bien vite passés ; et, pourvu que sa déesse voulût bien accepter tout le reste de son immense fortune, et lui permît toujours de lacer ses bottines, emploi qui faisait son honneur et sa joie, il était satisfait.

Elle le rudoyait, le maltraitait, et il ne l'en aimait que mieux; on eût pu dire qu'il avait pour elle l'amour d'un chien, s'il n'était malhonnête envers les chiens de les comparer à un tel homme.

Si son amour était celui d'une brute, sa jalousie n'était pas différente ; il croyait, par la grâce d'état, posséder seul Antonine, et cela lui suffisait; s'il avait su qu'un autre partageât son bien matériel, il en eût été jaloux avec la grâce et la délicatesse d'un taureau qui se bat pour disputer sa génisse.

Donc, le premier dimanche de septembre, le ban et l'arrière-ban des lorettes étaient convoqués chez madame de Miroville.

Les salons, la salle à manger de la courtisane avaient mis toutes voiles dehors; ils étincelaient de lumières et de dorures; seulement, une prodigalité de mauvais goût révélait la main de celle qui dépensait le bien d'autrui.

On sait que les joyaux, les pierreries de madame de Miroville étaient nombreux à remuer à la pelle. L'orfévrerie n'était pas moins abondante ; l'argenterie et le vermeil roulaient de tous côtés.

Madame de Miroville, parée de la tête aux pieds, tout en blanc, et, dans cette couleur claire, paraissant encore plus

puissante, coiffée d'un paquet de marguerites, avait l'air d'un bâtiment neuf sur lequel les maçons viennent de poser le bouquet.

Madame Eudoxie, la seconde reine de la fête, était attifée de soie orange lamé d'or, de diamants, de dentelles; on prétendait que sa toilette était même doublée de dorure, parce qu'en mangeant elle mettait souvent les couverts de vermeil dans sa poche.

Toutes les autres à l'avenant. Ces femmes valaient bien chacune cent mille francs en parures, si elles valaient moins que rien par elles-mêmes.

Il roulait deux ou trois millions d'argent perdu, souillé, dans le salon de la courtisane.

C'est là qu'il plaît aux hommes de mettre la fortune, quand ils ont été, partout ailleurs, âpres au gain, usuriers, rapaces et avares.

Chevet avait fourni le souper.

Mais manger n'était là qu'un prétexte pour boire. On devait joûter à la noble lutte des bouteilles. La table serait le champ clos; il y aurait des combats à deux, à quatre champions, des passes d'armes dans la lice entière. Celui qui aurait englouti le plus de liquides recevrait une coupe d'argent des mains de sa dame. La femme qui aurait avalé le plus de liqueurs recevrait de son chevalier une couronne de lierre.

Antonine, qui buvait assez bien pour ambitionner le prix, avait fait faire d'avance cette couronne à sa tête.

Il fallait de la musique pour annoncer le tournoi. A dix heures, des clairons, des cymbales cachés derrière des tentures donnèrent le signal pour ouvrir l'arène. Et, depuis ce moment, ce ne fut plus qu'un tumulte de rires bruyants, de cris, de chants, d'éclats de verre et d'éclats de voix à fendre le plafond.

Cependant, ce soir-là même, il se passait, dans le logement le plus voisin de celui de madame de Miroville, une scène silencieuse à laquelle nous devons assister.

Nous connaissons à l'entre-sol de cette maison une pauvre jeune fille, chaste et pure comme un ange, à laquelle il nous faut aller dire adieu.

C'est Laurence, cette jeune fille que, quelques années auparavant, le vicomte de Monclave n'avait pas voulu épouser, quoiqu'il l'aimât, parce qu'elle n'était pas assez riche... lui

qui donnait à cette heure le souper que vous savez là-haut!

Nous avons laissé Laurence travaillant à coudre des chemises de toile rousse devant sa fenêtre. Elle avançait peu, disions-nous, parce que ses forces étaient bien épuisées, et ses forces s'épuisaient tous les jours davantage parce qu'elle ne travaillait pas assez pour se soutenir.

Mais, maintenant, elle avait passé le dernier hiver sans feu dans cet entre-sol, bas et humide, qui ne voyait jamais le soleil, parce que le balcon de madame de Miroville le lui dérobait; des douleurs s'étaient déclarées; elle était à demi-paralysée et ne pouvait plus se livrer à aucun ouvrage.

Au commencement de cette maladie, la concierge de la maison, soupçonnant la situation de Laurence sans la connaître, lui avait envoyé un médecin de sa connaissance.

Ce peu de mots s'était échangé entre le docteur et la malade.

—Les douleurs rhumatismales cèdent facilement, dit le premier, la guérison en est prompte et sûre.

Laurence tressaillit de joie.

—Je vous rends grâce de cette parole d'espérance, monsieur, dit-elle.

—Dans trois mois il n'y paraîtra plus, je vous assure, ajouta le docteur.

Et le sein de la jeune fille se dilatait à la pensée de renaître, de se retrouver telle qu'elle avait été... car à vingt-quatre ans on a bien envie de vivre encore!

—Il faut seulement partir de suite, ordonna le médecin, et aller passer une saison aux eaux du Bourbonnais... Leur efficacité est souveraine, et vous reviendrez guérie.

Laurence pâlit... Mais elle releva les yeux avec assurance et dit en souriant :

—Rien n'est plus facile, alors, monsieur, et je vous remercie infiniment du conseil.

Puis elle salua gracieusement le docteur qui se retirait.

Ainsi la pauvreté la condamnait à souffrir, quand la guérison eût été facile à une autre!

Mais c'était plus que la souffrance, ce mal qui la retenait immobile, c'était la fin de son travail, la fin de l'existence.

Le jour où Laurence ne put plus tenir l'aiguille, il lui restait quelques francs ; elle les divisa en sous, et pensa qu'en mangeant un petit pain d'un sou par jour, ce serait encore autant de jours qu'elle pourrait ne pas mourir.

Elle se trompait pourtant encore dans son calcul ; il lui fallut acheter parfois deux sous d'eau, et ce fut autant à retrancher sur la durée d'existence qu'elle s'était accordée.

Certes la vie, telle qu'elle lui était faite, n'était pas à regretter ; mais elle était si jeune, et sa conscience sans reproche lui donnait parfois un calme si doux !... Il y avait une place de son logement, où du côté des Tuileries, on apercevait un coin du ciel ; elle le peuplait de mille images gracieuses ; et ce petit jardin céleste qu'elle s'était créé suffisait par instant à son bonheur.

Avec le peu de nourriture qu'elle prenait, elle acheva bientôt de dépérir, minée par le besoin.

La première fois qu'elle sentit une douleur étrange dans les entrailles, elle se dit que c'était la *faim*, elle pleura... Mais son premier mouvement fut de jeter un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'avait vue ; et, l'humiliation lui étant épargnée, sa souffrance devint plus paisible et résignée.

Cependant elle sentait que le terme approchait.

Il y avait un désir que Laurence nourrissait depuis longtemps ; c'était de revoir une fois son tableau de sainte Claire, qui était à l'église Laint-Laurent.

Il y a loin de la rue Saint-Florentin à la rue du Faubourg-Saint-Martin ; il y a cinq boulevards et deux rues... C'est beaucoup de chemin pour une mourante !

Et Laurence devait le faire seule, à pied... Depuis quatre ans, elle ne s'était appuyée sur le bras de personne.

Mais elle pensa que, dans ce moment-là, peut-être elle le pourrait encore, et que dans peu de temps assurément elle ne le pourrait plus.

Elle entreprit le pèlerinage.

La belle jeune fille était devenue étiolée, livide, frêle comme une ombre.

Elle longeait les boulevards d'un pas incertain, tremblant et s'asseyant à tous les bancs pour prendre haleine.

Sur cette grande route intérieure, elle voyait passer une foule innombrable. Comme tous les pauvres isolés, elle se disait dans sa détresse :

—Voilà des milliers d'êtres, et il n'y en a pas un dont je connaisse les traits, dont mes traits soient connus... pas un qui me plaigne... qui sache seulement que je meurs !

Elle était prête à demander l'aumône... l'aumône d'un regard, d'une parole humaine.

Pourtant, dès qu'elle fut à l'église Saint-Laurent, ses forces se ranimèrent, elle pénétra dans la chapelle du fond à gauche où était sa Sainte-Claire.

Quelle émotion vint saisir l'âme de Laurence à la vue de cette peinture ! elle retrouvait cette figure de sainte sur laquelle ses yeux s'étaient reposés huit mois !... elle reconnaissait chaque coup de pinceau tracé par elle !

Elle retrouvait là sa jeunesse... sa jeunesse qui ne datait que de deux ou trois années, et qui semblait si loin d'elle !... Mais c'était le temps où son malheur était encore mélangé d'espérance, et où elle peignait cette toile, comme l'un des premiers tableaux qui devaient commencer sa carrière.

Laurence s'agenouilla devant son propre ouvrage.

—Oh ! si j'avais pu continuer à peindre, disait-elle, quelle douce existence ç'eût été !... Un tableau de mille francs seulement à faire chaque année, et cela m'eût suffi... Travailler pour vivre, c'est juste et digne ; vivre pour travailler, quand l'ouvrage plaît, c'est heureux et facile !... Il en aurait bien peu coûté au destin de me donner cet humble partage, et je ne lui eusse jamais demandé autre chose sur la terre !

Tout le temps où Laurence avait possédé cette illusion se revoyait dans son tableau. Elle y retrouvait l'aptitude, la force, le courage du travail qu'on croit poursuivre, l'amour de l'art dans lequel on croit s'élever davantage ; elle y retrouvait l'adresse de sa main, la justesse de son regard.... et presque sa jeune beauté, qui l'inspirait pour peindre celle de sainte Claire !

Elle était là comme quelqu'un qui pourrait venir s'agenouiller sur son propre tombeau, et penser, en pleurant, à sa vie écoulée.

Laurence contemplait la sainte Claire à la guimpe de toile, au manteau de laine brune, et se disait :

—Au lieu de ce que je demandais, et de ce que je méritais peut-être d'obtenir, il est venu l'affreuse misère !

Oh ! quel singulier hasard que j'aie fait justement pour mon dernier tableau la patronne des pauvres !... Sainte Claire, tu as fondé l'ordre des plus humbles sœurs ; tes filles sont comme moi dénuées de tous biens ; elles quêtent et mendient leur pain par toute la terre... Puis, revenues dans leur maison nue et

dépouillée, si elles sont prêtes à mourir de faim, elles sonnent la cloche d'alarme, et les gens charitables leur apportent du pain!

Mais je me trompe... c'est encore bien plus que moi!... Moi, mon Dieu, je serai bientôt à ce moment terrible... mais je ne sonnerai pas la cloche d'alarme... car personne ne viendrait me répondre!

Ah! les pauvres, les mendiants, ont encore une patronne au ciel; ceux qui meurent de faim n'en ont pas!

Elle jeta sa tête dans ses mains en sanglotant, saisie d'une profonde pitié pour elle-même...

Laurence revint chez elle à la fin de la journée. En passant le seuil de sa porte, elle savait que c'était pour la dernière fois.

Les jours suivants, l'inanition et la maladie achevèrent de la miner. Elle s'éteignit peu à peu, comme un pauvre oiseau qui bat de l'aile dans sa cage abandonnée.

Enfin, un soir, son dernier morceau de pain était fini, ses dernières forces étaient épuisées... elle se traîna encore jusqu'à son lit... ce coffre en forme de tombeau... et elle sentait qu'elle ne se relèverait plus.

C'était le soir où nous sommes arrivés; le soir du brillant souper de madame de Miroville.

L'air était plein de bruits de fête... bruits joyeux, mais dont les échos sont parfois bien tristes!

La maison retentissait des rumeurs de l'orgie. Le plafond de l'entre-sol tremblait et craquait sous les ébattements de tous ces gens ivres de vin et de débauche; la musique, les bonds des polkas effrénées, les rires, les cris de joie perçaient les airs.

On entendait mugir la ronde infernale de tous les vices, qui donnaient leur grande fête là-haut!

Des masses de projectiles tombaient devant les petites fenêtres sombres de l'entre-sol.

C'était quand les danseurs, étouffant de chaleur, venaient un moment respirer sur le balcon. Leurs cigares qu'ils jetaient dans la rue, décrivaient des étincelles dans l'espace; leurs coupes, que ne pouvaient plus tenir leurs mains avinées, versaient des flots de champagne sur le pavé... Les singes aussi, gorgés de gâteaux et de dragées jetaient les gâteaux et les dragées dans la rue.

Laurence écoutait machinalement tous ces bruits et voyait pleuvoir les débris de l'orgie... Cette atmosphère ardente et

impure de la débauche se répandait autour d'elle, tandis qu'elle exhalait ses derniers soupirs.

Elle croisa ses mains sur sa poitrine et regarda le ciel dans sa pensée.

Un bruit plus fort que les autres se fit entendre, justement au-dessus du lit de Laurence, le bruit d'un corps qui tombe sur le parquet.

C'était madame de Miroville qui avait gagné le grand prix à boire : et cette masse de femme, couronnée de lierre, tombait ivre par terre, et roulait dans des flots de vin.

Puis, après ce bruit, Laurence n'entendit plus rien.

Elle venait de mourir.

La poussière du plafond, ébranlé par la chute d'Antonine, tomba sur le corps de la pauvre défunte : le vice hideux jetait la première poussière de la tombe sur la vertu sacrifiée.

Tout était fini.

Aucun des anges de Paris n'avait passé devant la porte de la pauvre Laurence!

Vingt-quatre heures après, comme on n'avait plus aperçu la jeune locataire de l'entre-sol, on fit ouvrir sa porte par autorité de justice. Le médecin appelé à constater le décès déclara que la jeune fille était morte de faim.

On l'enterra au cimetière de Montmartre, dans la fosse commune. On ne savait rien de sa famille : on écrivit seulement sur sa croix noire le nom de *Laurence*.

On aurait dû inscrire sur cette croix :

Opprobre sur les hommes qui l'ont laissée mourir !

XVIII

LA RUINE

Les plus brillants moments de la vie annoncent presque toujours le temps des plus funestes revers. Madame de Miroville en fit l'épreuve peu de jours après le splendide souper où elle s'était surpassée elle-même dans l'art de mener joyeuse vie.

Un matin Catharina chantait en sortant de la loge du portier et en montant l'escalier du premier ; elle était au comble de ses vœux, et elle avait mis son contentement en chanson.

—Tra la la la, j'ai trouvé une place.— J'entre chez madame Eudoxie, — je pourrai sortir d'ici sans être servante de caba-

ret. — Mais avant je me vengerai de l'ancien soufflet et du dernier — et de tout le tra la la la!

La femme de chambre entra chez madame, et lui remit une lettre.

C'était un billet de faire part qui n'avait aucun rapport avec la gaîté de Catherine, car il portait pour signe de deuil un filet noir.

—Ah? dit Antonine en l'ouvrant, c'est la mort du capitaine Milot... On pensait bien qu'il ne reviendrait pas de cette pleurésie qu'il a prise l'autre jour en sortant de mon grand souper... Le convoi est pour midi... Catherine, avez-vous commandé mon bain?

—Non, dit la servante, je n'y ai pas pensé.

—Sotte que vous êtes.

—On ne prend pas des bains tous les jours quand les grandes chaleurs sont passées.

—Taisez-vous... c'est pour ma santé.

—C'est pour abîmer le parquet.

—Pas de réplique... Vous êtes faite pour obéir et non pour raisonner.

—Je ne pourrai bientôt plus parler, peut-être!

—Non, quand je le défends... Je vous prie de vous souvenir, mademoiselle Catharina, que vous êtes ici la servante et moi la maîtresse.

—Il y a des maisons où les servantes valent bien les maîtresses.

—Plaît-il, insolente!

—Les servantes gagnent leur vie en faisant quelque chose.

—Je vous chasserai.

Catherine ajouta plus bas en se glissant vers la porte:

—Et les maîtresses en ne faisant rien... ou en faisant pis que rien, sur l'air du tra la la la.

Antonine lança sur les pas de la femme de chambre un flacon de poche qui alla se briser sur le parquet.

Puis, elle s'étendit dans un fauteuil et siffla ses singes pour qu'ils vinssent la distraire.

L'heure du lever sonnait à peine pour eux; Nestor sortit de sa niche en bâillant et détirant ses grands bras, et se dirigea vers sa maîtresse; Gambade resta endormi.

Presque en même temps, le vicomte de Monclave entra.

Son humeur était des plus noires; il lui était arrivé dès le

point du jour une foule de créanciers, d'huissiers, de protets, qui ne lui avaient laissé ni paix ni trêve.

Sa ruine assurément était triste, mais elle apportait avec elle une impression plus triste encore. Elle lui rappelait le moment où, dans les premiers embarras d'affaires suscités par ses dépenses pour madame de Miroville, il avait été près d'avoir recours à un crime pour sortir de cette situation désespérée en s'emparant des biens de sa femme.

Nous l'avons dit, ce moment d'affreux délire avait laissé en lui de fortes traces.

Le souvenir de ce meurtre projeté devait suffire à l'épouvanter, mais la manière presque fantastique dont cette tentative avait échoué y ajoutait un sombre prestige, et en gravait plus fortement la terreur dans son âme.

Il arrivait le front bas et plissé sous ses faux cheveux; sa figure, semblable à une tête de bois, perdait un peu de sa fixité ordinaire pour peindre une inquiétude amère.

Antonine, en bonnet du matin, en pantoufles, plongée dans son fauteuil, arrangeait nonchalamment le collier de Nestor.

—Le capitaine Milot est mort, dit-elle en tendant la lettre au vicomte.

Monclave, sans savoir pourquoi, tressaillit à cette nouvelle.

—Déjà! dit-il. En si peu de temps!... Comme on meurt vite!

—On a vu tout de suite que la pleurésie tournait mal.

—Il n'y a pas quinze jours qu'il dansait ici... et le voilà mort!

—Cela se voit tous les jours.

—Oui... Et on en est toujours surpris.

—Irez-vous au convoi?.... c'est pour midi.

—Assurément!

—A l'église... au Père-Lachaise?

—Eh! sans doute!

—Mais nous partons à deux heures pour Montmorency... en partie de campagne.

—Je croyais que c'était pour demain?

—On a avancé d'un jour, pour éviter le dimanche... C'est décidé... nous partons en masse pour courir dans les bois... Si la soirée se prolonge, nous coucherons là-bas.

—C'est bien... Faites ce que vous voudrez.

—Mais le convoi?... Serez-vous de retour?

—Je n'en sais rien... Nous arrangerons cela.

Monclave alluma un cigare, et se promena de long en large dans la chambre à coucher, en répétant encore :

—Comme on meurt vite !

Mais Antonine interrompit aussitôt sa promenade.

—M'apportez-vous de l'argent ? demanda-t-elle.

—Comment ! dit Monclave, l'air plus sombre, vous aviez encore dix mille francs l'autre jour !

Antonine se serait bien gardée de dire qu'une grande partie de cette somme avait été employée à fournir une caution pour Laverrière, et le reste dépensé elle ne savait trop comment.

—Je n'en ai plus, répondit-elle sèchement.

—Vous ne m'objecterez pas les dépenses du dernier souper, reprit Monclave, c'est moi qui ai tout payé.

—Je n'ai pas l'habitude de tenir des livres de comptes... et pour tout *total* je vous dis que *je n'ai plus rien*.

—Je le regrette, car je ne puis vous en donner.

—Je parie que tout à l'heure... quand vous aurez l'air moins maussade, vous en trouverez encore.

Monclave fut loin de se dérider, et il reprit sa promenade à pas lents.

Il y eut un moment de silence.

Nestor, échappé des bras de sa maîtresse, se livrait à ses grandes joies du matin. Il fourrageait partout, sautait de la cheminée à la commode, s'élançait aux rideaux du lit, et se balançait mollement à leurs plis de damas.

Il eut une autre fantaisie.

Sur la commode, étaient deux corbeilles de laque, garnies de ces fleurs en papier de soie colorié, si répandues maintenant. Les roses trénières étaient posées sur un carton garni de mousse, qui, au-dessous, laissait les corbeilles vides ; et Nestor avait vu parfois sa maîtresse glisser la main làdedans.

D'un revers de patte, il renversa les fleurs, fouilla dans la corbeille, et empoigna des lettres qui s'y trouvaient.

Il les déchiqueta un peu avec les dents ; puis, comme il avait l'habitude de rapporter comme un chien, il se dirigea vers M. de Monclave pour lui remettre ce qu'il avait trouvé.

Ce fut en cet instant qu'Antonine l'aperçut.

Elle s'élança, saisit les lettres, et appliqua au singe deux soufflets si vigoureusement lancés qu'il en vit mille étincelles.

Nestor fit une grimace horrible, mais en même temps il resta stupéfait ; c'était la première fois que sa maîtresse le frappait, et sa surprise était encore plus grande que sa colère.

Il comprit dans son instinct que ce qu'il avait fait était une chose tres-mal, et il alla s'enfoncer tout pensif dans un coin.

Pendant cette scène d'une minute à peine, Monclave tournait le dos en se dirigeant vers la fenêtre, et ne s'était aperçu de rien. Antonine avait déjà remis toutes choses en place avant qu'il revînt.

Il se rapprocha cette fois de madame de Miroville de l'air d'un homme qui s'arme de courage ; il s'assit en face d'elle et lui dit :

—Antonine, j'ai à vous parler de choses très-graves.

—De l'enterrement ou de la partie de campagne ? demanda-t-elle.

—De choses plus sérieuses encore que cela.

—Que de porter les gens en terre ?

—Oui... car la ruine est plus triste que la mort... Vous le savez, continua Monclave d'un ton solennel, j'ai sacrifié pour vous toute ma fortune... J'ai dissipé ce que j'avais, et engagé ce que je devais avoir pour subvenir à vos dépenses... J'ai perdu mon existence à venir, pour satisfaire à vos fantaisies d'un jour.

—Et puis... après ?

— Après... Je suis au bout de toutes mes ressources... tourmenté, traqué sans relâche par les créanciers... Il faut pourtant que je sauve de là une somme qui me mette à même de vivre d'une manière au moins supportable, si ce n'est plus selon mon rang... et je me creuse en vain la tête pendant des nuits d'insomnie sans savoir comment y parvenir.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Il faut d'abord songer au présent et effectuer une réforme complète dans votre maison.

— Ah ! par exemple !

— Tant que j'ai pu vous faire riche, opulente, je l'ai fait. Il me semble que, si maintenant vous ne recevez plus de moi qu'une existence modeste, vous devez encore vous en contenter de bonne grâce.

Elle le regarda et se mit à rire.

— Mon Dieu ! mon cher Théophile, dit-elle, quel air d'en-

terrement !... Mais vous vous trompez d'heure... le convoi est pour midi, et il n'est encore que onze heures.

— Écoutez-moi donc, je vous prie, madame, dit plus impérieusement le vicomte, écoutez-moi, pour peu que vous ayez d'affection pour moi, car il s'agit du malheur de toute ma vie ; autrement, écoutez-moi encore par raison, car il s'agit de vous même, de votre propre existence.

— Habit noir, cravate blanche, air lugubre..... rien n'y manque !

— Voulez-vous m'entendre, à la fin, madame, ou je sors d'ici pour n'y plus rentrer.

— Voyons, parlez... C'est que ce n'est pas amusant ce que vous dites... Vous parlez de réduire ma maison...

— Certainement.

— Et cela n'est ni agréable ni possible, il me semble.

— Il le faut pourtant bien.

— Je ne puis vivre à moins.

— A moins de six mille francs de loyer.

— J'irai donc loger dans une mansarde.

— A moins de cinq domestiques !

— Il faudrait donc me servir moi-même.

— A moins de trente ou quarante mille francs par an de chiffons et toilettes.

— Toutes les femmes de ma connaissance dépensent cela ; je ne peux être moins bien qu'elles.

— Vous ne pouvez vivre à moins de donner chaque hiver pour une cinquantaine de mille francs de repas et de fêtes ?

— Non, certainement, je ne puis pas m'enfermer comme un ours, ni aller chez les autres sans recevoir.

Le vicomte se leva, frappa du pied, et il fit quelques pas en se pressant le front avec rage et en grondant tout bas :

— O mon Dieu ! mon Dieu ! et, quand je l'ai prise, elle était femme de chambre ;

Il revint près d'Antonine, et reprit d'un ton plus calme, mais plus ferme :

— Enfin, madame, voici ce que j'ai à vous proposer ; c'est à prendre ou à laisser. Il faut vendre vos diamants, toutes vos pierreries, vos cachemires, votre mobilier. Avec cela, vous vous ferez un capital de quatre ou cinq cent mille francs que je vous placerai. Il me semble que les revenus de cette somme

vous donneront encore tout ce que vous pouvez raisonnablement désirer...

Il ajouta tout bas :

— Et plus que vous ne valez !

Antonine, qui vit alors le sérieux de ces propositions, commença à s'effrayer et à ressentir une irritation violente.

— Pour moi, continua Monclave, je rassemblerai les débris épars de ma fortune... je verrai si je peux m'en faire une planche de salut... et je vivrai bien ou mal, à la garde de Dieu !

— Ainsi, vous ne me donnerez plus rien ! s'écria Antonine en rougissant de colère, vous ne me donnerez plus rien, et vous croyez que !...

Un regard furieux acheva sa menace.

— Eh ! voulez-vous donc, madame, dit le vicomte avec emportement, que pour vous je me réduise à aller mendier ou à me brûler la cervelle... C'est tout ce qui me resterait à faire.

— Vous n'en seriez pas là si vous aviez *su vous procurer* la fortune de votre femme, dit la courtisane avec une méchanceté atroce.

Monclave frissonna et dit d'une voix étouffée :

— Eh ! vous savez trop bien que je l'ai voulu.

— Si je me souviens de cela, dit Antonine avec une expression mordante, c'est pour penser que vous avez été stupidement maladroit !

Le vicomte devint profondément pâle.

Ce souvenir affreux, qui l'avait déjà poursuivi dans la matinée, lui était encore rappelé, et par la voix de la vipère qui lui avait soufflé une odieuse pensée, et qui lui reprochait maintenant de n'avoir pas été aussi criminel qu'il avait été un moment prêt à le devenir.

Il détourna la tête, honteux et atterré sous cet horrible reproche.

Mais Antonine avait espéré longtemps que *Monclave se ferait veuf*, et qu'elle l'épouserait avec une fortune immense, avec un titre ! elle savait à peine ce que c'était qu'*un titre*, elle aurait porté celui de vicomtesse comme un porc des dentelles, mais elle n'en avait que plus d'envie pour *se relever*, pour avoir quelque chose de plus que les créatures de sa sorte ; et toutes les fois que ce souvenir lui revenait, toutes les fois qu'elle pensait que la vicomtesse de Monclave vivait encore, elle avait au cœur une rage mortelle.

Ils restèrent quelque temps tous deux dans un silence colère.

La pendule sonna midi.

Antonine, dans son énorme égoïsme, pensa qu'il était l'heure de s'habiller pour partir, et qu'il ne lui fallait pas gâter, par des regrets inutiles et des colères qui altèrent les traits, la journée de plaisir qu'elle s'était promise.

— Théophile, dit-elle en changeant de ton, venez ici !

Et Monclave arriva comme un chien à la voix de son maître.

Elle lui montra du doigt un coussin qui était à ses pieds.

Et il s'agenouilla sur ce coussin.

Antonine plongea un instant son regard plein de reproche souriant dans les yeux du vicomte, puis elle lui dit :

— Allons, demandez-moi pardon de m'avoir causé de l'humeur... dites que vous aviez bien mal choisi votre temps, de venir me faire de la morale et de m'attrister, le jour même où je me promettais quelques pauvres petits moments de distraction... Dites vite que vous ne m'en parlerez plus et remettrez la chose à un autre jour.

Elle jeta les deux bouts de la cordelière de son peignoir autour du cou du vicomte, qui se trouva ainsi enchaîné à sa ceinture, et elle se mit à le magnétiser en lui passant doucement les mains sur la tête.

Monclave, sous le souffle de cette femme, sous le contact de ses mains chaudes et moites, se fondait d'attendrissement, se mourait de béatitude, et reprenait son air niaisement idolâtre.

—Maintenant, continua-t-elle avec un accent d'amour, donnez-moi tout l'argent que vous avez sur vous... quoi que ce soit... car je ne puis aller à Montmorency sans payer mes courses d'ânes.., et puis, allez-vous-en... parce que voici le moment de commencer ma toilette.

Le vicomte tira sa bourse, qui contenait dix pièces de vingt francs... c'était tout ce qu'il avait sur lui et chez lui, tout ce qui lui restait au monde... et il le remit à Antonine... Puis, pour récompense, il baisa les mains dans lesquelles il déposait la dernière obole de son immense fortune.

Il se releva. Et il était temps en effet qu'il laissât madame de Miroville à ses préparatifs de départ... On entendait des voitures qui s'arrêtaient à la porte, des pas qui montaient l'escalier, des voix nombreuses dans l'antichambre.

Les compagnons de voyage d'Antonine venaient la prendre bien avant l'heure, afin de se restaurer avant le départ.

On tira des buffets les viandes froides, les conserves, les sucreries, les vins fins, liqueurs de toute espèce, et la bande joyeuse s'installa à la salle à manger, tandis que madame de Miroville procédait à sa toilette de voyage, et que le vicomte de Monclave se rendait à l'enterrement du capitaine Milot.

XIX

PRESSENTIMENT

Le vicomte de Monclave assista au service et convoi funèbre du capitaine Milot avec une fatigue extrême, suite des pénibles émotions de la matinée. Il était profondément préoccupé par sa désespérante situation de fortune ; mais, quand il reportait les yeux sur le cercueil qu'il accompagnait, c'était toujours avec cette même surprise de voir l'homme plein de force passer en quelques jours de vie à trépas... surprise qui n'était au fond, sans qu'il s'en doutat lui-même, qu'une vague terteur de succomber ainsi au moment où il y songerait le moins.

Cette lassitude, cette pesanteur de tout son être, lui fit trouver d'une longueur infinie la messe mortuaire et le chemin de la Madeleine au Père-Lachaise.

Au moment où le cercueil fut déposé dans la terre, ce roulement des tambours voilés de crêpes, et ces détonations, qui accompagnent les funérailles militaires, agirent encore d'une manière extraordinaire sur ses nerfs, lui qui était l'homme le plus difficile à émouvoir et le plus matériel du monde.

Le convoi redescendit la vaste colline où est assise la ville des morts. Le vicomte laissa les assistants s'éloigner et s'assit sur un banc, préférant se reposer un instant et rentrer seul.

Le cimetière était assez désert ce jour-là, et l'endroit où se trouvait Monclave, moins passager que les autres, restait dans une complète solitude.

L'allée de cyprès, au bord de laquelle il était assis, tracée en ligne droite, découvrait toute sa longueur infinie ; la perspective absolument uniforme présentait partout les pointes d'arbres noirs, mêlées aux cimes des colonnes et des pyramides ; le sable, parfaitement uni, n'était troublé d'aucun pas ; le ciel, d'une teinte d'opale, était aussi uniforme et calme ; l'immobilité des nuages était complète comme celle des arbres.

Monclave était porté à la méditation pour la première fois de sa vie.

Il y avait comme une existence intérieure de pensées et de sensations qui s'éveillait tout à coup en lui ; ses idées s'éclairaient ; il voyait, à la lueur d'un jour nouveau, tout ce qui s'était jusque-là présenté à lui.

Il songeait toujours à sa fortune évanouie, mais ce n'était plus comme la veille en alignant des chiffres et en s'arrêtant au total ; il récapitulait l'emploi qu'il en avait fait, et il se demandait si ses grands biens égoïstement dissipés avaient été payés par assez de satisfactions personnelles, si son honneur sacrifié avait été payé par assez de voluptés, enfin, s'il avait bien fait de suivre la route commune des hommes opulents et débauchés.

Et lui qui jusque-là avait été si insensible aux influences extérieures, qui, de même que les animaux marchant à quatre pieds, n'avait jamais une fois levé ses regards vers le ciel, il se sentait pénétré, devant ce tableau majestueux de la tombe des hommes, d'une indicible tristesse.

Au fond de l'allée solitaire il vit venir un ecclésiastique qui suivit quelque temps ce chemin ; puis, comme il approchait, tourna dans un autre sentier.

C'était la chose la plus simple du monde de voir un prêtre dans un cimetière, et Monclave crut sentir, à cette vue, une lame froide lui traverser le cœur. La haute taille, le port, la démarche noble et digne de ce prêtre, lui rappelaient celui qui lui était un soir apparu, le reportaient aux funestes moments où il avait été sur le point de commettre le plus odieux des crimes.

C'était la troisième fois dans la journée que le hasard ramenait devant lui ce souvenir, qui venait le troubler, le persécuter et, à ce qu'il lui semblait, lui apporter de sinistres menaces.

Il songeait même en ce moment au portrait de la marquise de Monclave, morte autrefois sous la main de son aïeul, et dont il avait, ce soir-là même, incendié l'image ; il lui avait semblé un instant la voir dans l'une des blanches figures de marbre qui perçaient le feuillage, lui reprochant d'avoir reproduit l'œuvre de destruction cruelle et anéanti tout ce qui restait d'elle.

Le vicomte se leva brusquement, dans la crainte de revoir le prêtre à la robe noire, la femme à la figure pâle, et sortit à pas rapides de l'enceinte du Père-Lachaise.

Il prit un cabriolet de place et fut en très-peu d'instants à la rue Saint-Florentin.

La bande joyeuse de madame de Miroville et de ses compagnons partait pour la campagne.

Tout le monde était bien repu d'un bon déjeuner, bien vêtu pour la circonstance, les femmes en mousseline indiscrète et légère, les hommes en coutil, avec veste et chapeau de colon, et tous un peu échauffés par le coup du départ.

—Venez donc, vicomte! lui cria-t-on de tous côtés. Nous allions partir sans vous!

—Oui, nous allons aux bois... *Les fraises en sont cueillies...*

—Mais c'est égal... vous savez... *Dans les bois sont de doux mystères!*

—Puis au retour une promenade sur l'eau!... *Et vogue la nacelle!...*

—Oui, vivent les prés, les ruisseaux, les bois, les ânes!

—Vive tout le champêtre!

—Mais arrivez donc, vicomte!

Cette gaîté était d'un contraste insupportable pour Monclave dans la situation d'esprit où il se trouvait.

—J'ai grand besoin de déjeuner, messieurs, mesdames, dit-il. Partez sans moi, j'irai vous rejoindre.

—Mais comment nous retrouverez-vous?

—Ce n'est pas difficile... chez Leduc... le meilleur restaurant... vous y serez plus longtemps que dans les bois.

—Alors... à souper!... car il est probable que nous coucherons là-bas.

—Oui, à souper.

—Sans manquer.

—Comptez sur moi.

Ils partirent et Monclave respira largement, en se promettant bien de les laisser aller se promener sans lui.

Il avait emprunté une pièce d'or pour sa journée à l'une de ses connaissances qui se trouvait au convoi; il alla d'abord déjeuner au café de Paris, et y prit, en effet, un copieux repas.

Ensuite, il passa le reste du jour à fumer étendu sur les chaises placées en dehors de l'établissement, et à parcourir en tous sens les boulevards.

Le soir, il lui en coûtait de rentrer à l'hôtel de la rue d'An-

jeu, avec toutes les pensées pénibles qui devaient l'assaillir au retour, et qui étaient là plus vivantes qu'ailleurs.

Il se décida à passer la nuit dans sa petite maison, qui était l'appartement de madame de Miroville.

Donc, à dix heures, le vicomte rentra là. Il s'installa dans la chambre à coucher, et prit des journaux pour finir la soirée.

Les domestiques allumèrent la lampe, préparèrent le lit, puis ils allèrent se coucher.

Monclave, en robe de chambre, commença sa lecture.

Les bruits cessèrent peu à peu dans la maison, puis dans la rue.

Cependant, le vicomte n'était pas absolument seul ; les deux singes de madame de Miroville, qu'en l'absence de leur maîtresse on ne s'était pas occupé de mener coucher, restaient encore à jouer dans la chambre.

L'un de ces animaux, Nestor, le favori d'Antonine, était un *singe de nuit* à la pelure noire, rehaussée par le ruban rouge qu'il portait au cou.

Gambade, donné par Laverrière, pour tenir compagnie au premier, était un affreux animal au poil roux, plus grand que son camarade, mais ne faisant que l'égaler en activité et en vigueur.

Tous deux profitaient largement par leurs jeux de la veillée qui leur était accordée.

A mesure que le silence se faisait autour de lui. Monclave devenait plus distrait de sa lecture.

Les inquiétudes, les pesants soucis, qui ont bien plus de force dans la nuit, prenaient en lui la puissance poignante de ces heures pleines à la fois d'exaltation et de recueillement.

L'aspect de cette chambre de la courtisane lui rendait plus visibles aussi ses désordres et ses folies.

Il voyait ce lit de satin rose recouvert de dentelles, ces tentures de soie, ces glaces, ces dorures, ces riches tapis... puis cette toilette, surmontée d'un voile d'Alençon, et couverte de flacons de vermeil, enfermant des parfums qui valaient des flots d'or... ces écrins entr'ouverts... ces cachemires roulant jusque sous les pieds.

Cette chambre était bien l'abîme bordé de fleurs où sa fortune s'était engloutie ; mille ornements étaient à la surface ; mais au fond gisaient la ruine, le désespoir, toutes les horreurs du gouffre sans fond.

Et Monclave se demandait ce qui flottait encore au-dessus pour le consoler... il trouvait bien peu de chose.

Tandis que le vicomte se livrait à ces pensées, le singe Gambade se reposait, et Nestor, tranquille aussi pour le moment, se tenait immobile dans un coin.

Il avait son idée.

Assis sur sa queue, les deux pattes de devant croisées sur sa poitrine, la tête rentrée dans l'attitude d'un dieu indien, voici à quoi il pensait :

Lorsqu'il avait touché le matin aux lettres cachées sur la commode, sa maîtresse, jusque-là si idolâtre de sa personne, l'avait rudement souffleté ; c'était donc du mal qu'il avait fait là ; et, puisque c'était du mal, il devait tâcher de le faire encore.

L'instinct de Nestor n'était pas extraordinaire ; les animaux sentent généralement ce qui est bien et ce qui est mal : les bonnes bêtes pour faire le premier, les singes pour faire le second.

Quand on étudie les mœurs de ces animaux-là, leur malice incarnée, leur aptitude continuelle à faire des sottises, on pense que ce sont quelques diables que Satan mécontent d'eux a envoyés dans le corps d'un animal passer quelque temps sur la terre.

Dès que Nestor eut pris sa décision, il sauta sur la commode, jeta à bas les fleurs artificielles, s'empara prestement des lettres qui étaient au fond de la corbeille de laque.

Puis, après avoir accompli diverses cabrioles, il vint à M. de Monclave selon son habitude, et, en faisant la révérence, il lui remit poliment les lettres qu'il tenait.

Le vicomte instinctivement fronça le sourcil. Il voyait un paquet de lettres chez madame de Miroville qui, ainsi qu'il le savait bien, n'avait l'habitude d'en conserver aucune.

Pour son malheur, Monclave jusque-là n'avait jamais eu le moindre soupçon sur la fidélité de sa maîtresse ; il était l'homme le mieux trompé ; la dupe la plus parfaite qui existât au monde.

Placé justement en cet instant sous la lueur de la lampe, il déposa son journal, et se livra à l'occupation difficile d'ouvrir l'un de ces papiers froissé, broyé, déchiqueté par les dents et les ongles du singe.

C'était une lettre d'amour !

D'amour cavalier, leste, insolent, tel qu'on l'adresse à de telles femmes.

La foudre tombait réellement sur la tête de Monclave ! Une jalousie bestiale, féroce, le déchira de toutes ses tortures, il devint tour à tour pourpre et livide, ses cheveux se dressèrent, es lèvres se couvrirent d'écume.

Ils se renversa en arrière, se tordit dans son fauteuil en exhalant des cris sourds, et se tourmentant dans des convulsions effrayantes.

En quel moment découvrait-il qu'il n'avait pas possédé seul la courtisane ? lorsqu'il venait de s'assurer qu'il avait sacrifié à cette possession tout ce qu'il avait au monde, toute son existence à venir !

Après le premier moment d'écrasante surprise, il eut le courage de revenir à ces lettres, de les parcourir toutes.

Non-seulement on faisait l'amour à sa maîtresse, mais on se raillait de lui, il était moqué, bafoué, honni... rien ne manquait à sa rage.

Et point de signature !

Il cherchait à relire encore, et ses doigts frémissants déchiraient le papier au lieu de l'ouvrir... il cherchait à reconnaître l'écriture, et son œil trouble ne voyait plus rien... il cherchait à se souvenir du sens des phrases qui eût pu l'éclairer, et sa pensée refusait de le servir.

Enfin, le vicomte repassa dans son esprit le nom de tous les hommes qui venaient chez madame de Miroville, et, comme il arrive d'ordinaire, il oublia le seul qu'il eût fallu nommer.

Pourtant, il vit un petit billet moins chiffonné que les autres, et, comme il ne s'y trouvait que quelques lignes, il pensa avoir la force de le lire.

C'était un billet qui accompagnait le don d'une pendule et de deux vases de porcelaine, *style Pompadour*...

Et celui-là enfin était signé *Laverrière !*...

Ce présent, on s'en souvient, avait été fait avec l'argent emprunté par Laverrière au vicomte.

Il se leva, marcha à pas précipités..... Il prit les lettres, les déchira en mille pièces, les jeta par terre, les broya sous le talon de sa botte... Il marcha encore, maudissant son aveuglement, son excès de bêtise, frappant son front, qui devenait bleu et saignant sous les coups de ses poings crispés.

Il songea à aller chercher Laverrière pour le tuer ; mais il lui fallut bien s'avouer que, dans son délire, il était incapable

de se conduire, de marcher dans les rues, de trouver la maison de son adversaire..

Cependant il appelait de tous les cris de son âme Laverrière!... Antonine!..... peu lui importait..... mais quelqu'un à tuer, à déchirer... du sang à voir couler!...

Brisé de ces angoisses, il vint retomber sur une chaise longue.

—Oh! dit-il, je me demandais tout à l'heure ce qui surnageait sur l'abîme où s'étaient engloutis mon honneur, ma fortune; je le sais maintenant; il y reste pour moi le ridicule, la confusion, la honte la plus cruelle à dévorer!

Il versa quelques larmes et tomba dans une torpeur mortelle.

Cependant, dans ce demi-anéantissement, il rappelait à sa mémoire tous les instants, toutes les nuits où il s'en allait confiant, et où on avait dû le trahir. Aidé par les détails qu'il avait trouvés dans ces lettres, il voyait son malheur comme s'il en eût été témoin, et tous les aiguillons d'une horrible jalousie lui déchiraient le cœur.

Dans le silence de la nuit, il entendit, non loin de lui, le son d'une cloche..... un son qui tombait à coups lents, incertains, inégaux.

Monclave pensa que ces tintements se produisaient dans son cerveau, parce qu'il devenait fou; car, en effet, dans beaucoup de cas de folie, le malade croit sans cesse entendre des sons de cloche.

Mais le vicomte retomba dans ses sombres méditations et le bruit revint. De minute en minute, ces sons, auxquels il trouvait une impression sinistre, résonnaient à son oreille.

Ils tintaient à côté de lui, au dehors de la maison, comme si la cloche eût été suspendue dans l'air.

Le vicomte reconnut que ce son était bien réel, mais il ignorait d'où il venait, et il était incapable de chercher à le reconnaître.

Le silence revint; quelques instants se passèrent dont le vicomte ne mesura pas la durée, dévoré, torturé par mille déchirements intérieurs, livré à des transports de jalousie dont le supplice croissait à chaque pensée nouvelle.

Le calme alors était complet dans la chambre et au dehors; on aurait entendu frôler l'aile d'une mouche dans l'air.

Au milieu de ce silence, Monclave entendit le bruit d'une clef tournée dans la serrure de la porte d'entrée.

Cette fois, le vicomte ne pensa point que ce fût une illu-

sion ; toutes les portes intérieures étaient restées ouvertes pour donner de l'air, et il distinguait parfaitement le bruit grinçant du fer du côté de l'entrée.

Il se dressa à demi en s'appuyant au bras de son fauteuil, et écouta.

La porte fut ouverte et refermée, des pas rapides avancerent, résonnant dans l'antichambre, dans deux salons situés à la suite l'un de l'autre, puis à la porte de la chambre...

Et Laverrière entra.

Monclave ne lui donna pas le temps d'être surpris de le trouver là, à la place de celle qu'il cherchait. Un tigre n'est pas plus prompt à s'élancer sur sa proie qu'il ne le fut à sauter à la gorge de cet homme, à le saisir à deux mains au collet de son habit.

Laverrière n'avait pas besoin d'explications.

Un coup d'œil lui montra ses lettres déchirées et éparses par terre; un éclair de sa pensée lui montra que le vicomte était instruit de tout, et connaissait les plus petits détails de ses amours avec Antonine comme lui-même, que toute dénégation était impossible, et que le mieux à faire était de prendre les choses avec une audacieuse assurance.

Monclave, accroché à son habit, le secouait avec violence, en faisant entendre un sourd rugissement.

Cependant il parvint à se dégager de son étreinte.

— Holà ! monsieur, dit-il, plus de convenance, s'il vous plaît !... Je vous ai pris votre maîtresse... mais ce n'est pas une raison pour que nous soyons ici à nous colleter comme deux crocheteurs.

Monclave haletant ne pouvait rien répondre.

Aussi Laverrière se posa en face de lui, et continua avec une superbe impudence.

— Eh bien ! oui... Je vois que vous savez tout... à quoi servirait de nier? Votre maîtresse est à moi depuis longtemps. A cette heure, elle est ordinairement seule chez elle... Je suis monté... voilà tout...

Le vicomte le regardait avec des yeux hagards et sortant de leur orbite. Cette tranquillité insolente, si cela était possible, augmentait encore sa rage.

— Je ne sais comment vous vous trouvez ici, reprit Laverrière du même ton. Antonine ne devait aller que demain à

Montmorency; et la lumière que j'ai vue dans sa chambre à coucher m'a confirmé dans l'idée qu'elle était ici... Je me suis promené sous la fenêtre pour attendre, *comme de coutume*, le signal... Un instant après, la cloche placée au balcon du salon pour amuser le singe, et qu'Antonine agite d'ordinaire pour m'avertir que vous êtes parti, s'est fait entendre... Ce sera le singe lui-même qui l'aura sonnée... car je ne pense pas que vous soyez instruit de ce détail... Quoi qu'il en soit, à cet appel, je suis monté, je suis entré *avec ma clef*... et me voici.

Cette tirade fut débitée avec une merveilleuse impertinence.

A ces mots soulignés par la prononciation, *comme de coutume... avec ma clef*... à ces détails de trahison que Laverrière se plaisait à donner, il est impossible d'exprimer ce que ressentait Monclave; c'était un mélange de colère et de honte qui l'anéantissait.

Il ne pouvait que proférer dans des cris à demi étouffés :

—Misérable ! scélérat ! infâme !

—Voyons, monsieur !... pas d'injures, je vous prie, dit Laverrière d'un ton hautain. Je viens voir votre maîtresse, et je vous trouve à sa place.... La rencontre est désagréable, ridicule pour tous deux..... Mais enfin, vous le voyez, moi, j'accepte la situation telle qu'elle est... C'est encore le moins grotesquo, il me semble... ainsi, tâchez de m'imiter.

Et, en effet, il avait raison.

Le malheureux Monclave, trompé, volé, dépouillé dans son amour et dans ses biens, était encore dominé par Laverrière, et, dans cette scène, toute la part d'humiliation était pour lui.

—Maintenant, continua le beau dandy, nous dénouerons l'aventure comme il vous plaira. Je vous laisse le choix des moyens..... excepté de nous battre à coups de poings comme deux goujats dans la rue.

Comme Monclave, la tête bouleversée, ne répondait rien, il poursuivit :

—Le silence serait sans doute ce qui conviendrait le mieux... Il faut toujours faire rendre le moins de bruit possible au ridicule... Si vous y tenez absolument, un duel pourrait aussi en finir, et, au moins, ce serait le fait de gens comme il faut.

Ce mot de duel réveilla Monclave comme un éclair qui vint briller à ses yeux.

Il reprit tout à coup sa raison et son courage.

—Oui ! s'écria-t-il, un duel !... un duel où vous n'échapperez

pas !... où je vous tiendrai devant moi ! où je serai sûr de vous tuer !

—Eh bien ! monsieur, dit Laverrière, demain je serai à vos ordres.

—Non pas demain ! dit Monclave avec plus de violence. Misérable ! vous vous sauveriez cette nuit !

Laverrière se mit à rire avec mépris.

—Monsieur, dit-il, vous êtes en délire, sans quoi voilà une parole que vous auriez payée cher... Mais je dédaigne les propos d'un fou... Si vous ne voulez pas attendre jusqu'à demain, il faut donc nous battre cette nuit.

—Oui ! à l'instant même ! répondit le vicomte.

—C'est difficile... une chambre à coucher n'est guère un lieu de cartel... puis nous n'avons ni armes ni témoins.

Il réfléchit et ajouta :

—Cependant il ne nous serait peut-être pas difficile d'arranger les choses.

—Dites ! dites ! s'écria Monclave.

—Il y a derrière la maison une cour parfaitement isolée..... surtout à cette heure... Des épées ?..... j'en ai chez moi, où je m'amuse habituellement à faire des armes... Des témoins ?..... à la rigueur, on peut s'en passer.

—C'est bien ! dit précipitamment Monclave. Alors, venez ! venez !...

—Un moment... les armes sont chez moi.

—Allez les chercher.

—Mais vous craignez peut-être que *je ne me sauve en chemin*... Alors il faut prendre la peine d'y aller vous-même.

Monclave savait bien qu'il lui était impossible de se soutenir jusque-là ; il ne se sentait de force que pour combattre et tuer son odieux ennemi.

—Allez-y monsieur, dit-il d'une voix haletante, mais songez que je vous attends... avec impatience.

Laverrière regarda la pendule, dit qu'il serait de retour dans dix minutes, et sortit.

XX

COMME ON MEURT VITE

Ce n'était que dix minutes d'attente, mais elles étaient d'une longueur dévorante pour Monclave.

Il avait tant besoin de tenir Laverrière au bout de son épée... de chercher la place où il pourrait l'en frapper... de faire couler son sang... d'éteindre la vie dans son sein... Il avait tant besoin de faire un peu de mal à son tour, pour toutes les tortures qu'on lui avait imposées.

Cette chambre à coucher d'Antonine lui faisait horreur, le harcelait de mille pensées cuisantes, de mille sarcasmes insultants... ce lit de satin rose... il se demandait pour quel usage il l'avait orné! pour qui il en avait payé si cher la dentelle!

Il alla se mettre à la fenêtre pour en détourner sa vue.

Deux passants isolés longeaient la rue.

Ces mots qu'ils prononçaient montèrent jusqu'à la fenêtre :

—La belle soirée !... mon Dieu, la belle soirée !...

—Oui, se dit Monclave, le temps est bien beau !... Cette Antonine, cette indigne femme est maintenant à se promener le long des bois, ou à parcourir en bateaux les belles pièces d'eau, et elle dit aussi sans doute : *Mon Dieu, la belle soirée!* Ou bien, elle est à table, à boire, à s'enivrer... la tête penchée sur l'épaule d'un homme qu'elle gratifie de ses faveurs, et elle dit de même : *Oh! la belle soirée!*

Et moi!... Et moi, mon Dieu !...

Mais il reprit avec une gaîté sinistre :

—Eh bien, j'ai eu mon bonheur aussi ce soir! j'ai appris la vérité sur toutes choses! j'ai su que j'étais ruiné... Et, juste en même temps, j'ai vu que ma fortune, mon existence entière, était allée à une ignoble créature, qui se jouait de moi. J'ai pu connaître au juste cette femme, à laquelle j'ai tout sacrifié, cette fille de chiffonnier, cette femme de chambre, cette femme entretenue; j'ai vu la bassesse de sa naissance, de sa condition, qui n'était rien auprès de celle de son âme.

Allons, c'est quelque chose encore de connaître la vérité, de savoir où on en est!... Et je puis dire aussi : *Oh! la belle soirée!*

Puis, cessant de faire entendre son rire amer, délirant, il tomba sur une chaise, brisé, anéanti, dans une défaillance complète de tout son être.

Le reste de ces minutes mortelles s'écoula sans qu'il eût la force de les compter.

Cependant, au bruit des pas de Laverrière qui rentrait, Monclave se dressa de son siége, et se retrouva aussi fort et aussi vivant que jamais.

—Vraiment! dit Laverrière en entrant, dans nos arrangements je n'avais pas songé à l'obscurité qui ne nous permettrait pas de diriger nos épées, et voilà que justement il fait un clair de lune magnifique.

Le chevalier d'industrie, au moment d'un combat à outrance, avait le ton aussi léger, aussi arrogamment suffisant; le courage physique ne lui manquait pas... Ces hommes-là sont si souvent en lutte avec le monde qu'il faut qu'ils apprennent à n'avoir peur de rien.

Il posa sur la table quelques épées, qu'il tira de dessous un paletot jeté sur lui pour cacher les armes en chemin.

Monclave dévorait ces armes du regard, et se hâta de les saisir dans sa main.

—Attendez, monsieur, dit Laverrière, j'ai pris chez moi ces épées à tout hasard pour ne pas vous faire attendre... mais elles ne sont pas de même longueur... il faut les mesurer avant de s'en servir.

—C'est bien! c'est bien! dit Monclave, d'une voix stridente... Nous verrons cela là-bas... descendons vite dans cette cour... où vous dites qu'on peut être en sûreté pour se battre!

Les deux adversaires traversèrent sans bruit la longueur de l'appartement et descendirent.

Ils étaient seuls, et pourtant un certain bruit de pas les suivait; un piétinement se faisait entendre derrière eux le long de l'escalier.

Au fond de la cour de la maison était une porte qui donnait dans une autre grande cour, en ce moment-là entourée de démolitions.

Ces deux emplacements étaient attenants à la même propriété : mais le corps de bâtiment que desservait la seconde cour devant alors être reconstruit, l'espace en était momentanément abandonné.

Il se trouvait donc là un endroit, uni de terrain, et tout à fait solitaire au milieu des décombres.

Le vicomte et Laverrière pénétrèrent dans cette enceinte.

C'était un vaste carré long. A droite y avait deux rangées d'arbres et des restes de gazon, à gauche un espace nu, semé de blocs de pierre et terminé par la plus haute des quatre murailles qui enfermaient la cour.

La lune donnait en plein dans cet espace.

Laverrière, qui seul avait son sang-froid, mesura le terrain du regard pour y disposer le combat.

Pendant qu'il se livrait à cette inspection, il s'aperçut que les singes Nestor et Gambade étaient descendus derrière eux et les avaient suivis jusque-là.

Ces animaux jouissaient de leur liberté cette nuit-là. Ils voyaient bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans la maison ; peut-être allaient-ils jusqu'à comprendre, à l'air agité de leurs maîtres, que c'était quelque chose de funeste, et ils voulaient savoir ce qu'il arriverait.

Ces deux singes n'appartenaient réellement ni à l'un, ni à l'autre des combattants ; mais Nestor, le premier dans la maison, semblait plus particulièrement attaché à M. de Monclave; Gambade, qui avait été apporté chez madame de Miroville par Laverrière, paraissait plutôt reconnaître celui-ci pour son maître.

Laverrière se mit à rire.

—Ah ! c'est parfait! dit-il. J'objectais, tout à l'heure, que nous n'avions pas de témoins, et voici vraiment deux gaillards qui paraissent avoir l'intention de nous en servir.

En effet, l'air des singes était assez grave et attentif pour faire supposer cela.

Monclave n'entendit rien.

Il ne pouvait que grincer des dents et proférer quelques mots qu'exhalait sa rage.

—Vite ! vite ! c'est un duel à mort !... L'un de nous deux doit rester ici.

Le combat qui allait avoir lieu n'était point un de ces duels dans lesquels on s'intéresse à deux hommes dignes d'estime, poussés par un faux point d'honneur à attenter à leur vie, c'était une lutte dont la cause était ignoble et ridicule, et qui allait se vider entre un misérable chevalier d'industrie et un vil débauché.

Aussi le diable pouvait en disposer à son gré.

Laverrière promenait donc son regard sur le terrain. Il jugeait qu'il serait plus prudent de se placer sous les arbres, afin de ne pas risquer d'être aperçu par cette nuit claire... Mais le sol était inégal... Le gazon gênait... Il se plaça du côté de la muraille en bravant le danger que pouvaient offrir les fenêtres voisines.

—En garde... Monsieur, en garde ! criait le vicomte avec fureur.

—Mais encore une fois, Monsieur, dit Laverrière, il faut choisir deux épées de même longueur dans ces armes que j'ai prises au hasard.

—Eh bien, faites... mais un combat à outrance... un combat à mort !

—Il est inutile de le répéter... Vous serez satisfait.

Laverrière tendit les deux épées qu'il avait choisies à Monclave, qui en prit une ; puis il lança les autres par terre.

Les singes se jetèrent sur ces armes, comme sur des jouets qui leur étaient donnés.

Les adversaires allaient se mesurer.

Laverrière se plaça sur l'un des deux points qu'il avait désignés et dit à Monclave en lui montrant le poste opposé :

—Monsieur, prenez ce côté où le terrain s'incline.

—Que voulez-vous dire?

—Mais c'est un avantage... on peut plus facilement rompre.

—Ah ! vous usez de générosité... c'en est trop, misérable !... En garde donc.

—Malgré votre aimable injonction, Monsieur, il me faut encore vous faire penser à ôter votre habit... car vous ne savez trop ce que vous faites... et vous ne pouvez vous battre ainsi équipé.

Les deux adversaires jetèrent bas leur habit, et prirent chacun leur place.

Les épées se croisèrent.

La lueur de la lune tombait à plomb sur ce sol découvert. La blancheur du sable, des murs, des pierres de taille éparses sur la terre, réflétait plus vivement sa clarté, et la rendait presque éblouissante ; on pouvait distinguer chaque brin de mousse courant dans les fissures de pierres.

La figure des combattants était largement éclairée.

Sous cette blanche lueur qui frappait sa face; on voyait le vicomte pâle, l'œil en feu, le front ruisselant de sueur. A cette teinte livide de ses traits, on eût dit qu'il était déjà frappé au cœur, épuisé de sang, et que son spectre seul combattait encore l'odieux Laverrière.

Celui-ci avait tout à coup perdu son expression habituelle d'impudente légèreté. Sa vie était en jeu, et, sous la clarté nocturne, il montrait un visage sec et dur, plein de bassesse, et qui révélait son véritable caractère.

Les lames se heurtaient avec une impétuosité extrême

Ce que Laverrière avait dit en riant était arrivé.

Les deux singes avaient commencé par faire rouler à terre les épées qui leur étaient laissées, et courir après. Mais ces animaux, qui poussent l'esprit d'imitation à un point extraordinaire, ne virent pas plutôt le combat de leurs maîtres que, saisissant chacun une épée par la poignée, ils l'agitèrent de toutes leurs forces, en frappant tantôt par terre, tantôt l'un sur l'autre.

Ils semblaient réellement les *seconds* des adversaires, qui, pour compléter le combat, se mesuraient ensemble.

Et, dans cette nuit limpide, cette cour enfermait un cartel en règle.

Les hommes, impétueux, violents, offrant sur leurs traits la rage de se détruire l'un l'autre qui les possédait ; les singes présentant leur face barbue, grimaçante, leurs dents blanches, aiguës, et se livrant à une lutte pleine de bonds extravagants, de contorsions affreuses.

C'était un tableau d'une bizarrerie étonnante.

La lumière brillante de la lune venait du côté des arbres, lesquels jetaient sur le sol une ligne d'ombre noire et crue, qui faisait mieux ressortir la blancheur cristalline du reste de l'enceinte.

Dans l'espace éclairé, les combattants s'agitaient dans les mouvements saccadés, rompus, précipités de l'escrime, dans toutes les poses et attitudes forcées des passes d'armes.

Leurs ombres se projetaient sur la muraille, en face des arbres, sur cette muraille blanche, unie, qui semblait déroulée là exprès pour recevoir ces silhouettes, pour servir de toile à cette vivante diablerie.

Les figures des hommes, les figures des singes, tous ces combattants aux membres agités, aux angles aigus, aux lignes contournées, grotesques, s'y débattaient de telle manière que les têtes, les corps d'hommes et d'animaux se mêlaient dans un mouvement continuel pour former des êtres monstrueux.

Il ne se vit jamais une si diabolique fantasmagorie !

Cependant les minutes s'écoulaient, les coups d'épée se croisaient sans que l'un des deux adversaires eût encore l'avantage.

Parfois, la rage de Monclave redoublant, il jetait un regard enflammé vers le ciel comme pour lui reprocher de ne pas mieux servir sa cause.

Laverrière reprenait un de ses rires insolents, paraissant dire qu'en un tel combat il ne fallait pas s'attendre au jugement de Dieu!

Cependant le sang coulait sur les mains, sur la poitrine, de diverses légères blessures; les adversaires, tous deux habiles champions, se portaient des coups précipités, mais ils étaient si adroits à les parer que les lames allaient frapper dans le vide, et ni l'un ni l'autre n'avaient encore rien perdu ni gagné.

Un homme allait bientôt tomber mort à cette place, et on ne savait qui resterait étendu dans ces murailles, qui pourrait en sortir vivant!

Tout à coup, à l'instant où les épées des adversaires, sans cesse croisées sans résultat, semblaient prêtes à s'incliner et à tomber de lassitude, la lame de Laverrière, lancée dans un hardi dégagement, alla se plonger jusqu'à la garde dans la poitrine de Monclave.

Le malheureux étendit les deux bras en croix, sa main droite lâcha l'épée, son corps ondula dans une convulsion suprême, et il tomba pour ne plus se relever.

Laverrière se pencha vers lui, vit qu'il rendait les derniers souffles, et se sauva de cette cour, comme si tous les gendarmes, ennemis du duel, eussent été sur ses traces.

Presque en même temps, dans le combat grotesque mais acharné des singes, Gambade, qui accomplissait une pétulante cabriole, s'étant enferré lui-même sur l'épée de Nestor, fut traversé de part en part, et tomba mort.

Le témoin de Monclave avait eu le dessus dans la seconde partie du cartel, Nestor avait vengé son maître.

Tout était fini, les ombres fantastiques s'effacèrent sur le mur.

Nestor s'assit sur la terre, à côté de son maître, qu'il regarda en méditant sans doute, et tout resta immobile.

Au bout de quelques minutes, Monclave expira.

Les dernières heures de la nuit s'écoulèrent; l'ombre des arbres s'allongea lentement et alla couvrir le mort; et pendant ce temps il n'y eut toujours dans l'enceinte de la cour que la solitude et le silence.

Comme on meurt vite! . . . .
. . . .

Le matin, Catharina, en se rendant à son ouvrage, commença par entrer dans la chambre à coucher. Elle jeta un cri

de désespoir à la vue des débris des lettres de Laverrière à Antonine qui couvraient le tapis.

Elle avait soustrait elle-même quelques-unes de ces lettres, qu'elle comptait vendre bien cher à M. de Monclave au moment où elle quittait la maison. C'était son bénéfice et sa vengeance... Elle perdait tout en même temps!... Elle pensa bien que le maudit singe noir avait pu seul découvrir ces lettres et les livrer, et elle le chercha dans toute la maison pour lui faire payer cher sa trahison.

Ne le trouvant nulle part, elle courut inspecter la première cour de l'hôtel, puis la seconde, où il avait pu se glisser...

Là, on sait quel spectacle frappa ses yeux.

Catharina jeta les hauts cris.

Madame de Miroville, qui arrivait justement en cet instant de la campagne, fut attirée par sa voix, et pénétra dans cette enceinte.

Elle put à peine en croire ses yeux en voyant là Monclave ensanglanté et sans vie.

—Lui que j'ai quitté hier! s'écria-t-elle. Mon Dieu! mon Dieu! et aujourd'hui le voilà trépassé!

Frappée d'épouvante, Antonine ajouta, pour tout accent de regrets donnés à son amant :

—Miséricorde!... je suis ruinée!

QUATRIÈME PARTIE

L'AVOCAT DU PEUPLE

I

LA RUE DU PUITS-DE-L'ERMITE.

Par une froide soirée de l'un des premiers jours d'avril, madame de Flamine et la jeune Emma de Mérand qui, ainsi qu'on le sait, habitait alors la maison de sa noble amie, enveloppées de fourrures et dans une voiture bien fermée, se rendaient dans l'un des quartiers déserts qui avoisinent le jardin des plantes.

Le temps était sombre et plombé. La dame de charité, af-

faiblie par une récente maladie et par les fatigues de sa vie habituelle, pâlissait et frissonnait par instants sous la bise glacée que bravaient impunément la fraîcheur et la belle santé d'Emma, alors dans tout l'épanouissement de son âge.

Mademoiselle de Mérand était bien changée depuis l'année précédente où nous l'avons laissée. Tranquille maintenant sur le sort de son père qui voyageait à l'étranger, guérie de ses accès de somnambulisme dont il ne lui restait qu'une légère exaltation d'esprit, le cœur plein des plus douces affections près de l'amie qui l'avait recueillie, ayant passé près d'elle une partie de l'été à la campagne, le bonheur et l'air pur des champs s'étaient réunis pour la rendre fraîche et belle à ravir.

Au moment même de retourner au château de Lussy. sa résidence habituelle d'été, madame de Flamine voulait avant son départ faire encore quelques visites de charité, et c'était dans ce but qu'elle parcourait ces rues étroites, escarpées et perdues aux confins de la ville.

Cependant, quelque livrée qu'elle fût à ses pensées de bienfaisance, madame de Flamine, à travers les plis de son voile, portait souvent sur sa jeune compagne de ces regards de mère interrogeant le cœur de sa fille.

Et, tandis que la voiture avançait, elle disait :

—Ma chère Emma, je vous ai vu tenir des journaux ce matin..... Avez-vous lu l'article qui rend compte du magnifique succès obtenu à l'audience d'hier par notre ami l'avocat Béranger.

—Oui, répondit Emma, et cela ne m'a nullement étonnée.

—Sans doute... avec son talent reconnu...

—Non, par un autre motif.

—Ah ! vous aviez des motifs de prévoir ce succès?

—Oui... l'autre nuit j'avais rêvé...

—Encore des rêves !

—Mais puisqu'ils me viennent ainsi.

—Ma chère enfant, vous avez toujours beaucoup abusé de la faculté de rêver... Mais voyons cette fois.

—Eh bien, reprit Emma, je voyais sur une grande place..., qui devait être celle du Palais-de-Justice..... une foule populaire, au milieu de laquelle un homme était porté en triomphe. Les voix qui l'acclamaient le nommaient le défenseur du peuple..... et celui qui recevait ces honneurs, autant que je

pouvais distinguer ses traits, me paraissait être Mᵉ Béranger.

—D'abord, ma chère, on ne l'eût pas appelé le défenseur du peuple pour le procès qu'il vient de gagner..... car c'est celui d'un homme très-riche, de M. de Courmont, député de la Haute-Saône .. et l'enthousiasme de la foule n'avait rien à faire là.

—Non... dans mon rêve il ne s'agissait point de cette cause... et le tableau que j'ai vu devait se rapporter à quelque succès plus éclatant encore qui aura lieu dans l'avenir.

—Quand cela serait, on ne porterait pas l'orateur en triomphe.

—Pourquoi donc?

—Parce que cela ne se fait plus, même pour les hommes les plus illustres... et vous ne prétendez pas, je pense, qu'on cueille des lauriers dans les rues de Paris où il n'en pousse point, ni qu'on promène pour votre fête triomphale un char dont le modèle est perdu depuis mille ans.

—Qu'importent les accessoires, si l'ovation est la même.

—Le siècle présent a bien autre chose à faire qu'à ressusciter d'antiques usages pour donner raison au rêve d'une petite fille.

—Ne raillez pas, ma chère Marie.

—Oh! je connais votre prédilection passionnée pour la justice...

—Oui, la justice, mélange d'autorité et de vertu, me semble par-dessus tout montrer une des faces de Dieu sur la terre.

—Et il appartient à la profession d'avocat de la faire rendre à tous... Mais n'est-il pas vrai que vous admirez surtout cette profession lorsqu'elle se montre sous une belle figure, avec des formes charmantes et une voix harmonieuse? ajouta en souriant madame de Flamine.

—Je n'en sais rien, répondit Emma en rougissant.

—Oh! je ne vous en blâme pas, se hâta de dire Marie, car la vertu peut bien se trouver aussi au milieu de tels avantages.

—Tout ce que je puis dire, répondit Emma qui avait déjà repris son habituel sourire, c'est que, de tous vos protégés, votre filleul qui a passé l'automne dernier avec nous à la campagne est maintenant le plus favorablement placé.

—Chut! dit madame de Flamine, ne parlons jamais de ce grand secret.

Et la jeune femme resta après ces mots dans un pensif silence.

La voiture avait quitté les rues populeuses de Paris et roulait sur un pavé encadré d'herbe, entre des bicoques aux murs tapissés de vignes, aux toits chargés de mousse.

—On croirait qu'en une minute nous avons passé de Paris au village, dit Emma, et ce n'est pas tout à fait une illusion, car au delà de ces maisons si basses on aperçoit de tous côtés la campagne.

—Nous voici dans la rue du Puits-de-l'Ermite, dit madame de Flamine. Le cocher cherche le nº 2... C'est là que demeure Ursule Landry.

—Cette pauvre femme que vous avez rencontrée chez Hélène Poncelet.

—Oui, Hélène a peu à peu recouvré la raison; elle s'est retrouvée en possession de sa modeste fortune, et son fils Etienne, toujours protégé par l'abbé Savinien, vient de se mettre à la tête d'une fabrique d'ébénisterie. Si le malheureux Poncelet a bientôt succombé au bagne, cette mort est encore providentielle, puisque la tache imprimée à cette famille s'efface.... Et, quand j'allais me féliciter près d'Hélène du calme, du bien-être relatif qui lui étaient rendus, j'ai rencontré chez elle une pauvre créature abandonnée du ciel, et cent fois plus à plaindre que ne le fut jamais la femme du galérien.

—Plus à plaindre... est-ce possible?

—Vous allez la voir.

A cet instant, la voiture s'arrêta, et les deux dames descendirent.

En même temps, arrivait à pas lents dans cette rue un vieux bonhomme qui fredonnait dans sa barbe une gaie chanson, et qui s'arrêta subitement à la vue de mademoiselle de Mérand.

A ses couplets succédèrent les réflexions suivantes :

—Mon *idéale* est bien grandie et embellie!..... Le premier jour que je l'ai vue sur le quai des Grands-Augustins, je suis resté immobile comme ma hotte devant elle.... et ensuite, Dieu me pardonne, devant la place où elle m'était apparue... C'est à présent qu'il ferait bon s'extasier ainsi!..... vrai, moi qui vois tant de choses dans la nuit par les yeux de ma lanterne, qui connais tant de choses par mes fonctions politiques, je l'ai jugée comme une perle fine dans l'océan des rues..... Maintenant, pour achever de la rendre accomplie la

voilà près de cette dame de charité... un ange de ce monde... Elles vont sans doute visiter la pauvre locataire de ce logis... Voyons, c'est de mon devoir de savoir ce qui s'y passe comme agent de surveillance..... Mais non, mon vieil Antoine, ne dis pas cela, c'est par pur intérêt pour cette malheureuse femme... et, cette fois, c'est ton cœur qui va se mettre à espionner.

On a reconnu le père Miro, le chiffonnier.

Le vieux rôdeur de nuit était chez lui dans ce faubourg; il avait rang de bourgeoisie dans la cité des chiffons, et s'y trouvait en connaissance avec tout le monde.

Il alla donc s'asseoir sur un banc, au-dessus duquel s'ouvrait la fenêtre du cordonnier Cauchin qui occupait le rez-de-chaussée de la maison, et il n'eut qu'à tourner la tête pour rencontrer à travers une guirlande de vieux souliers la figure épanouie du vieil artisan qui lui sourit cordialement.

L'entretien fut bientôt lié entre eux.

Pendant cela, madame de Flamine et Emma entraient dans la maison, une pauvre masure de deux fenêtres de façade, à un seul étage, tombant en ruine. On y entrait par une petite cour. l'ermite dont la rue portait le nom y avait sans doute laissé la tradition des puits, car on en voyait un au fond de cette étroite enceinte. La margelle de ce puits, sa toiture et sa poulie paraissaient en bon état, mais il était couvert de planches, et devant était plantée une grossière croix de bois qui semblait en défendre l'approche.

A droite était l'entrée du mauvais escalier conduisant à un logement de deux pièces, situé au-dessus de la boutique du cordonnier.

Ce fut là que la dame de charité et sa compagne trouvèrent Ursule Landry.

Dans les jours de printemps, cette grande chambre semblait avoir conservé l'hiver dans son sein. Les murs, en l'absence de tous meubles, de tous ustensiles de ménage, étaient sombres, dépouillés ; la lumière se répandait à peine à travers les vitres troubles ; un petit poêle de fer était allumé dans le fond.

Ursule Landry offrait aussi en elle-même ce morne aspect de l'hiver. A quarante ans, il y avait sur son visage quelque chose d'éteint et de dévasté ; des bandeaux de cheveux blancs pâlissaient encore ses traits blêmes et maigres ; des douleurs rhumatismales engourdissaient ses membres d'un froid continuel.

Elle se souleva avec peine à l'entrée des deux dames de charité.

—Madame Ursule, lui dit madame de Flamine, je ne viens point vous offrir des secours en argent que vous avez déjà refusés, préférant vous borner à vos propres ressources; je viens seulement vous dire que si ces ressources, bien faibles, je crois... devenaient insuffisantes, vous me trouveriez toujours heureuse de subvenir à ce qu'elles vous laisseraient à désirer.

—Je vous rends grâce, madame, dit Ursule, et la bonté que vous mettez à m'offrir ces dons est déjà pour moi un bienfait.

—Mais vous n'en voulez point d'autres?

Ursule baissa les yeux, croisa les mains sur son tablier et dit d'une voix basse et lente :

—Voici ma position, madame. Pendant vingt ans que j'ai passés près de mon mari, ma vie n'a été qu'un long martyre; je n'ai connu que la misère, les privations, les larmes et surtout la honte d'être la femme de Guillaume Landry. Depuis que je me suis enfuie... enfuie de chez moi avec ma fille... je vais de maison en maison sans avoir une minute de repos, tourmentée par la crainte horrible d'être découverte par mon mari.

Pourtant la pauvre femme releva la tête, son regard se ranima, un sourire effleura ses lèvres.

—Mais, si j'ai été bien malheureuse de ce côté, continua-t-elle, Dieu m'avait ménagé une consolation. J'ai un frère, madame; et, grâce à lui, je serai peut-être dédommagée de tout ce que j'ai souffert. Mon frère se nomme Claude Ferrand et demeure à Saint-Maur. J'irai habiter près de lui; et dans sa maison je trouverai tout ce qui me manque: un digne et bon cœur pour m'aimer, un bras fort pour me défendre, et, plus que tout cela, un père pour ma fille.

—Mais, comment se fait-il, dit madame de Flamine, que vous ne soyez pas encore près de lui?

—Mon frère, répondit Ursule, demeure à la campagne, dans un petit domaine qui lui appartient. Mais, pour qu'il puisse m'y recevoir, il faut que la maison et les terres dont on lui dispute encore la propriété lui soient définitivement acquises, et il attend la fin du procès qui doit en décider pour m'y appeler.

—Mon Dieu !... et s'il allait perdre ce procès.

—Oh! non, madame, tous les droits sont pour lui.

—Si l'affaire se prolongeait... la justice a parfois bien des lenteurs.

—C'est impossible, j'ai entendu dire qu'elle serait jugée ces jours-ci mêmes.

—Alors, il n'est rien de mieux.

Emma ajouta encore aux instances faites par madame de Flamine.

—Mais, en attendant votre réunion à votre frère, il faut vous soutenir ici, vous et votre fille... et dans l'état de faiblesse où vous êtes...

—Il m'est impossible de travailler... c'est trop vrai, dit Ursule.

—Et vous avez sans doute bien peu de chose ?

—Tenez, mesdames, dit Ursule, qui venait de jeter un regard vers la fenêtre et dont les traits s'étaient ranimés, tenez, voici ma fortune !

Elle retrouva sa force pour faire quelques pas vers la croisée, et d'un signe engagea les deux dames à regarder dans la rue.

Celles-ci virent venir une jeune fille de dix-huit ans à peu près, d'un extérieur délicat et frêle, vêtue d'une robe d'indienne, d'une petite pointe de madras, coiffée d'une cornette blanche et des bandeaux de ses cheveux blonds. Un énorme paquet, formé d'une toile nouée par les quatre coins, était passé à son bras et rejeté sur son épaule.

Elle venait vers la maison ; mais avant d'entrer elle s'arrêta à la porte et fit un signe d'amitié à un bon vieux assis sur le banc de pierre.

Puis les deux dames, penchées à la fenêtre, entendirent ces mots échangés entre eux :

—Bonjour, père Miro.

—Vous voilà bien chargée, mademoiselle Geneviève.

—Non... pas trop... la mousse, ça n'est pas lourd.

—Et vous venez de la chercher ?...

—Au bois de Boulogne... c'est encore là qu'on trouve le mieux.

—Il y a loin de ce quartier.

—Je ne trouve pas... le chemin est beau.

—Et vous allez vendre ça à Paris ?

—Chez les fleuristes.

—Pour combien y en a-t-il dans ce paquet-là ?

—Pour vingt sous... et peut-être un peu plus.

—Il vous faut vivre deux là-dessus ?

—Eh bien ! pour des femmes la vie n'est pas chère.

—Vous avez bon courage, ma petite Geneviève ?

—Et bonne amitié pour vous, père Antoine.

Elle lui fit un joli petit sourire et entra dans la maison.

Madame de Flamine et Emma savaient alors d'où venait la subsistance des deux pauvres fugitives.

La première, après avoir fait un gracieux accueil à Geneviève, qui entrait, dit à madame Landry qu'elle voulait du moins lui laisser un souvenir de sa visite, et que, à défaut d'autres dons, elle espérait lui faire accepter quelques simples objets d'utilité pour elle et pour sa fille.

Après ces mots, la dame de charité fit monter par un domestique un carton qui était déposé dans la voiture et qui contenait de simples et chauds vêtements de femme.

Puis madame de Flamine renouvela ses offres de service et se retira avec sa jeune compagne.

Ursule et sa fille, déposant un moment la fierté de leur misère, les comblèrent d'actions de grâces en les accompagnant et les suivirent encore du regard jusqu'à ce que leur voiture disparut au détour de la rue.

Puis toutes deux se retrouvèrent seules dans leur triste demeure.

Le jour baissait. Cette première ombre pâle du soir, ou bien la réaction du rapide moment de sensations douces qu'elle venait d'avoir, répandait une teinte plus morne sur les traits de la pauvre Ursule.

Elle reçut le baiser de sa fille, puis l'engagea à venir prendre son dîner.

—Un moment, ma mère, dit Geneviève, la mousse se flétrirait... Il faut la mettre en bottes.... et mouiller d'eau fraîche.

—Je vais t'aider pour que tu puisses dîner plus vite, reprit Ursule. Approche la table..... c'est cela..... nous voilà à l'ouvrage.

—Il faut faire les bottes bien égales et les lier solidement avec du jonc.

—C'est qu'elle est superbe ta mousse, ma fille.

—Oh ! vous ne voyez rien, dit Geneviève avec un sourire d'ange qu'elle eût voulu faire passer sur les traits de sa mère. Et un bouquet de violettes qui est au fond.

—Un bouquet de violettes... tu as eu le temps de le cueillir?

—C'est pour nous, cela.

—Sans doute, dit Ursule en égayant ses traits pour répondre à l'intention de sa fille; il faut bien songer un peu à soi.

—Aux choses d'agrément... Le voici, ce petit bouquet; il va parfumer toute notre chambre... Ma mère, nous sommes donc au printemps?

—Sans doute, enfant; les violettes te le disent.

—Elles étaient encore sous les feuilles mortes..... c'est leur bonne senteur qui me les a fait découvrir... Je pensais une chose...

—Dis.

—Dans les champs, les plantes qui ont un bon parfum le répandent autour d'elles, et celles qui ont une mauvaise odeur ne la font pas sentir qu'on n'y touche..... Pourquoi n'en est-il pas de même parmi les personnes de ce monde? Les bonnes âmes ne se font guère connaître, et les autres répandent bien cruellement leur méchanceté autour d'elles.

—Pauvre enfant! tu es bien payée pour le dire!... Depuis que tu es au monde, tu vois ce que les méchants font souffrir... car, hélas! c'était dans ton père même que tu en trouvais l'exemple.

—Oh! j'ai eu tort de dire cela.

—Mais il faut penser que les bons répandent aussi leur bienfaisante nature sur ce qui les entoure; car ton oncle Claude Ferrand a toujours été plein de cœur pour nous; et à présent encore il n'aspire qu'à nous sauver.

—Oui, je suis sûre qu'il viendra bientôt nous chercher.

—Dès que son procès sera fini.

—Maudit procès, qui nous fait attendre depuis si longtemps!...

La jeune fille s'interrompit en regardant Ursule, puis reprit avec inquiétude :

—Mon Dieu, ma mère, qu'avez-vous?... vous voilà toute tremblante?

—Rien, dit Ursule. Ce temps gris rend tout triste... N'y prends pas garde.

—Si... Je suis sûre que vous souffrez.

—C'est cette chambre lugubre qui m'effraie..... Je suis folle... Mais aussi pourquoi sommes-nous venues demeurer ici?

—Que voulez-vous ? ces deux chambres, si bon marché...

—Je le crois bien, personne n'en voulait... une maison dans laquelle il vient de se commettre un crime?

—Il y a plus d'un an.

—Mais, depuis, le logement n'a pas été habité, et la dernière locataire est toujours cette pauvre femme qui, une nuit, descendait tranquillement à la voix de son amant qui l'appelait dans la cour... lorsqu'il l'a étranglée de ses mains et précipitée dans le puits...

—Nous ignorions cela, lorsque nous avons loué ici.

—Et lui... ce nommé Revel... ce monstre, il n'a jamais été découvert.

—C'est sans doute une vengeance particulière... qui ne regarde que le meurtrier et la victime... et qu'il faudrait oublier.

—Je ne peux pas. . Et cette croix placée devant le puits pour empêcher qu'on ne touche à son eau maudite.

—Mais, bonne mère, ne sortant jamais... vous ne la voyez pas.

—N'importe, je ne puis empêcher que l'image de cette femme ne soit toujours devant moi... Il me semble parfois que cette porte s'ouvre sous sa main, et qu'elle passe là, comme quand elle allait rejoindre Revel dans la cour. Oh! pourquoi sommes-nous venues ici! répéta Ursule avec une colère douloureuse.

Mais elle vit une larme dans les yeux de sa fille, elle reprit vivement :

—Oh! que je m'en veux!... Ma pauvre enfant... te voilà pâle de fatigue, de faim, et je t'attriste encore!... Tiens, laisse-moi finir cet ouvrage et va prendre ton repos... Je t'en prie, Geneviève.

La jeune fille, pour obéir à sa mère, alla s'asseoir près du poêle et mangea son petit dîner frugal et solitaire.

Lorsqu'elle eut fini, Ursule reprit :

—Maintenant, tu vas remettre nos deux couverts d'argent et notre timbale à leur place... C'est tout ce qui nous reste pour un besoin pressant.

—Oui, à leur place... dans la paillasse du lit, dit en souriant Geneviève. Il faut toujours prendre ses précautions, ajouta la jeune fille en arrangeant l'argenterie; cependant

nous n'avons rien à craindre... Mon père ne sait pas même où nous demeurons.

—Il peut le savoir d'un moment à l'autre.

—Que nous sommes ici... c'est impossible.

—Pauvre enfant! on n'est pas caché au fond des bois pour demeurer rue du Puits-de-l'Ermite.

—Enfin, il ne connaît sûrement pas notre demeure, et avant qu'il l'apprenne, bonne mère, nous serons parties d'ici.

—Le ciel t'entende!

Geneviève revint s'asseoir sur une escabelle aux pieds de sa mère et prit ses mains dans les siennes.

—Chez mon oncle Ferrand, dit-elle avec une joie communicative, nous n'aurons plus de ces inquiétudes-là... Oh! songez donc, ma mère, quel bonheur de se lever sans craindre ce qui peut arriver dans la journée, de se coucher sans craindre les ombres de la nuit, de n'avoir plus jamais peur de personne!...

—Et d'être près de ceux qu'on aime!

—Puis, à la campagne, vous vous porterez bien mieux... le bon air, la bonne nourriture, le repos...

—Oh! c'est un paradis qu'un petit domaine... On peut sortir, aller, venir... et on est toujours *chez soi!*... seul et tout à son aise... On est entouré de l'eau, de la verdure... C'est si bon!

—Oui, dit Geneviève en pressant les mains d'Ursule, mais c'est meilleur encore de voir les joues de sa mère qui reprennent leurs couleurs, ses yeux qui se raniment... la paix, le contentement qui lui rendent toutes ses forces.

—Chère petite!

—Ensuite, mon oncle, sa femme et moi, nous travaillerons avec courage, nous gagnerons la petite somme qu'il vous faut pour votre séparation.

—Cinq cents francs au moins.

—Vous, ma mère, vous pourrez bien fournir les preuves d'outrages, de mauvais traitements.

—Oh! oui, ce ne sont que les cinq cents francs qui manquent.

—Nous les aurons, et une fois la séparation prononcée, liberté entière! oh! c'est comme si on nous signait un billet de bonheur pour l'éternité!

—Je ne demande pas autre chose au ciel.

—Ça viendra. Je crois, ma mère, que vous aurez une fin

d'existence bien heureuse. Le malheur, ça doit être pour nous comme l'hiver, dont on dit : *S'il n'est d'un côté, il est de l'autre.* Quand on a eu bien des souffrances au commencement de la vie, c'est une raison d'en être délivré à la fin.

—Ma petite Geneviève, je veux te croire.

—Nous serons sauvées, paisibles, heureuses, et tout cela grâce à mon oncle Ferrand!

—Que le ciel soit béni de nous avoir au moins laissé cet appui!

Ursule venait de prononcer ces mots avec ferveur, lorsqu'elle tressaillit vivement et jeta un cri étouffé.

Geneviève se leva à l'instant en interrogeant sa mère du regard.

Le jour était tout à fait tombé.

La pauvre femme, en tournant la tête, avait crn voir la porte se mouvoir sous la main de ce fantôme qui, selon son esprit troublé, venait encore l'ouvrir comme à l'approche de ce Rével, son amant, son assassin.

Ce n'était pas tout à fait une illusion; Geneviève, en suivant le regard de sa mère, aperçut aussi ce mouvement de la porte d'entrée.

Mais il n'y avait rien là de surnaturel; il était arrivé seulement que, le jour venant depuis peu de tomber, les deux locataires de cette chambre n'avaient pas encore retiré la clef et qu'on pouvait entrer du dehors.

L'espace était déjà sombre, et, lorsque la porte se fut ouverte, on ne vit que la forme vague d'un homme sur le seuil.

Mais la terreur qu'il apportait était bien plus grande que celle de toute vision fantastique. La malheureuse Ursule reconnut son mari qui entrait.

En effet, Guillaume Landry s'avança.

II

UN BOURREAU LÉGITIME

Lorsque Landry, le mari d'Ursule, approcha, sa figure était si pâle que la teinte blafarde s'en détachait dans l'ombre; une certaine brusquerie de mouvement trahissait aussi en lui une sourde colère.

Son visage flétri, ses cheveux gris hérissés, son attitude, ses habits, tout en lui avait l'aspect usé, vieilli, cassé, de

l'homme qui arrive au terme et fera mauvaise fin. Cependant, sur son front ridé, il restait encore empreint une énergie puissante pour lutter contre l'adversité.

En ce moment il paraissait saisi d'une violente impatience.

—Pourquoi diable êtes-vous venues vous loger ici? demanda-t-il d'une voix frémissante.

Puis il premena un coup d'œil hagard dans la chambre où il se trouvait et reprit en frappant du pied.

—Répondrez-vous!... Pourquoi donc avez-vous choisi cette maison?

Ursule s'arma de courage; elle voulut dominer sa terreur qui eût donné trop de force contre elle à son mari.

—Puisque nous vivons maintenant séparées de vous, et par votre faute, répondit-elle, il doit vous être bien indifférent que nous habitions ici ou ailleurs.

—Et vous pensiez que je ne vous y découvrirais pas, reprit Landry. Il aurait fallu alors ne pas prendre de commissionnaires pour votre déménagement; ces gens-là disent tout... Ils m'ont indiqué la rue... la maison... et j'y suis venu... malgré tout!

Geneviève avait tendu une chaise à son père; elle se hasarda à dire :

—Nous n'avions pas le choix d'un logement il nous fallait prendre le meilleur marché possible; et le prix de ces deux chambres est le moindre de tout ce que nous avons trouvé.

Guillaume demanda avec hésitation et d'une voix moins impérieuse.

—Et n'avez-vous point de relations dans cette maison!... point d'anciens locataires avec lesquels vous soyez liées?

—Il n'y a point d'anciens locataires, répondit la jeune fille, les gens qui occupent le rez-de-chaussée sont venus après nous, et le reste de la maison est vide.

Landry seulement alors s'assit sur la chaise que lui avait présentée sa fille.

Il resta une minute en silence.

Ursule les lèvres sèches, la poitrine oppressée, mais la voix ferme, demanda à son mari :

—Enfin, Landry, pourquoi êtes-vous venu chez nous? que voulez-vous?

—Ce que je voulais! dit Guillaume qui s'arrêta et passa la main sur son front, comme pour en rappeler le souvenir.

Mais il reprit :

—Ah ! je voulais vous demander de me prêter un peu d'argent... Je vous le rendrai.

—Vraiment ! dit Ursule avec un rire amer, nous en avons beaucoup pour en prêter !...

—Il vous reste bien quelque pièce d'argenterie... quelques vêtements dont on puisse faire de l'argent.

—Non, rien.

—Il m'en faut.

—Travaillez.

—Je n'ai travaillé de ma vie ; je ne veux pas commencer à quarante-huit ans.

—Quand le besoin l'exige.

—Et que saurais-je faire?... J'ai passé ma jeunesse à tenir une queue de billard dans le café de mon père... Plus tard je n'en ai pas fait davantage... Cela n'est pas un état avec lequel on puisse vivre.

—C'est ce qui vous a perdu.

—Je n'avais pas besoin de gagner, je n'avais qu'à attendre pour être riche... riche comme je le serai bientôt.

—Encore votre folie qui vous reprend, dit tristement Ursule.

—Oh ! si c'est là ma folie, je ne la donnerais pas pour toutes les réalités du monde !

Et un air de joie et de puissance étrange illumina son visage.

Puis son front se rabaissa, ses rides se reformèrent, il retomba dans sa vieillesse abrutie.

—Mais il faut attendre ! dit-il, et je n'ai plus rien... Ecoutez donc ce que je vous dis, Ursule; ce n'est pas des conseils que je vous demande, c'est de l'argent !

Sa femme détourna la tête sans répondre.

—Je vous dis que j'en ai besoin! reprit Landry avec emportement.

Et il ajouta d'une voix plus sourde :

—Besoin pour manger... du pain !

A cette parole de son père, le cœur de Geneviève se serra de pitié.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle en tournant un peu la tête du côté du lit.

—Tu as regardé là ! dit violemment Landry à sa fille. Il y a de l'argent... et tu sais où il est !

—Au nom du ciel, Guillaume, dit Ursule effrayée, comment

voulez-vous que nous ayons quelque argent de reste, lorsque ma pauvre enfant ne peut, en se tuant de fatigue à aller ramasser de la mousse dans les champs, gagner que vingt sous par jour, avec lesquels nous vivons toutes deux.

—Geneviève..., dit Landry avec une nuance de bonté, je ne veux pas qu'elle fasse de trop rudes ouvrages.

—Elle fera toujours ce qui sera nécessaire pour vivre honorablement, dit Ursule; que vous importe !

—Il m'importe beaucoup ! dit Landry, je ne veux pas qu'on perde sa santé... ni sa jolie figure... Geneviève n'est pas destinée à travailler.

—Vous êtes fou !

—D'ailleurs, j'ai des projets sur elle.

Ursule fit entendre une exclamation sourde qui, toute faible qu'elle était, avait quelque chose de terrible.

En même temps, par un mouvement instinctif, elle se jeta devant sa fille.

Landry se leva brusquement.

—Vous venez d'avoir un soupçon horrible, Ursule, dit-il. Mais, songez-y, si vous pouviez avoir la pensée que je veux perdre ma fille... cette pensée je l'étoufferais en vous avec vous-même !

Et il brandit son poing crispé sur la tête de sa femme.

La terreur d'Ursule s'effaça ; elle sourit, rassurée par cet élan de colère qui ne menaçait plus que sa vie.

—J'aime mieux vous dire tout de suite ce dont il s'agit, reprit Landry en laissant retomber son bras. Il s'agit d'un mariage que j'ai en vue pour Geneviève.

—Ma fille m'appartient, dit avec fermeté Ursule.

—Qu'entendez-vous par là ? demanda Landry.

—Qu'elle ne se mariera qu'à son gré, répondit Ursule, et que ce ne sera pas avec un de vos indignes amis.

—Et, quand je l'ordonnerai, je voudrais bien savoir qui s'y opposera.

—Moi.

—Vous !... Mais d'un souffle je vous renverserais !

—Je saurai bien vous soustraire ma fille.

—Vous vous cacherez... comme ici... où au bout de deux mois je vous ai retrouvées.

—Nous retrouver n'est pas nous commander ; et ce n'est pas ici que vous dicterez des ordres.

—Mais, quand il me plaira, je peux vous faire réintégrer à mon domicile. Je n'ai qu'à dire un mot, et la gendarmerie me servira.

—Oui, c'est vrai, dit Ursule avec fermeté.

—Et je marierai ma fille à mon gré ; la loi est pour moi.

—Oui, répéta Ursule avec la même assurance ; la force, la loi, tout est pour vous à présent... mais, dans peu, nous verrons !

—Et que verrons-nous ? demanda Landry.

—Que je ne suis pas seule au monde ; et que si dans ma faiblesse je ne peux pas me soustraire à votre affreuse autorité, un autre la brisera.

—Ah ! vous comptez toujours sur votre frère, sur votre cher Claude Ferrand... Mais vous ne savez donc rien ? ajouta Landry avec surprise.

Ursule le regarda en commençant à trembler d'épouvante.

—Eh bien, allez le chercher pour vous protéger, à présent ! dit Landry avec un rire féroce ; il en est bien capable !

—Mon frère ! s'écria la malheureuse femme frémissant de tout son être.

—Il paraît que je suis le premier à vous en donner la nouvelle, dit Landry. Ce fameux procès dont Ferrand attendait le terme a été jugé hier. Il l'a perdu ; et se voyant ruiné, chassé de chez lui, il s'est jeté dans la rivière qui coule au pied de sa maison.

Ursule jeta un cri déchirant et devint pâle comme la mort.

—Oh ! mais, soyez tranquille ! ajouta l'infernal Landry, on l'a retiré de là ; et il va reposer bien paisiblement au cimetière.

Ursule tomba roide et froide sur le carreau.

Geneviève éperdue se précipita vers elle pour la relever dans ses bras.

Mais son père la retint violemment par le bras en disant :

—Tu sais où il y a de l'argent, dis-le moi ?

La jeune fille contint un instant son atroce douleur. Elle se redressa, jeta sur son père un regard d'écrasant mépris, et, étendant la main par un geste plein de hauteur et de dédain :

—Là ! dit-elle en indiquant le lit où était caché le rouleau d'argenterie.

Puis elle courut au secours de sa mère.

Guillaume fondit vers l'endroit qui lui était désigné, fouilla

le lit, saisit le petit rouleau de deux couverts, et s'élança sur l'escalier et dans la rue.

Une minute après, l'artisan du rez-de-chaussée et sa femme, avertis par le bruit qu'avait fait le corps d'Ursule en tombant et par la sortie précipitée de celui qui s'enfuyait, montèrent apporter du secours à leur voisine.

Ursule, placée dans un vieux fauteuil de tapisserie, était soutenue dans les bras de sa fille qui couvrait son front de baisers et de larmes.

Cauchin et sa femme, penchés vers la pauvre victime, frottaient ses tempes et ses mains de vinaigre. Et, quoiqu'elle ne pût les entendre, ils lui adressaient tout ce que leur simple imagination pouvait fournir de paroles consolantes pour la raffermir et la calmer.

—Oh! ne cherchez pas à la faire revenir à elle-même! dit Geneviève. A présent, du moins, elle ne souffre pas; tandis qu'en revenant à la vie ma pauvre mère n'y trouvera plus qu'un éternel supplice.

—C'est son affreux mari... votre père, ma pauvre enfant... qui la martyrise ainsi, dit la femme Cauchin; mais de ce côté, du moins, son malheur va finir.

– Comment le sauriez-vous? demanda Geneviève.

—Le père Antoine Miro, répondit la voisine, est le plus savant et le plus habile des anciens du quartier; il connaît si bien le passé, le présent, qu'on peut dire qu'il sait aussi l'avenir. Eh bien, lui qui vous aime tant, vous et votre mère, en voyant sortir ce méchant homme de chez vous, il a d'abord juré dans sa barbe; puis il a ajouté qu'au moins l'affreuse visite qu'il venait de vous faire serait la dernière... et là-dessus il est parti.

. . . .

En effet, le vieux chiffonnier, qui connaissait toute la vie d'Ursule par ses pérégrinations dans les divers quartiers, n'avait pas plus tôt vu descendre de chez elle Landry, effaré et pressant le pas, qu'il s'était mis sur sa trace.

—Je suis bien aise de t'avoir retrouvé, mon gaillard! disait-il. Tu as mis de la complaisance à venir de toi-même te brûler à la chandelle; et, puisque je te tiens, je vais faire ton affaire!

Il chemina rapidement vers Landry.

Au détour de la rue Copeau, quelques boutiques ouvertes

donnaient de la lumière ; à ces clartés on distinguait l'allure toujours rapide et le pas égaré de Landry.

En cet endroit, Miro s'arrêta, et fit entendre un sifflement particulier.

Un, deux, trois, quatre agents de police se trouvèrent aussitôt près de lui.

—Vous n'entendez donc pas, leur dit Miro, qu'on crie à toute force *au voleur?*

—Ah ! c'est toi, numéro 132 !... Nous n'entendons rien du tout.

—Si fait !... au voleur !... au voleur !...

—Mais c'est toi qui cries.

—Cet homme... là-bas... devant la boutique de l'épicier... il vient de faire un mauvais coup.... arrêtez !... arrêtez !

—Arrêtez !... arrêtez !... répétèrent les agents de police.

A ce mot, les habitants de la rue Copeau se trouvèrent subitement répandus dans la rue et répétant à l'envi : Arrêtez !... arrêtez !

Landry fut ainsi tout à coup entouré, cerné, sans passage d'aucun côté, et, quoique personne ne portât la main sur lui, il fut forcé de s'arrêter de lui-même.

Les agents de police le saisirent, le fouillèrent. Les couverts, la timbale trouvés sur lui, joints à sa mauvaise mine et à sa tenue débraillée, étaient plus qu'il n'en fallait pour donner raison à celui qui l'avait dénoncé. Il fut conduit au poste pour être dirigé de là en prison.

Miro le regarda s'éloigner.

—Ouf ! dit le bon Antoine, nous y voilà !... Il aurait mieux valu le faire pincer avant qu'après sa visite à Ursule... la pauvre femme !... Mais l'homme ne fait rien de parfait. Il suffit qu'il soit là...

Une fois enfermé à la Conciergerie, j'en aurai tant à dire sur son compte que je l'y ferai retenir à volonté... Je mènerai les choses peu à peu... une affaire après l'autre... pour tirer en longueur... et le faire garder avec autant d'habileté que je je l'ai fait prendre... Ah ! Miro-Talleyrand ! tu connais toutes ces rubriques-là !... Cependant voilà un homme qui pour le moment n'a pas volé, et que je fais coffrer comme voleur .. Oui, mais j'en ai sauvé tant d'autres, vrais gibiers de potence, que ma conscience peut être bien tranquille.

Et, sur ce, je vais faire mon rapport.

III

L'AVOCAT A LA MODE

L'avocat Béranger, l'ami de madame de Flamine, était ce matin-là seul encore dans son cabinet de travail, tandis que, dans le salon qui précédait cette pièce, de nombreux clients attendaient le moment où il serait visible.

Béranger avait trente-six ans. Sa figure, distinguée et séduisante, conservait encore tout l'attrait de la jeunesse, et avait déjà l'imposante puissance d'expression qui appartient à un autre âge. Les traces du travail de l'intelligence, en creusant quelques sillons sur son front et pâlissant ses traits, loin de nuire aux charmes de son visage, lui donnaient un caractère de beauté plus noble, plus élevé.

Son regard fier et puissant, la vibration harmonieuse de sa voix, une dignité inexprimable de geste, de maintien, avaient peut-être parfois aidé à la force du raisonnement pour faire triompher sa parole. Mais ces succès, tout de séduction, avaient seulement ajouté à ceux que devaient légitimement lui conquérir une grande supériorité d'esprit et de connaissances réelles.

Sa renommée au barreau, à la ville, était éclatante, et il s'y mêlait cet indispensable engouement par lequel le monde se plaît à donner aux grands talents encore plus qu'ils ne méritent.

L'amour était venu compléter cette belle destinée.

Béranger était profondément touché de la haute vertu de madame de Flamine; et, en trouvant dans l'atmosphère de cette femme sublime une fleur de jeunesse et de beauté, il avait porté l'amour dans son admiration et son enthousiasme; il s'était épris d'Emma de Mérand, sur laquelle il voyait se refléter la belle auréole de la dame de charité.

Du reste, en présence de la grâce, de la beauté, un homme jeune, ardent, ne demande qu'un prétexte pour aimer, et Béranger l'avait surabondamment trouvé dans mademoiselle de Mérand.

Ainsi, en ce moment où on le croyait occupé des grandes affaires du Palais, il songeait à se rapprocher, le plus souvent possible de madame de Flamine et de sa fille adoptive, parties de la veille au soir pour la campagne.

Il projetait d'aller le jour même arrêter les réparations à

faire à un pavillon qu'il venait d'acheter près du château de Lussy, où étaient les deux dames. Et c'était là qu'il comptait passer, pendant l'été, toutes les journées qu'il pourrait dérober aux affaires.

Dans le cabinet de l'avocat Béranger, tout portait l'empreinte de la distinction et du goût le plus élevé.

Les lambris étaient recouverts de riches bibliothèques, surmontées de bustes en marbre de grands légistes ; des tableaux d'histoire, des bronzes précieux complétaient ce luxe fait pour le sanctuaire de l'étude.

D'un côté, une porte ouverte communiquait dans une petite pièce d'étude, où l'on voyait deux jeunes secrétaires occupés à dépouiller les dossiers qui encombraient le cabinet du célèbre jurisconsulte.

Une autre porte donnait dans un salon orné pour le monde de tableaux de genre, de statuettes, d'instruments de musique, de toutes les riches superfluités des demeures à la mode.

C'était là qu'attendaient les clients de Mᵉ Béranger et ces nombreux amis qu'amènent toujours à leur suite les faveurs de la fortune.

Un des plus agités, des plus bruyants de ces visiteurs, était M. Alexandre de Courmont, homme riche, influent, député de la Haute-Saône, siégeant au centre de la chambre. Il se promenait de long en large dans le salon, d'un pas retentissant et parlant à voix haute, comme tous les richards qui mènent grand bruit du geste et de la voix.

Ces jours-là mêmes, un succès obtenu au palais par Mᵉ Béranger avait eu un certain retentissement; la cause qu'il avait plaidée et gagnée était celle de M. de Courmont.

Le député venait, ce matin-là, remercier de nouveau son heureux défenseur. Il prétendait aussi l'enlever pour quelques instants aux affaires et l'emmener dans son hôtel, où madame de Courmont venait d'improviser *une matinée* en son honneur.

En attendant, tout le monde félicitait le député de l'heureuse issue de son procès.

—Oh ! disait-il en se rengorgeant, je ne tenais guère aux vingt ou vingt-cinq mille francs que peut valoir la bicoque qu'on m'a fait allouer; mais j'avais des créances, et il faut soutenir la force des contrats.

—Oui, l'intérêt de la société entière y est engagé.

—Et il faut montrer qu'il y a toujours des juges en France, ajoutèrent les assistants.

—Enfin, mon cher Courmont, dit l'un d'eux, votre cause était bonne.

—Bonne !... hum !... pas excellente, répondit-il en souriant, et je crois un peu que Me Béranger l'a gagnée... par habitude.

—Pourtant, dit un des assistants, d'après la valeur des sommes prêtées par vous sur cette maison de cultivateur et les terres qui l'entouraient, vous pouviez revendiquer la prise de possession.

—Sans doute, répondit Courmont, mais la question, très-simple en elle-même, s'était à la longue hérissée d'une foule de difficultés qui rendaient mes droits contestables... Encore une fois, la valeur de ce domaine n'était rien. Mais une scène très-vive, qui s'était passée l'année dernière entre mon débiteur et moi, et qui avait ameuté le village, avait donné de la publicité et une importance particulière à ce procès. Il me fallait à tout prix avoir le dessus avec ces manants-là.

—Ah ! cela se conçoit.

—Le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe... Aussi, le jugement rendu, nous avons envoyé des hommes d'affaires sur les lieux pour opérer la saisie, et mon avocat et moi nous ne nous sommes informés de rien autre ; nous ne savons encore si ces formalités ont été remplies. Je vous le dis, il ne s'agissait pour lui, comme pour moi, que d'un succès d'amour-propre... et de montrer que le député de Courmont aurait raison du paysan Claude Ferrand.

Ainsi, le domaine qui venait d'être vendu par autorité de justice était celui de Saint-Maur ; le plaideur vaincu dans la lutte était Claude Ferrand.

Un moment après, les portes du cabinet de l'avocat s'ouvrirent, Béranger donna audience aux plus importants de ses clients ; après quoi, toutes affaires cessantes, il monta dans la voiture de M. de Courmont, et tous deux se rendirent à l'hôtel du député.

Cette maison était réellement la demeure de l'homme riche qui met toute sa grandeur dans sa fortune et qui a besoin de l'arborer de toutes parts, comme les seigneurs d'autrefois multipliaient partout leur écusson.

L'or, les glaces, les dorures éblouissaient les regards ; de

l'or partout, sur les corniches, les tentures, les meubles, où de riches moulures encadraient des tapisseries merveilleuses.

Des fleurs arrivant depuis le grand escalier, se répandant à pleines corbeilles dans l'embrasure des fenêtres, sur les cheminées, montant jusqu'au plafond et allant se suspendre aux lustres d'été.

Des cristaux et des glaces, dans lesquels venait jouer un léger soleil de printemps, remplissaient l'espace d'étincelles frisées.

Les parures des femmes se détachaient dans ce merveilleux cadre. On voyait les dames groupées dans le salon, sur les divans, autour des guéridons couverts d'albums, de keapsecks; mais partout la femme disparaissait sous les atours, sous les fleurs, les plumes, les joyaux, les dentelles. Ce n'étaient plus que des ornements vivants, des parures animées.

Au milieu de tout ce luxe trônait M. de Courmont.

Le député de la Haute-Saône appartenait au type le plus commun de l'homme riche et vulgaire. Il pensait naïvement que la fortune constituait la seule supériorité d'un homme sur un autre, et il s'enorgueillissait de la sienne dans les justes proportions d'un million.

Il avait la figure la plus épanouie qui se pût voir; ses yeux brillaient sans cesse comme lorsqu'une pointe de vin y jette son diamant; ses joues pleines, à chaque mouvement de tête, jetaient à bas de l'un ou l'autre côté le col montant de sa chemise; le souriro habitait ses lèvres, ses gestes, son pas léger et empressé. Le teint fleuri d'un embonpoint passable, en parfait état de santé, tout en lui comme autour de lui révélait la prospérité.

Cependant, disons-le tout de suite, cette face radieuse n'était qu'un des aspects de M. de Courmont : ce soleil avait des éclipses.

Le député approchait de la cinquantaine. Il avait toute sa vie laissé voir qu'il redoutait cette date fatale, non par le regret de vieillir, car à ses yeux un homme riche était toujours beau, mais par un autre motif connu de lui seul. Tout ce qui rappelait le chiffre de son âge ou celui de l'année le faisait frissonner; il restait quelque temps sous le poids d'une inquiétude sombre, d'une sorte de terreur froide et morne, qu'il fallait un repas, un spectacle, un concert, une ivresse quelconque pour dissiper.

De même que le misérable Landry montrait parfois sur sa fi-

gure cave et sombre des lueurs de joie insensée, le bienheureux Courmont avait par instants le front obscurci d'une sorte de désespoir, qui ne paraissait pas moins dépourvu de raison.

Madame Espérance de Courmont, qui faisait en ce moment les honneurs d'une brillante matinée, était beaucoup plus jeune que son mari.. Sa figure était assez régulière et d'une fraîcheur assez éclatante pour qu'elle pût se trouver charmante en se regardant au miroir, où le manque d'expression ne paraît pas, mais elle n'en était pas moins dépourvue d'animation et de charme.

Elle parcourait son salon en entraînant après elle un tourbillon de chiffons. Des fleurs, des pompons, des rubans étaient jetés à pleines mains dans ses cheveux, sur son corsage, partout où il y avait eu place; elle nageait dans les falbalas et les dentelles, et le haut de son corps sortait tout nu de ces flots d'étoffes brillantes, qu'elle semblait près de quitter tout à fait comme Vénus sortant de l'écume des ondes.

Lorsque Béranger était entré, il y avait eu dans tous les groupes du salon un mouvement de tête pour le voir, et une expression de curiosité flatteuse.

Madame de Courmont quitta le prince allemand de Noderstad, avec lequel elle causait pour faire quelques pas au-devant du célèbre avocat.

—Madame, lui dit Béranger, après l'avoir saluée, quelque accoutumé que l'on soit à l'éclat de vos réceptions, il me semble que celle-ci est encore plus brillante.

—C'est tout simple, monsieur Béranger, répondit gracieusement la maîtresse de la maison, puisque nous voulions qu'elle eût lieu en votre honneur.

—Ah ! madame... tant de bonté...

—Et puis, cette matinée est improvisée ; elle est sortie de la première pensée, qui, vous le savez, est toujours la meilleure.

—Mais, vous avez créé cette fête comme par enchantement.

—Mon Dieu, que faut-il pour une réunion ! D'abord du monde : tous nos amis étaient empressés de vous connaître, je leur ai fait dire que vous seriez ici. De la musique : les artistes sont toujours charmés de se faire entendre des personnes de goût. Des fleurs, Paris est le jardin du monde où il s'en trouve le plus... Pour la danse, elle vient d'elle-même quand on est réuni et disposé au plaisir.

—C'est parfaitement vrai, madame.

—Vous voyez donc qu'il n'est pas difficile d'improviser une petite fête.

—Quand on a d'avance chez soi l'imagination, le goût et l'élégance.

Après ce compliment, qu'il adressa à madame de Courmont en s'inclinant légèrement, Béranger alla se mêler aux groupes des hommes.

Le concert commença, suspendu par instant par des quadrilles et de nombreux rafraîchissements.

L'harmonie se répandait au milieu de ces lambris étincelants; les parfums flottaient dans l'espace lumineux émaillé de plantes vives; c'étaient le soleil et les charmes de la nature attirés dans l'intérieur des murailles, c'était partout la puissance magique qui transforme la fortune en luxe et la vie matérielle en sensations délicieuses.

En voyant cette foule légère, radieuse, exhalant le plaisir par tous les pores, et dont les sourires, les murmures de joie étaient le seul langage, en respirant cette atmosphère embaumée, resplendissante, on oubliait tout le reste de la terre; il semblait que le monde fût ainsi fait, que la créature humaine ne fût formée que pour vivre dans les splendeurs et les voluptés.

Cependant, au milieu de tous ces enivrements, ce que Béranger regardait le plus souvent et avec l'émotion la plus vive, c'était la pendule.

Madame de Courmont avait repris sa place au fond du salon.

Béranger se tenait debout à ses côtés, accoudé sur une console. Le prince de Noderstad était derrière elle, et parfois se penchait sur le dossier de son fauteuil, effleurant de sa main et de son haleine les dentelles qui flottaient sur les épaules de la belle dame. Une grande jeune fille, qui commençait à dépouiller sa chrysalide de pensionnaire pour déployer ses ailes de grande personne, était assise sur une chaise basse devant la maîtresse de la maison.

Pendant les morceaux de musique, ces mots s'échangeaient à voix basse :

—Oserais-je vous demander, madame, disait Béranger à madame Espérance, quels sont vos projets pour la saison?

—Nous quittons Paris à la fin d'avril, répondit-elle. Le docteur veut m'envoyer aux bains de mer... Mais, avant cela, je dois aller passer un mois chez la marquise de Brikas... et la vie

de château est si agréable qu'on peut s'y oublier longtemps.

—La marquise de Brikas est à la campagne? demanda le prince de Noderstad.

—Oui, dit madame de Courmont. Son mari a eu des embarras de fortune..., une mauvaise affaire sur les bras..., il est en prison..., mais, comme ils sont séparés de biens, la marquise n'a rien changé à son train de maison.

—Vous m'emmenez avec vous, ma chère Espérance, dit la jeune demoiselle, c'est décidé. J'adore la campagne, quand il y a beaucoup de monde, des réunions agréables, et qu'on ne sort pas du salon.

—Vous devriez y venir, dit madame de Courmont en s'adressant à Béranger; la marquise serait vraiment heureuse de vous posséder quelques jours.

—Je vous rends grâce, madame, répondit-il, mais les devoirs de ma profession me retiennent à Paris.

—Vous allez pourtant souvent dans les environs... sur les bords de la Marne... il me semble.

—J'ai acheté un pavillon à Ormesson, où je compte prendre l'air un ou deux jours par semaine.

—Mais la campagne est fort triste de ces côtés-là, à ce que je crois.

—On ne peut plus pittoresque... entre le cours de la rivière et les bois.

—C'est loin de toute les grandes maisons... personne n'y va.

—C'est ce qui l'embellit peut-être.

—Je n'ai entendu parler dans ces environs-là que du château de Lussy, appartenant à madame de Flamine, qui l'habite quelques mois d'été.

—Une masure, dit le prince allemand, un manoir de deux cents ans qui n'a reçu aucun embellissement.

—Qui n'a jamais été gâté par des décorations neuves, dit en souriant Béranger.

—Du reste, reprit madame Espérance, cette madame de Flamine a une singulière existence. Sa fortune est immense, et elle ne jouit de rien.... on ne sait où passent ses biens....

—Les malheureux le savent peut-être.

—Alors... c'est pour se singulariser.

—C'est la faute du monde, madame, si les sentiments humains, généreux, si la divine charité y deviennent des singularités.

—Il est naturel que vous défendiez madame de Flamine... Vous la voyez souvent, je crois.

—J'ai ce bonheur.

—Mais c'est un genre de vie par trop sauvage, dit la jeune fille, de s'enfermer ainsi dans ces vieux murs, sans sortir ni recevoir personne.

—Mademoiselle de Mérand est là pour partager cette solitude, dit madame de Courmont.

—Oh ! pour elle, dit la pensionnaire émancipée, il ne lui faut que son habit d'amazone, son cheval blanc et son page.

—Son page ! interrompit Béranger avec une vive surprise, je ne lui en connais pas.

—Un beau chasseur, qui pendant l'automne dernier galopait à ses côtés dans les bois.

—En vérité, je ne comprends pas...

—Si, dit madame Espérance. C'est un filleul de madame de Flamine qu'elle donnait pour l'accompagner à mademoiselle de Mérand... car pour elle... une espèce de sainte... elle ne pouvait en conscience aller à la chasse.

—C'est étrange, dit Béranger à part lui, je n'ai jamais vu ce jeune homme au château de Lussy.

Puis, s'adressant à madame de Courmont :

—Et vous connaissez tous ces détails d'une manière positive, madame, demanda-t-il.

—Est-ce qu'on ne sait pas tout dans le monde, dit madame Espérance ?

—Et vous concluez de là !

—Mais... je dirais que cette solitude est bien triste, si vous n'alliez souvent la partager.

—C'est trop d'honneur, madame.

—Moi, je conclurais, dit la jeune demoiselle, que les femmes doivent prendre la vie qui leur est faite et les plaisirs qu'on leur donne.

—Et vous avez raison, ma chère, dit madame Espérance ; car s'isoler du monde est faire supposer qu'on y serait peu goûtée.

—Il est heureux que vous soyez dans ces sentiments-là, madame, dit le prince de Noderstad, car le monde perdrait trop à votre absence ; et, en supposant qu'il sache apprécier la beauté et ses charmes, vous rendez justice à l'empressement qu'il montre pour vous.

Après avoir répondu à ces paroles par un sourire, madame de Courmont imposa silence autour d'elle du bout de son éventail, jugeant qu'il était temps d'écouter un peu la musique.

Béranger d'ailleurs n'était plus guère à ce qui se disait et regardait plus souvent que jamais la pendule.

Quelques instants après, pendant le mouvement qui se faisait dans le salon où on prenait le thé, il se fraya habilement passage au milieu de ces flots pressés de soie et de dentelles, il franchit rapidement les degrés du grand escalier et s'élança dans sa voiture.

IV

APRÈS LA PERTE D'UN PROCÈS

Il était cinq heures du soir et la voiture de Béranger l'emportait sur la route de Vincennes.

Jamais un rapide attelage n'entraîna dans son cours des rêves plus éblouissants; jamais les coussins d'une calèche ne bercèrent sur leur moelleux satin d'illusions plus douces.

Béranger possédait tout ce que peut réunir la destinée : beauté d'âme et d'intelligence, fortune, renommée. Pour la première fois, il sentait profondément la valeur de ces dons, parce qu'il pouvait en faire jouir un être aimé.

Il était libre : son alliance eût comblé les vœux des femmes du monde les plus ambitieuses, et il se sentait plus sûr encore de la voir agréer par mademoiselle de Mérand, appuyé sur cet instinct du cœur, qui ne se trompe pas sur les sentiments qu'il inspire.

Il n'aurait donc su où apercevoir des obstacles pour se créer des doutes et des craintes.

Un instant, il avait été légèrement troublé en entendant parler de *ce page*, de ce beau jeune homme qui, l'année précédente, accompagnait Emma dans ses courses champêtres; mais le soupçon, avant de naître, s'était évanoui dans l'estime sans borne qu'il avait pour les nobles dames du château de Lussy.

En ce moment, il ne se souvenait pas même d'avoir senti peser sur lui ce nuage. Il allait passer un jour à Ormesson; de là, dans une visite au château de Lussy, il demanderait la main d'Emma à madame de Flamine; et il ne songeait qu'à son bonheur lorsqu'une parole, aussi douce que sacrée, accueillerait sa demande.

Béranger voyagea ainsi près de deux heures ; sa voiture roulait rapidement sur le sable fin de la route, et son esprit s'élançait d'un essor aussi doux et aussi facile dans les champs de l'avenir.

La campagne était encore dépouillée, mais les tapis de gazon se parsemaient de fleurs dans le bois de Vincennes ; plus loin, les haies vives qui serpentaient dans les champs épanouissaient leurs branches d'aubépines ; des arbres fruitiers déployaient dans les airs leurs cimes blanches. Un vent du nord assez vif apportait encore de légers tourbillons de neige, mais les rayons obliques du couchant répandaient de belles nuances d'opale dans l'atmosphère. Et on voyait tournoyer ensemble dans l'espace les dernières glaces de l'hiver et les premiers pétales des fleurs printanières.

Cette perspective, riante et voilée, s'harmonisait aux dispositions d'âme de Béranger ; elle était douce et prestigieuse, avec cette empreinte austère qui règne toujours dans l'amour véritable.

La voiture avait déjà dépassé le canal et le petit village de Saint-Maur ; elle suivait la route de traverse qui passe à vingt pas du bord de la Marne, et que bordent encore quelques maisons à de plus rares distances.

Béranger fut éveillé de ses délicieux rêves par un soubresaut qui rejeta la calèche en arrière.

Les chevaux s'étaient trouvés subitement arrêtés par un encombrement qui barrait la route.

Le voyageur baissa la glace pour reconnaître ce qui se passait.

A droite, au bord de la route, était une petite maison blanche à deux étages. Ses portes, ses fenêtres, largement ouvertes, laissaient pénétrer le regard dans tout l'intérieur, qu'on voyait entièrement dévasté et abandonné de ses habitants.

Le mobilier de cette maison venait d'être vendu à l'enchère et acheté par les revendeurs de Paris, qui en avaient déposé les divers objets sur le chemin où arrivaient en même temps les chariots et les brancards sur lesquels on allait les charger.

C'était ce déménagement qui barrait le passage.

Le cocher de la calèche et le valet monté derrière étaient descendus de leur siége et se querellaient à grand bruit avec les marchands sur le plus ou moins de droit que ceux-ci avaient d'encombrer la voie publique.

Béranger mit pied à terre. Il dit à ses gens de faire retourner la voiture, de prendre la grande route qui passe sur la hauteur, et d'aller l'attendre à une demi-lieue de là, dans un endroit qu'il indiqua.

Il n'avait qu'un assez court trajet à faire pour rejoindre, par la route de traverse, le point qu'il désignait, et, la neige ayant cessé, il ne lui était qu'agréable de suivre à pied les bords de la rivière.

Lorsque Béranger fut seul, il put suivre sa route devant la maison qu'on venait de démeubler.

Le spectacle d'une vente est toujours triste, mais d'un aspect bien plus pénible encore, lorsqu'elle emporte le mobilier d'une famille du peuple. La pauvreté des objets les fait paraître en ce moment-là bien plus précieux; car on sait que les humbles meubles sont plus chers à ceux qui les possèdent que les objets vingt fois plus luxueux ne le sont au riche.

En voyant cette armoire antique, on pense qu'elle était dans la famille depuis des siècles, connue, aimée de tous les générations.

Ce vieux lit de campagne a vu la naissance et la mort des habitants qui se sont succédé dans la demeure; il a assisté aux moments les plus solennels de leur existence.

Cette vaisselle de grossière faïence a servi souvent à des fêtes, à des mariages et, toute ébréchée et presque hors de service qu'elle était, on l'admirait encore avec les heureux souvenirs qui y étaient gravés.

Dans tous ces objets qui durent éternellement, l'histoire d'une famille a le temps de s'incrire; on les aime, on les vénère comme les annales, comme le *livre d'or* de la maison; et ils ont bien plus de prix que ces splendides ameublements qu'on change avant qu'un souvenir ait le temps de s'y fixer et qui n'ont pas une idée, pas un sentiment.

Aussi, lorsqu'on voit tous ces objets subitement arrachés de leur place par une vente, rompus, dispersés, jetés au vent, rien ne peint mieux le désastre et la ruine de ceux que la nécessité chasse en même temps de leur asile.

Béranger faisait ces réflexions pénibles, lorsqu'un tableau plus triste encore attira son attention.

A quelques pas de la maison était une femme pâle, les yeux hagards, les cheveux et les vêtements en désordre, assise sur la terre humide. Un petit enfant, accroupi devant elle, se

suspendait à un pan de sa robe et sanglotait. Des paysannes l'entouraient en pleurant de pitié sur elle.

C'était l'exilée de la maison vendue ; c'était le malheur vivant, dont le mobilier dispersé portait les tristes reflets.

Béranger continua sa route à pas lents et l'esprit péniblement absorbé.

Le jour baissait alors; et, après les rapides rayons de soleil d'avril qui venaient de disparaître, il ne restait plus qu'une soirée d'hiver. La teinte sombre des arbres encore desséchés, de la terre dépouillée, rendait les ombres plus hâtives; le froid était devenu plus vif; les gros nuages chargés de neige roulaient sur la lune qui se levait sur la hauteur : de l'autre côté, le cours de la Marne n'était plus qu'une ombre épaisse et murmurante.

Béranger ne savait si c'était ce changement d'horizon ou le tableau de détresse qu'il venait de voir qui influait sur lui, mais tout était triste dans son âme comme dans l'atmosphère.

Il n'avait plus la même impatience heureuse d'arriver dans le voisinage du château de Lussy ; ses projets enchanteurs ne bouillonnaient plus dans son esprit; sans qu'il sût pourquoi, plus rien ne souriait, ne chantait, n'espérait dans son âme.

Il avait fait un quart de lieue sur le rivage, et les dernières maisons du village de Saint-Maur avaient depuis un instant disparu derrière lui, lorsqu'il aperçut un rassemblement de quelques paysans sur le bord de l'eau.

En approchant, il vit que c'était un convoi mortuaire, formé seulement du prêtre et de quelques assistants; mais il ne s'expliquait pas comment un enterrement se faisait à cette heure, et pourquoi sa marche s'arrêtait en chemin.

Quelques pas encore, et il distingua mieux.

Le cercueil était déposé sur le sable de la grève; le prêtre y jetait l'eau bénite; les paysans étaient agenouillés alentour et priaient à voix haute.

Cependant, deux ou trois des assistants restés en arrière, sans avoir l'air moins recueilli, se tenaient adossés contre des troncs d'arbres.

Béranger s'approcha de l'un d'eux, et lui demanda comment il se faisait que, dans ce convoi, on donnât la bénédiction en chemin.

Le villageois ne répondit rien, et son air semblait dire au beau monsieur qui l'interrogeait qu'il ferait mieux de passer son chemin sans s'occuper de leurs affaires.

Mais Béranger, poussé par une sorte de triste curiosité, renouvela sa demande.

—Eh bien, dit sèchement le paysan, c'est ici la place où nous avons retiré de l'eau le corps de celui qu'on enterre... et on fait un acte d'expiation, à cette place, pour que Dieu lui pardonne.

—Cet homme, demanda encore Béranger, s'est donc suicidé?

Le paysan, qui semblait éprouver quelque honte, dit seulement :

—M. le curé a bien voulu permettre qu'on l'enterrât tout de même en terre sainte; mais on a attendu jusqu'au soir pour que ce fût moins connu dans le pays et qu'il n'y eût plus personne sur le chemin.

—Et quelle cause l'a poussé à cet acte de désespoir? demanda Béranger.

—On a vendu sa maison et tout ce qu'il avait... il s'est vu ruiné, perdu... Voilà.

—Alors, c'est sa maison qu'on voit maintenant ouverte et vide, sur la route qui amène ici?

—Oui.

—Il laisse de la famille?

—Une femme, un enfant...

—Ah! je les ai aperçus.

—Qui deviendront ce qu'il plaira à Dieu!

—Les malheureux!

—Ce n'est pas tout... il avait une sœur qui est la plus malheureuse des femmes avec son mari, et qu'il allait prendre chez lui ainsi que sa fille... Mais voilà, plus rien!

—Mais sa ruine était donc sans ressource?

—Oh! c'étaient des gens bien honorables et bien estimés dans le pays... on leur croyait de bons biens... mais ils devaient... les frais sont venus... et puis, un procès qui a duré longtemps... enfin, le pauvre homme l'a perdu, et ça lui a enlevé tout ce qu'il possédait.

Le bruit de l'eau et du vent dans les arbres grondait plus haut en ce moment; un étourdissement subit rendait aussi un bourdonnement étrange dans le cerveau de Béranger; son cœur battait douloureusement, ses jambes fléchissaient, et il avait eu peine à entendre ce qu'on venait de lui dire.

La bénédiction était finie; le convoi mortuaire se remit en marche.

Béranger retint le paysan qui lui avait parlé.

—Je vous en prie, dit-il d'une voix brève, altérée, dites-moi comment se nommait cet homme.

—Eh bien quoi, dit le paysan, c'est Claude Ferrand.

Et le convoi mortuaire s'éloigna.

Claude Ferrand !

Quelle puissance cruelle ce nom n'avait-il pas sur Béranger. Une douleur poignante lui brisait le cœur. Cet affreux désastre, où se montrait la ruine, le désespoir, le suicide, la perte d'une famille entière, c'était lui qui l'avait causé.

Le remords le saisit avec une puissance terrible. Pâle, glacé, il fit quelques pas en arrière, et s'adossa contre un arbre.

Il ne pouvait se tromper lui-même ; il savait bien que c'était à lui, à son habileté oratoire que M. de Courmont avait dû le gain de son procès.

Il faisait alors un rapprochement cruel. Le luxe somptueux que, quelques heures auparavant, il avait vu étalé dans la maison du député, était encore présent à ses yeux, et le tableau d'affreuse détresse était à quelques pas derrière lui.

Sa parole avait enlevé une valeur de vingt mille francs à une famille dont elle était toute l'existence, pour l'envoyer se perdre au sein d'une fortune immense, où elle ne s'apercevait pas, où elle n'était rien !

C'était comme s'il eût arraché un morceau de pain aux lèvres d'un enfant affamé pour le jeter dans la rivière qui coulait à ses pieds.

Et cela pour un misérable succès d'amour-propre, pour s'entendre adresser ces louanges froides, sans âme, que le monde jette à la vanité.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... et dans tout cela où était la justice? la justice dont il arborait les augustes insignes, et qu'il trahissait odieusement !

Béranger avait entendu pendant quelques minutes passer dans le bruit du vent les chants bas et lamentables qui accompagnaient le convoi funèbre.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, mais sans doute dans un sentiment qui le poussait à rendre hommage à sa victime, il se mit à marcher dans la direction où le conduisaient ces chants.

Le convoi avançait lentement ; Béranger put bientôt le rejoindre et se plaça au dernier rang des assistants.

V

L'AVOCAT DU PEUPLE

La nuit était presque tombée.

La croix de fer qui marchait en tête du convoi mortuaire se confondait avec les branches sèches des arbres ; la forme brune des assistants se mêlait avec les masses d'ombre du chemin ; mais comme si Béranger eût reçu une puissance de perception plus grande, il distinguait au milieu du cortége le cercueil de Claude Ferrand, pour le contempler avec une indicible tristesse.

Il avait mis le chapeau à la main et suivait les paysans sur le chemin du cimetière.

A ce pauvre convoi, il y avait seulement un enfant de chœur, portant la croix, un vieux prêtre en surplis de toile, les cultivateurs amis de Claude Ferrand, ces mornes assistants qui recevaient la froide humidité de la nuit sur leurs têtes nues, et quelques enfants du pays, qui ayant rejoint le cortége, marchaient nus pieds, à peine vêtus, mais gardant un religieux silence.

Puis le chien du mort qui, la tête basse, le poil hérissé, se tenait derrière la bière sans s'en éloigner d'un pas.

Au lieu des insignes de deuil, des emblèmes mortuaires, il y avait là la misère, ce deuil le plus profond de tous, et qui ne finit jamais.

Les paysans qui portaient le brancard marchaient avec peine sur le sentier tortueux, détrempé de neige, et pliaient sous leur fardeau.

L'obscurité toujours croissante, la brume épaisse et froide, remplissaient l'étendue. Les rafales de la bise, le craquement aigu des rameaux agités, le grondement lointain de la rivière, confondaient leur lugubre murmure.

Par instants, le prêtre faisait entendre un verset du chant des morts; les assistants y répondaient d'une voix sourde, où on sentait trembler les larmes.

En même temps, en avant du convoi, la cloche de la petite église tintait à coups lents et tristes, en appelant le suicidé qui ne trouverait pas même l'égalité de la tombe dans sa demeure éternelle.

On arriva ainsi au cimetière.

Béranger, étourdi, accablé d'une douleur qu'il ressentait

pour la première fois de sa vie, suivait toujours le cortége d'un mouvement machinal.

Le cercueil fut déposé dans la fosse préparée par le gardien de l'enclos; les prières, l'eau bénite, puis la terre éternelle retombèrent sur lui.

Les paysans avaient le cœur serré d'une tristesse inconnue, accablante.

Ils étaient toujours venus avec sérénité dans ce champ funèbre en accompagnant un des leurs, eux, les simples habitants de la campagne, qui, dans leur pénible existence, craignent si peu la mort ! mais cette fois ce n'était pas la maladie, la vieillesse, qui avaient ouvert cette fosse, c'était le désespoir !

Il avait fallu attendre la nuit, se cacher, pour donner la sépulture à un des habitants du pays, et la honte de son crime, si rare dans les campagnes, faisait tristement pencher la tête des paysans, assombrissait d'une manière cruelle les adieux qu'ils disaient à Claude Ferrand.

Après une dernière prière, le petit cortége se dispersa et disparut dans l'ombre.

Le chien de Ferrand tourna son œil sombre vers ceux qui abandonnaient ainsi la fosse; puis il se coucha au pied de la terre fraîchement remuée, la tête entre ses pattes étendues, et il resta immobile.

Béranger demeura encore quelques minutes à marcher à pas lents dans le cimetière.

Trop de pensées le préoccupaient au milieu de la révolution qui s'opérait en lui pour qu'il se demandât ce qu'il faisait là, à cette heure et dans un lieu semblable.

—Pauvre Claude Ferrand !... disait-il, qu'ai-je fait !... Je savais bien que cet adversaire que je combattais avait le droit pour lui; et par légèreté, par orgueil, j'ai voulu gagner la cause de l'autre partie; puis je me suis glorifié d'un odieux triomphe; Ferrand a été ruiné, il s'est tué... Et je suis là maintenant, près de lui, sans qu'il puisse m'adresser un reproche... Car ceux qui ont souffert jusqu'à mourir se taisent... la tombe ferme leur bouche... Les voilà !... Oui, les amis de Ferrand se sont déjà éloignés... Ce chien va mourir à cette place... et tout sera fini.

Oh ! moi, du moins, moi, qui ai tant à expier, je reviendrai souvent demander mon pardon, à cette tombe... La reconnaîtrai-je seulement? il fait si sombre que je ne retrouverai

pas l'endroit du cimetière où je suis venu ce soir... et on ne mettra point de nom, point de croix, sur la tombe du suicidé.

En songeant à cela, Béranger arracha deux branches aux cyprès de l'enclos, en ôta les feuilles, les lia en croix avec un roseau, et planta ce symbole pieux, et cette indication pour lui, sur la fosse de Claude Ferrand.

Le regret, le remords, avaient en un instant éveillé mille idées nouvelles dans l'esprit de Béranger.

Dans le silence de la nuit et du cimetière, il se disait :

—Et qui sait si, dans cette carrière que je croyais si belle, je n'ai pas causé d'autres maux irréparables et fait d'autres victimes ?

Défenseur des intérêts et de l'honneur des hommes ! quel titre plus sacré s'il était toujours vrai !...

Plus on est élevé dans la carrière, plus on est sujet à errer; le talent, la réputation attirent à nous, avocats célèbres, les hommes opulents, qui peuvent rétribuer largement ces avantages. Le pauvre est défendu par l'éloquence à bon marché du débutant inhabile, ou de l'*avocat d'office*, soutenant avec froideur une cause forcée.

Ainsi, mon Dieu, la science qu'on a puisée des années dans les archives des lois, l'étude qu'on a faite pour embellir son geste, son langage, pour rendre sa parole forte et séduisante, tout cela sert parfois... trop souvent peut-être à consacrer l'iniquité !

Oh ! périssent ces dons funestes, cette éloquence menteuse, ce génie aveugle et trop facilement pervers qui a pu me conduire à de brillantes infamies! J'abdique cette carrière qui n'a servi qu'à mon égoïste avantage, et jamais au bien... je déchire la robe du prétoire que j'ai profanée... je ne suis plus avocat ! je ne veux plus rien être !

Oui, je le jure ici, ajoute Béranger d'une voix vibrante de larmes, le malheureux qui dort sous cette tombe sera le dernier perdu par moi.

Il fit quelques pas rapides pour se diriger vers la sortie du cimetière; mais, comme si quelque chose de surnaturel lui eût défendu de s'éloigner encore, l'eût retenu à cette place, à cette terre, il s'arrêta subitement.

Une idée venait de le saisir, il pressa son front de ses mains.

—Oh ! quelle pensée ! dit-il. Je suis avocat. Si, au lieu d'abjurer cette profession, je la relevais de l'orgueilleux égoïsme

où je l'avais placée pour la consacrer réellement aux faibles, aux opprimés, pour en faire un sacerdoce!

Alors, les dons que la nature et l'éducation ont mis en moi, je ne les vendrais plus, je les donnerais aux malheureux. Comme le soldat donne son sang pour son pays, je verserais mon intelligence dans les combats judiciaires pour le seul amour de l'humanité.

Désormais le faible, le déshérité, aura réellement un défenseur.

Béranger était appuyé sur la pierre d'une tombe rustique; il respira largement l'air qui depuis quelques moments manquait à sa poitrine, et leva vers le ciel son regard inspiré.

La nuit s'était avancée depuis que Béranger errait dans cette enceinte. Cependant en ce moment les ombres qui l'enveloppaient devinrent plus limpides, les croix rustiques, les arbres harmonieusement groupés se détachèrent peu à peu sur une teinte de blancheur azurée; un retour de douce lumière vint éclairer le cimetière.

C'était la lune qui arrivait au-dessus du rideau d'arbres dont était bordé l'enclos; sa clarté calme, unie, se répandait largement sur le champ de croix, de cyprès, de l'enceinte consacrée. Les brumes du soir n'étaient plus qu'une blanche vapeur flottant doucement au-dessus des tombes.

Béranger voyait la fosse de Claude Ferrand, il voyait la terre nouvellement soulevée, et la croix formée de deux branches de cyprès qu'il y avait plantée.

—Oh! toi que j'ai perdu; dit-il, si tu peux m'entendre en ce moment, tu seras consolé. Tu sais que sur la terre toute noble pensée pour arriver à régner demande ses martyrs; tu pardonneras à ta triste destinée en voyant qu'elle va servir à sauver quelques-uns des pauvres opprimés que tu laisses en ce monde.

Et je jure par cette croix de dévouer ma vie à la sainte cause que j'embrasse.

Je suis jeune, riche, honoré, déjà célèbre; tous ces avantages, tout ce que je suis, tout ce que je possède sera mis au service d'une seule pensée, sera voué à la carrière où je vais marcher.

Je consacrerai tout ce que le ciel ma donnée à une œuvre sacrée; je serai réellement le défenseur du faible.

Je serai l'*avocat du peuple*.

. . . .

Après ce serment Béranger sortit du cimetière de campagne. Il avait alors l'esprit calme pour la réflexion, et en même temps plein de vigueur et d'énergie.

Il fut éveillé de ses pensées par la voix de ses domestiques, qui depuis une heure le cherchaient avec inquiétude de tous côtés. Il remonta en voiture; mais comme le cocher, poursuivant la route commencée, allait se diriger vers Ormesson, Béranger se rappela seulement alors les projets enchanteurs qui l'avaient bercé jusqu'à ce point de son voyage; il tressaillit, se pressa vivement le front, et, faisant retourner la voiture, il dit à ses gens:

—A Paris.

VI

LES DEUX SECRÉTAIRES

Dans la petite pièce d'étude située à côté du cabinet de l'avocat Béranger, ses deux jeunes secrétaires étaient assis devant leurs pupitres de travail auprès d'une fenêtre ouverte.

L'un d'eux, Avenel, avait dix-neuf ans, une figure charmante, une taille déliée et élégante.

Sa physionomie vive, intelligente, pleine d'une assurance hautaine, se nuançait parfois d'une teinte de sensibilité. Mais cette dernière expression ne semblait qu'en germe, tandis que les autres étaient largement développées. Il y avait aussi dans son maintien, dans sa frêle stature un aplomb parfait, des poses merveilleuses, et, lorsqu'il passait sa main blanche et fine dans ses beaux cheveux blonds en rejetant sa tête en arrière et en regardant les gens du haut en bas, c'était un petit modèle d'orgueil et de suffisance, plein, en même temps, de grâce et de charme.

L'autre, nommé Placide, humble copiste, d'une année plus âgé que son collègue, par la simplicité et la modestie de son caractère était en réalité beaucoup plus jeune.

Gros, épais, taillé sur le galbe d'une borne, sa figure était lourde et sans grâce comme le reste de sa personne. Son front disparaissait à demi sous une chevelure plate et brune, qui tendait toujours à venir l'ombrager; ses yeux étaient petits et insignifiants; le bas de son visage rond et épaté.

Mais sa bouche avait parfois un sourire charmant, lorsque l'excellent cœur du brave garçon venait y répandre sa douceur et sa bienveillante aménité.

La position des deux jeunes gens était à peu près égale dans la maison de Mᵉ Béranger ; l'espèce de distance qui s'était établie entre eux ne venait pas de leurs attributions respectives, mais de la nature aristocratique d'Avenel, et de la condescendance de Placide qui lui passait tous ses airs de supériorité.

Ainsi, en ce moment, le dernier taillait la plume de son compagnon, tandis que celui-ci se balançait sur sa chaise en regardant par la fenêtre les équipages aller et venir dans la cour de l'hôtel.

—Monsieur Béranger devrait bien nous acheter des plumes de métal, dit Placide, tout en faisant jouer son canif.

—Du tout, mon cher, dit son collègue, tandis que tu tailles ma plume et que je t'attends, nous pouvons ne point travailler, sans nous en faire de reproche.

—Mais il faut que je travaille, moi, reprit Placide, afin de commencer mon droit cette année... de me faire un état... dont vous n'avez pas besoin, vous, monsieur Avenel.

—Qu'en sais-tu ?

—C'est vrai que je n'en sais rien !... j'y songe à présent... Moi, je me nomme Placide Barigot, et je suis fils d'un ancien huissier de chef-lieu d'arrondissement... Mais vous, on ne connaît que votre nom d'Avenel, et on ne sait rien du reste.

—C'est parfaitement juste, Placide.

—Ce qui ne m'empêche pas... sans que je sache pourquoi... de vous croire riche et d'une grande maison.

—Voilà des sentiments qui t'honorent, mon cher collègue.

—Mais, moi, j'ai perdu mes parents... il faut que je me crée un sort... et je voudrais être avocat.

—C'est un bel état, n'est-ce pas ? dit Avenel en glissant un regard malin à son compagnon.

—Je crois bien, dit gravement Placide ; le défenseur de la veuve et de l'orphelin.

—Ah ! je t'y prends, brave garçon !... J'ai voulu te faire dire cela pour savoir si ton innocence ne se démentirait pas.

—Comment, monsieur Avenel ?

—Mais oui, mon gros collègue. S'il y a un avocat qui défend la veuve et l'orphelin, il y en a nécessairement un autre qui plaide contre eux et veut les opprimer. Il serait donc aussi exact de dire que l'avocat est l'*oppresseur* de la veuve et de l'orphelin.

—Tiens, c'est vrai... je n'y avais pas pensé.

—Console-toi, Placide, il y en a bien d'autres que toi !... Voilà des siècles que le monde se passe cette bêtise de main en main sans songer à y regarder une fois... Seulement toi, Placide, tu es plus *lieu-commun* qu'un autre... tu es le lieu-commun incarné, mon garçon... Mais il ne faut pas t'en désoler... je ne t'aime pas moins pour cela.

—Voici votre plume, monsieur Avenel.

—Bon... travaille à présent.

—C'est que j'aurais quelque chose à vous dire.

—Dis, alors.

—Ne trouvez-vous pas que depuis quinze jours... trois semaines... tout est bien changé ici ? M. Béranger a l'air, non pas sévère, mais grave, sérieux... Il reste longtemps en silence et s'enferme presque toujours seul dans son cabinet.

—C'est possible, Placide.

—Ensuite, il fait refuser sa porte à presque tous ses clients... gens considérables et titrés... Il m'a même chargé de reporter les dossiers de plusieurs affaires dont, à ce qu'il paraît, il ne veut plus se charger.

—Il venait tous les matins une cinquantaine de clients à l'heure de réception de maître Béranger tandis que maintenant on n'y admet presque personne, et tu t'es aperçu de cela !... Dieu ! quelle perspicacité !

—Puis M. Béranger, qui ne sort presque plus dans Paris, va très-souvent à la campagne... dans un endroit très-rapproché à ce qu'il paraît, car au bout de quelques heures il est de retour... Mais vous devez savoir où cela est... car la semaine dernière il vous a emmené avec lui.

—Encore une observation !... En vérité, Placide, tu as une sagacité d'esprit admirable.

—Ah ! c'est que j'aime tant M. Béranger que, lorsqu'il s'agit de lui, j'aperçois tout, je découvre tout ce qui se passe !

—Pauvre bon garçon !

—Et vous, monsieur Avenel, que dites-vous de tout ceci ?

—Tiens, dit le jeune secrétaire sans répondre et en se penchant à la fenêtre, voici un client qui va faire exception aux autres, car certainement il sera reçu.

—Oh !... qui est-ce donc ?... un duc ?... un pair de France ?

—Oui... c'est tout à fait ancien régime... regarde sa barbe blanche.

—Tiens, dit Placide en regardant à son tour, le père Antoine Miro, le chiffonnier... Qu'est-ce qu'il vient encore faire ici ?... Le savez-vous, monsieur Avenel ?

—Oui... sa lanterne plaide contre le soleil... elle revendique l'adjudication complète de la lumière.

—Vous ne voulez pas me répondre ?

—Va lui demander.

—Oui... il entre chez M. Béranger. . j'entends ouvrir l'antichambre... un drôle de client pourtant... Ainsi, vous ne savez pas ce qui a amené tous ces changements-là dans la maison de monsieur ?

—Tout ce que je puis t'affirmer, Placide, c'est qu'il ne m'a rien dit.

—Et vous n'avez rien deviné ?

—Eh bien... tu ne songes plus à travailler ?

—Si fait... si fait... dit le jeune copiste en remuant tous les papiers de son pupitre, il faut que je mette en ordre les pièces du procès relatif à la propriété de Saint-Maur... M. de Courmont est déjà venu les demander.

—Le gros député ?

—Comme monsieur n'a pas voulu le recevoir, il est entré ici.

—C'était amusant.

—Mais, pour ne pas fâcher un si riche client, je lui ai dit que monsieur était parti pour Ormesson.

—Si matin ?

—Ça ne fait rien... Là-dessus M. de Courmont s'est mis à sourire d'un air fin, et il a parlé des dames du château de Lussy... de madame de Flamine.

—Ah !.. Et que disait-il de cette dame ? demanda Avenel, qui, en ce moment, s'occupait à lancer en l'air un paquet de plumes et à le rattraper en retournant la main.

—Il disait que madame de Flamine faisait bien peu de toilette pour son rang, et que si madame Espérance, sa femme, n'était pas mieux parée que cela, il l'aimerait moins.

—Ensuite ?

—Que madame de Flamine était assez belle, mais beaucoup trop pâle ; et que si madame Espérance, sa femme...

—Après ?

—Que madame de Flamine, à ce qu'il paraissait, dissipait tous ses biens à les jeter à la tête des indigents... et que si ma-

dame Espérance semait ainsi son argent sur la paille au lieu d'acheter des diamants, il la ferait interdire.

—Et puis?

—Et puis, c'est tout.

—A la bonne heure, dit Avenel en continuant à jongler. Car si M. de Courmont ou un autre s'avisait de mal parler de madame de Flamine, je ferais sauter sa tête comme ce paquet de plumes.

—Juste ciel !... vous la connaissez donc?

—Travaille, ami Placide.

—Ah ! oui... M. de Courmont attend... Il est toujours si radieux du gain de son procès que, ne pouvant voir monsieur, il en a parlé une heure avec moi... Il a vendu la petite maison de Saint-Maur et le peu de terres qui sont autour vingt-cinq mille francs... Qu'est-ce que ça peut faire, vingt-cinq mille francs, quand on a plus d'un million?

—Cela fait beaucoup quand on a un million, dit Avenel; cela fait encore davantage quand on en a deux... Plus on a d'argent, plus on est avide... tu sauras cela plus tard, mon garçon... Ah ! voilà le père Miro qui a fini son audience.

—Pourtant la fortune ne fait pas le bonheur.

—Encore, Placide !

—Quoi donc?

—Qu'est-ce que tu viens de dire : « *La fortune ne fait pas le bonheur.* »

—Eh bien?

—Pourquoi ne dit-on pas aussi : la santé ne fait pas le bonheur, la beauté ne fait pas le bonheur? La fortune ne le fait pas, mais, comme le reste, elle y contribue... Tu vois que le lieu commun est toujours bête et menteur.

—Je me corrigerai, monsieur Avenel...

—Le temps s'élève... J'aimerais sortir un peu à cheval, dit le jeune secrétaire en bâillant à demi.

—Je vous promets que je me corrigerai, répéta Placide. Mais, vous qui avez tant d'esprit, vous feriez mieux de l'employer.

—A quoi?

—A savoir d'où vient le changement de manières de M. Béranger, afin de me dire le secret de cette solitude subite et de cette méditation de tout le jour.

—Oui,.. l'homme est friand du mystère;... mais je crois

qu'ici, mon cher, les perles sont trop fines pour le moineau, et que quelques grains de millet feraient mieux son affaire.

En cet instant, la porte de communication qui donnait dans le cabinet s'ouvrit, et Béranger entra dans la pièce d'étude.

—Il paraît qu'on n'a guère travaillé aujourd'hui, dit-il en jetant un coup d'œil sur les pupitres couverts de papier blanc.

—C'est comme hier, dit naïvement Placide.

—Et puis, c'est demain dimanche, dit Avenel pour seconde excuse.

—Voilà de bonnes raisons, répondit en souriant Béranger; il faut m'en contenter... Et pourtant je venais vous dire que la journée était finie... Nous allons pour tout l'après-midi à la campagne.

—Ah! nous sommes prêts! dirent en bondissant de leur place les deux jeunes scribes.

—Vous, Avenel, vous allez monter à cheval, reprit Béranger.

—Ah! comme Wilfrid va galoper! s'écria entre parenthèse Avenel.

—Vous irez à Saint-Maur, à cette maison des bords de la Marne, où je vous ai une fois conduit... Voici les clefs... Vous ouvrirez... vous donnerez de l'air partout... Vous jetterez un coup d'œil pour l'arrangement intérieur... il ne serait pas mal de faire préparer une collation... puis vous m'attendrez.

—Longtemps, monsieur?

—Une heure à peine... et il faut que tout soit prêt.

—Je vais courir comme le vent, et tout bouleverser là-bas... Ah! comme je vais m'amuser! dit Avenel.

—Vous, Placide, je vous emmène avec moi, dans la calèche.

—Avec vous, monsieur... Ah! comme je vais être heureux, dit Placide.

VII

RETOUR A L'ESPÉRANCE

Quelques instants après, Avenel galopait le long des boulevards sur un cheval anglais, vif, fringant, léger comme son cavalier, et touchait déjà la barrière du Trône.

Béranger, ayant à côté de lui, dans sa calèche, le jeune Placide, se dirigeait vers le quartier du jardin des plantes, dans lequel il devait s'arrêter avant de prendre la route de Saint-Maur.

Comme on vient de le voir, Béranger avait déjà accompli

dans sa profession la solennelle réforme qu'il s'était jurée à lui-même. Il ne devait plus mettre sa parole aux gages du premier venu, mais seulement de celui dont la cause serait juste à ses yeux. Il ne devait plus servir l'opulent client pour le bénéfice et la renommée qui lui en reviendrait, mais soutenir l'opprimé auquel sa pauvreté ôterait les moyens de se faire défendre. La généreuse charité qu'il ferait de sa puissance oratoire compenserait pour quelques-uns le malheur de nos temps, qui veulent encore qu'on achète la justice.

Cette réforme n'avait pas été aussi facile que Béranger l'avait cru dans l'enthousiasme du premier moment, lorsqu'il en prononçait le serment sur la tombe de Claude Ferrand.

Le célèbre légiste eût facilement sacrifié la fortune, la renommée, mais il avait bientôt vu qu'il lui faudrait sacrifier son amour. Il savait qu'Emma, la fille adoptive de madame de Flamine, ne ferait jamais qu'un brillant mariage; et, lorsqu'il venait de prendre la résolution de consacrer ses biens à une mission réparatrice, d'abdiquer sa gloire mondaine, il ne pouvait poursuivre ses projets de bonheur dans une union passionnément désirée.

Ainsi, en sortant du cimetière du village, il s'était détourné de la route d'Ormesson pour revenir à Paris.

La révolution subite, étourdissante de ce moment, avait eu le pouvoir de le faire cruellement souffrir sans avoir celui d'ébranler sa résolution.

Il avait immédiatement commencé son œuvre d'expiation; et, depuis son retour dans son cabinet d'avocat, changé en sanctuaire, il ne s'était occupé qu'à brûler ce qu'il avait adoré et à adorer ce qu'il avait brûlé.

En ce moment, il se rendait chez Ursule Landry, la pauvre femme privée de tout espoir de salut par la mort de son frère.

Dans ce quartier désert, il découvrit au bout de quelques instants de recherches la rue du Puits-de-l'Ermite, puis la petite maison qu'on lui avait indiquée, et il fit arrêter la voiture.

Ursule Landry était tombée bien plus bas dans le malheur depuis le jour marqué par l'apparition chez elle de son mari.

Elle était libre alors de souffrir et de mourir en paix. Le brave Antoine Miro l'avait mise à l'abri de nouvelles atteintes de son mari, en faisant prendre et claquemurer en prison l'affreux Landry, que le débonnaire agent de police remettait

aux mains de son gouvernement en échange de tous les malfaiteurs qu'il lui avait laissé échapper.

Mais Ursule était restée accablée sous le coup terrible que lui avait porté la mort de son frère. Il n'y avait plus d'espoir mêlé à sa misère, plus de lendemain moins sombre, dont l'attente pût faire supporter les tristes jours. Elle était restée dans l'état de défaillance dans lequel la cruelle nouvelle l'avait jetée; immobile dans son fauteuil, sans regard et sans voix, la tête penchée sur sa poitrine, et le corps agité d'un tremblement nerveux.

Landry avait enlevé de la retraite de sa femme le peu d'objets de valeur qui s'y trouvaient encore.

Geneviève, pour soutenir sa mère, allait toujours parcourir les bois qui lui offraient gratuitement le fonds de son commerce. Depuis quelques jours, les violettes donnaient abondamment; la jeune fille en faisait une ample récolte qu'elle revenait vendre aux fleuristes de Paris.

Ce faible bénéfice suffisait à soutenir l'existence des deux femmes, mais rien ne pouvait relever leur âme abattue.

Béranger entra chez madame Landry.

En ce moment, Ursule, assise dans son vieux fauteuil de laine verte, sommeillait à demi, la figure pâle et ombragée par la coiffe noire qu'elle portait depuis la mort de son frère.

Geneviève était assise sur son escabelle aux pieds de sa mère. Sa récolte de violettes, non encore liées en bouquets, était jetée avec négligence autour d'elle; elle ne songeait pas même à ce soin suprême pour elle. La jeune fille, tenant la main de sa mère, observait avec angoisse ce tremblement glacé, qui lui semblait le signe d'une vieillesse anticipée... peut-être d'une mort prochaine!

La figure de ces deux femmes dans ce cadre assombri de misère formait un tableau où la plus cruelle détresse se mêlait d'une profonde et touchante poésie.

Béranger le contemplait avec une indicible tristesse.

Placide, à quelques pas derrière lui, regardait cette jeune fille entourée de ses paniers de violettes... Il considérait avec charme cette belle et simple enfant au milieu de ses fleurs... Mais, dans son âme naïve et généreuse, il l'admirait surtout parce qu'elle était malheureuse.

Geneviève, elle, venait d'apercevoir Béranger.

Un regard de la vue intérieure lui fit apercevoir que cet



homme qu'elle voyait pour la première fois, que cet étranger arrêté là, sur le seuil de sa demeure, était un sauveur.

Elle tressaillit et pressa avec force les mains d'Ursule en s'écriant à demi-voix :

—Ma mère !...

Madame Landry releva la tête et vit avec surprise un homme inconnu et de haute apparence qui se présentait chez elle. Elle essaya de se lever pour aller à lui.

Mais Béranger la prévint en prenant aussitôt une chaise en face d'elle.

—Madame, dit-il d'un ton de confiance douce et communicative, je sais que vous vous trouvez bien tristement dans cette maison... que vous souffrez d'habiter ce sombre logement... qui a tant de sujets de vous paraître repoussant... et je viens vous offrir une autre demeure...

Ursule regarda son visiteur inconnu avec ce double étonnement qu'un homme d'une classe élevée à ce qu'il paraissait connût les détails de sa vie intime, et voulût bien s'en préoccuper.

—Je sais aussi, continua aussitôt Béranger, que depuis vingt ans vous supportez les souffrances sans bornes d'un mariage mal assorti... Mais vos maux sont peut-être sur le point de finir, madame... Je vous donne l'assurance qu'on travaillera activement à rompre votre chaîne.

A ces mots, Ursule sans répondre joignit les mains devant Béranger avec une expression d'indicible reconnaissance.

Geneviève vint se placer derrière le siége de sa mère et se pencha vers elle, comme pour la tenir sous l'influence bienfaisante de sa douce tendresse.

— Je vous répète, madame, reprit Béranger, heureux de répandre l'espérance, je vous répète que, dès que vous serez dans une retraite assurée, d'où vous pourrez attendre paisiblement le cours des événements, on sollicitera et on obtiendra sans doute votre séparation d'avec votre mari.

—Monsieur, dit Ursule, qui trouva enfin la force de prendre la parole, j'ignore comment vous pouvez être si bien instruit de ma triste situation, mais je crois à votre bienfaisant intérêt... Oui, j'y ai foi comme s'il m'était prouvé... et que la cause n'en fût pas un mystère pour moi.

—Ma profession d'avocat, répondit Béranger, me met à même de vous servir, et mon désir de le faire est extrême...

Vous avez tous les droits pour obtenir une séparation judiciaire.

—Oh ! oui, monsieur..... de bien tristes droits qui consistent dans le caractère indigne de celui à qui on était lié, et les souffrances qu'il vous a causées !

—On peut prouver que votre mari a dissipé sa fortune et la vôtre, on peut prouver ses mauvais traitements envers vous?

—Tous les outrages, dont le moindre servirait à faire rompre le mariage, m'ont été prodigués. Je me suis mariée il y a vingt ans en Franche-Comté; j'avais une dot convenable et j'étais d'une famille honnête. Guillaume Landry que j'épousai venait d'hériter de son père. Dans une province retirée, l'aisance ne devait donc pas nous manquer. Mais je m'aperçus au bout de quelques mois à peine que l'héritage de Landry avait subitement disparu sans que j'aie jamais su comment cela s'était fait... car il y a toujours eu des secrets étranges dans la vie de mon mari... Nous vînmes peu de temps après à Paris, où Landry n'ayant jamais voulu se livrer à aucun travail, ma dot seule devait suffire à nous soutenir. Deux années ne s'étaient pas écoulées qu'elle se trouvait entièrement dissipée... Depuis ce temps, les privations, les besoins, les larmes furent ma vie, à moi, dans le réduit de la misère. Celle de mon mari se passait dans une pauvreté cynique, qui s'étalait aux regards, ou dans les orgies qu'amenaient quelques bénéfices illicites.

—Pauvre femme ! vous aviez encore à rougir de lui !

—Guillaume sentit que je le méprisais et il me détesta.

—C'est le cours ordinaire des sentiments dans ces unions-là.

—Oh ! croyez-le bien, monsieur, c'est pour nous, femmes du peuple, qu'existe réellement l'enfer des ménages, parce que la grossièreté des vices chez nos maris redouble l'horreur qu'ils inspirent.

—Oui... c'est vrai... pour les femmes des autres classes, un mari de conduite immorale n'est que vicieux ; pour les femmes du peuple, il est hideux. Ce n'est plus la débauche voilée, mystérieuse, qui ne laisse pas de taches visibles sur le front de l'homme; c'est l'ivrognerie avec ses haillons souillés de vin et d'écume ; c'est la colère, éclatant en jurements épouvantables. L'homme du peuple pervers emporte de la maison l'argent qui y répandrait l'existence, y rapporte la misère, la faim, la terreur... il tient toutes les souffrances dans sa main rude et brutale.

—Et pourtant, monsieur, c'est pour nous... pour nous qui vivons dans ce supplice, que la séparation de corps est surtout difficile... le plus souvent impossible!... Car il faut payer les frais... il faut de l'argent, et nous n'en avons pas!... Oh! c'est encore le privilége des femmes riches de racheter leur liberté!... Mais nous, faute d'argent, il ne nous est pas permis de nous dire malheureuses, d'implorer la justice qui nous sauverait... Il faut cinq cents francs pour faire rompre son esclavage... On vous dit cent fois que vous *avez le droit*; mais il faut cinq cents francs pour qu'on le dise au palais de justice.

—Malheureuses femmes!... Et il y a des milliers d'entre elles qui en sont là!

—Ensuite, sans protection, sans appui, cette séparation augmente de difficultés pour nous... On nous marchande le salut que nous implorons à genoux... on veut savoir si nous avons assez souffert; on compte les larmes, on examine la trace des coups, on sonde les blessures; s'il nous manque quelques gouttes de sang à fournir en témoignage de nos tortures, ou que ce sang n'ait pas été versé devant témoin, il n'y a pas lieu à être délivrée; on nous laisse dans notre chaîne... Oh! cela fait frissonner d'y songer, quand on est la femme de Guillaume Landry.

—Rassurez-vous, madame... on peut réussir aussi... et j'ose promettre votre délivrance.

—Enfin, monsieur, il y a deux ans, je me suis enfuie de la maison de mon mari... bien moins encore pour moi que pour en arracher ma fille... La pauvre enfant grandissait dans cet enfer de discordes et de vices, et j'en mourais de honte autant que de douleur.... Il me semblait que moi, sa mère, je lui aurais dû un asile respectable, au sein de la famille, et voilà ce que je lui offrais à la place!... Je l'emmenai, j'allai me cacher dans un quartier éloigné. Mais je savais que mon mari pouvait toujours découvrir ma demeure... Et dernièrement j'en ai eu la preuve cruelle... il est venu ici nous enlever le peu qui nous restait.

—Le misérable!

—Oh! ce qu'il y avait de plus cruel pour moi était sa présence, sa vue odieuse qui me semble faire bondir mille serpents dans mon sein! Dieu vous garde, monsieur, de savoir jamais ce qu'est la haine dans le mariage! Il n'y en a pas de plus affreuse... Landry s'est montré ici tel que je l'ai toujours

vu, lâche devant le travail, avide devant la rapine, impérieux, violent... Puis, mêlant ses outrages de promesses extravagantes pour l'avenir. Car, au milieu de tous ses vices, mon mari a aussi des accès de folie ; il parle sans cesse d'une fortune immense qui doit lui arriver. Ou il y a dans sa vie un secret bizarre, incompréhensible pour moi, comme je le disais tout à l'heure, ou son cerveau est par instant complétement troublé... Enfin, depuis ce moment, il m'a laissé la paix... la paix dans la maladie, la misère !

Ursule était accablée de ces pensées douloureuses ; elle pâlissait et tremblait sous leur impression poignante.

Geneviève, penchée vers elle, entourait son cou de ses bras et l'embrassait en pleurant.

Béranger avait pris la main de la pauvre femme avec une pitié attendrie.

Placide, toujours debout et immobile à quelque distance, essuyait une larme.

—Prenez courage, madame Landry, dit Béranger. Je vous l'assure encore, cet odieux mariage sera rompu : mais il faut que vous rappeliez les forces de votre âme.

—Oh ! pardonnez-moi, monsieur, murmura Ursule, je reprendrai force et courage lorsque vous me l'ordonnerez.

—Il le faut surtout, continua Béranger, pour ce qui me reste à vous dire, car je vais vous parler du plus cruel de vos malheurs. Vous aviez un frère qui devait être votre appui, votre protecteur... et vous l'avez perdu.

—Oui, perdu ! dit Ursule en frémissant. Et de quelle mort mon Dieu !

—D'une mort bien affreuse ! dit Béranger, dont la voix aussi tremblait en ce moment. Pour cela, je ne chercherai pas à vous en consoler, et c'est un simple soulagement à vos peines que je veux vous offrir... Mais enfin, après la perte de ceux qui nous sont chers, nous aimons à penser du moins que leurs dernières volontés seront remplies. C'était la volonté de Claude Ferrand que vous habitassiez avec votre fille dans sa maison... Eh bien ! Ursule, Geneviève, c'est dans cette maison que je vais vous conduire.

—Est-il possible, mon Dieu !... mais cette maison a été vendue !...

—Hélas ! oui, madame... Je puis cependant vous certifier que c'est là où vous habiterez.

—Moi !... juste ciel ! Ecoute donc, ma fille !... nous allons aller vivre dans cette chère habitation de mon frère !... Etre au milieu de tout ce qui lui appartenait... penser à lui sans cesse... et pleurer en paix !

Ursule était comme enivrée de ce triste bonheur.

—O monsieur, monsieur, est-ce bien vrai ! dit Geneviève en joignant les mains avec extase devant Béranger.

Elle ne trouvait point d'expression pour peindre sa reconnaissance. Elle contemplait Béranger avec une admiration enivrante ; et, aux bienfaits réels que ce protecteur venait répandre, il lui semblait qu'il se mêlait encore l'enchantement d'un doux rêve.

Béranger, pour faire trêve à des émotions trop vives, annonça à madame Landry et à sa fille qu'il allait les emmener à Saint-Maur à l'instant même.

Il ajouta que, le lendemain, il ferait payer le terme de loyer dû dans la maison où elles étaient, et qu'elles n'avaient à s'occuper de rien, si ce n'était à se préparer à partir.

Ursule était trop affaiblie par ce passage subit du désespoir à une situation pleine de douceur et d'espérance, pour songer à rien dans ce départ précipité, et Geneviève, si jeune et si inexpérimentée, ne pouvait y voir non plus aucun obstacle.

Les deux femmes passèrent seulement dans la pièce voisine pour se revêtir de leur habillement le plus convenable et revinrent aussitôt.

Dans ce départ de la maison qu'elle habitait, une seule pensée frappa Geneviève.

Elle vit en rentrant dans la première pièce ses paniers de violettes posés par terre. La jeune fille n'avait jamais possédé en propre et ne possédait rien encore que ces fleurs qu'elle allait ramasser pour les revendre. Comme la voisine Cauchin avait été souvent bonne pour elle pendant son séjour dans la maison, elle songea à lui faire don de ces violettes à son départ.

Geneviève exprima donc tout haut sa naïve pensée à sa mère.

Mais, comme elle se baissait pour prendre les paniers et les descendre au rez-de-chaussée, Placide se précipita en disant qu'il en épargnerait la peine à mademoiselle Geneviève ; car il se sentait déjà heureux de faire quelque chose pour elle.

Il passa deux paniers à ses bras, en prit deux à ses mains ; Béranger glissa quelques pièces d'or sous les violettes, et le

gros bon garçon, ainsi encadré de fleurs, descendit porter le présent chez le cordonnier Cauchin.

Ensuite, Béranger et madame Landry prirent place dans le fond de la calèche, Geneviève et Placide sur le devant, et les chevaux partirent rapidement sur la route de Saint-Maur.

VIII

UN ASILE SOUS LES FEUILLES

Le voyage se fit en silence.

Béranger restait recueilli dans le grave et noble bonheur qu'on éprouve à exercer une haute bienfaisance; Ursule et Geneviève étaient encore dans l'excès de la surprise de la joie, dont l'étourdissement s'augmentait par le roulement de la voiture et la course rapide des arbres sur le bord du chemin.

Au village de Saint-Maur, Béranger fit arrêter la voiture, et il descendit avec les personnes qui l'accompagnaient, pour gagner à pied la maison dans laquelle on se rendait et qui était, comme on le sait, l'une des dernières qui s'étendent sur le bord de la Marne.

Ce jour de printemps était tiède et éclairé des teintes adoucies des premiers soleils; le gazon touffu au bord de l'eau était doux à la marche; et les êtres les plus affaiblis ne pouvaient trouver que du charme dans ce trajet, accompagné des parfums d'aubépine, des murmures assoupis de l'eau et de la campagne.

La maison qui avait appartenu à Claude Ferrand se découvrit à vingt pas du rivage. Les portes et les fenêtres toutes grandes ouvertes, elle se remplissait d'air et de lumière.

A cette vue, le cœur d'Ursule se serra, et elle s'arrêta pour contempler à travers ses larmes la maison de son frère.

Mais, dans cet examen, elle fut frappée de l'aspect de la maison qui avait l'air vivant, animé, et montrait des fenêtres garnies de rideaux. La réflexion, affaiblie dans l'esprit d'Ursule par tant de secousses diverses, se réveilla subitement.

—Mais, monsieur, dit-elle à Béranger, cette maison... après le procès qui a coûté la vie à mon frère... a passé dans d'autres mains.

—Je vous l'ai dit, madame, répondit-il.

—Alors, elle est habitée ?

—Nous le verrons.

—Toutes les fenêtres sont ouvertes.

—C'est pour vous voir venir.

—Et la porte aussi.

—C'est pour vous recevoir.

—Oh ! je vous en prie, monsieur... car à présent je tremble... expliquez-moi ceci. La place que j'occuperai sous le toit de mon frère, il me faudra donc la recevoir de la charité?... ou la payer à un prix que ma position ne me permet pas d'y mettre.

—Rassurez-vous, madame, personne ici ne vous donnera rien, ni ne réclamera rien de vous.

—C'est une énigme étrange, monsieur.

—Permettez-moi de ne pas vous dire le mot, madame, car avant un moment vous l'aurez trouvé vous-même.

On arriva à l'entrée, et, après avoir franchi une porte percée dans un mur d'appui, un petit jardin nouvellement planté, on entra au rez-de-chaussée dans la salle à manger.

Une nuée de moineaux s'étaient élevés de la terre fraîchement ensemencée, et étaient venus s'abattre sur le toit et les fenêtres ; mais, du reste, on ne trouva pas un être vivant dans la maison.

La pièce dans laquelle on entra était garnie de meubles propres et simples ; une porte ouverte dans le fond laissait voir un potager, au delà duquel s'étendait un joli verger, séparé du premier enclos par une haie vive. Ces terrains étaient bien cultivés et en bon rapport, et tout, dans le petit domaine, était disposé pour l'habitation.

La ruine, la mort, avaient passé là depuis qu'Ursule n'y était venue, et tout cependant était animé et même riant dans la demeure.

Elle s'étonnait de cet aspect, contrastant avec la solitude de la maison. Mais, plus que tout cela, le souvenir de son frère, si bien empreint dans ces murs, venait saisir son cœur et le déchirer de regrets.

Ursule, tremblante de tout son être, se laissa tomber sur un siége et pencha la tête sans regard et sans voix.

Geneviève, elle, ne réfléchissait à rien ; elle était absorbée par la pensée de son bon oncle Ferrand, et regardait en pleurant les lieux où il avait vécu.

Béranger cherchait des yeux son secrétaire Avenel qui, arrivé à Saint-Maur une heure tout au plus avant lui, avait eu

le temps de remplir parfaitement ses instructions, mais qu'il s'étonnait de ne pas voir dans la maison.

Présumant qu'il ne pouvait être que dans l'enclos, il s'approcha de la porte du fond de la salle qui donnait sur le potager; et, en effet, il découvrit le jeune homme au delà de ce jardin, tout au fond des ombrages du verger.

Mais il regarda plusieurs fois son secrétaire, étant bien sûr que c'était lui, puisque lui seul avait les clefs de la maison, et ne pouvant pourtant parfaitement le reconnaître. C'était un effet de perspective étrange. Avenel lui semblait plus mince, plus élégant de taille encore que de coutume; ses cheveux qui s'échappaient de dessous son chapeau, et que le vent agitait, paraissaient d'un blond plus doré.

Puis, à côté de lui, était un beau cheval qui appuyait nonchalamment son cou contre un tronc d'arbre; et ce cheval semblait d'un gris plus clair que Wilfrid.

De plus, le jeune homme, faisant de vifs mouvements de tête, gesticulant de sa cravache, causait certainement avec quelqu'un, quoique Béranger ne comprît pas qui pouvait être près de lui en cet endroit.

Mais tout cela était très-vague, car un gros vent bouleversait les tiges élancées de la haie vive, les taillis du verger, et, en passant sur les arbres fruitiers, remplissait l'espace d'un nuage de fleurs qui ne laissait rien distinguer.

Béranger, sans y attacher plus d'importance, rentra dans la salle.

Pendant ce temps, Placide ne restait pas oisif. Ayant entendu parler au départ d'une collation qui devait être tenue prête, il s'était mis sans autre avis à fouiller dans le buffet; il y avait trouvé avec satisfaction des pâtisseries, de la crême, des confitures, du pain et du vin blanc, et il s'empressait d'arranger le tout sur la table; car il n'était pas fâché de voir cette belle jeune fille, que M. Béranger avait amenée là, prendre un peu de nourriture qui la remit des fatigues et des émotions de cette journée.

Beranger se disposa à conduire ses hôtesses à table.

Mais, avant cela, il jeta encore un regard au dehors pour savoir si Avenel ne venait pas.

Le jeune homme descendait en ce moment la grande allée du verger pour rentrer à la maison; mais il n'y avait plus maintenant aucun changement dans sa personne.



Wilfrid, qui venait à pas comptés derrière son maître, en paissant l'herbe tendre, avait aussi tout à fait repris sa figure ordinaire.

Avenel vint rejoindre les personnes réunies à la salle à manger, salua avec respect madame Landry et sa fille et s'empressa de dire à M. Béranger qu'après avoir rempli ses instructions à l'intérieur de la maison il était allé visiter les dehors, pour savoir si tout était en bon ordre dans la propriété.

—Et avec qui causiez-vous au fond du verger? demanda Béranger.

—Avec personne, monsieur, répondit Avenel, le plus hardiment du monde.

—Vous étiez seul?

—Tout à fait seul, dit encore avec une superbe assurance le jeune secrétaire.

Béranger, qui n'avait pas le temps de discuter là-dessus, alla donner la main à madame Landry pour la conduire à table.

Mais la pauvre Ursule était à bout de ses forces; sans pouvoir se lever, elle fondit en larmes.

—O monsieur! murmura-t-elle au milieu de ses sanglots, au nom du ciel, répondez-moi!... que veut dire tout ce que je vois ici?

Béranger dit d'un ton grave :

—Madame, c'est le dernier vœu de votre frère accompli. Il voulait que vous eussiez un asile ici. Eh bien, cette maison et le peu de terre qui l'entoure vous appartiennent... c'est votre frère qui vous les donne... et son âme y habitera près de vous.

—Mon Dieu!... qu'entends-je!

—Vous et votre fille, vous occuperez seules cette maison... Des paysans qui demeurent près d'ici cultiveront vos champs à moitié, et le produit suffira pour vous faire vivre. Vous aurez du moins ici une existence honorable et paisible.

—Monsieur, dit Ursule en fixant sur Béranger un regard profond, comment mon frère peut-il maintenant me faire un tel don?

—C'est par mes mains qu'il vous le fait.

—Mais le miracle n'est pas moins grand. D'où vous vient, à vous, monsieur, cette générosité extrême envers moi?

—Je ne puis et ne pourrai jamais vous le dire.

-Tout ceci me confond, mon Dieu.

—La propriété vendue après le décès de Claude Ferrand a été rachetée par moi. Elle est acquise en mon nom, afin que votre mari, tant qu'il garde encore ses droits sur vous, ne puisse s'en saisir. Mais je vais travailler à votre séparation; et, aussitôt qu'elle sera prononcée, je vous transmettrai légalement la propriété de ce domaine.

—O Monsieur!... je renonce à comprendre, puisque vous l'ordonnez; je ferme les yeux et j'admire.

—Prouvez-moi seulement que vous m'estimez assez pour accepter ce que je fais pour vous sans en connaître la cause.

—J'accepte!

—Merci, madame.

—J'accepte tout de vous... de vous, que je ne sais de quel nom appeler... mais que je dois nommer le dieu des affligés, sans doute.

Béranger allait répondre.

En ce moment il sentit sa main mouillée de larmes.

C'était Geneviève qui avait fléchi le genou devant lui dans un mouvement d'adoration suprême, et qui appuyait ses lèvres sur cette main, qui lui semblait répandre les bienfaits de la bonté divine.

Béranger releva cette belle enfant. Et, maintenant que les explications indispensables étaient données, il ne songea plus qu'à atténuer ce qu'il y avait de trop émouvant dans la situation par une gracieuse gaîté.

Il fit visiter leur propriété à madame Landry et à sa fille qu'accompagnaient aussi Avenel et Placide.

On monta d'abord au premier étage de la maison, où deux chambres étaient meublées modestement et garnies de tout ce qui était nécessaire au séjour de deux femmes. Une petite somme d'argent, devant servir à attendre le produit des récoltes, était déposée dans un secrétaire.

Le petit jardin d'entrée, le potager, puis le verger rempli en ce moment de promesses pour l'été furent parcourus.

Dans les champs étendus à quelques pas du rivage et qu'on visita ensuite, Ursule reconnut un petit *rond de gazon, de trois côtés entouré de haies vives*, dans lequel elle avait tant rêvé de venir se reposer, en disant qu'il faisait si bon *de ne voir que le ciel et l'eau.*

—Voilà votre domaine, madame Landry, dit Béranger, voilà votre existence à venir. Maintenant vous n'aurez plus à

vous mettre en peine que du beau temps pour vos récoltes... Et l'orage même vous semblera bien peu de chose après ce que vous avez souffert.

Lorsqu'on eut fait le tour de la propriété et qu'on fut revenu près de la porte d'entrée, Béranger s'arrêta.

—Voici, dit-il, la place où j'ai rencontré le vieux chiffonnier Miro, qui m'a mis au courant de tout ce qui vous concerne, madame Landry.

—Le bon père Antoire!... un ami à moi! dit Geneviève.

—Oui, reprit Béranger, lorsque je venais ici, quelques jours après la mort de Claude Ferrand, m'informer de ce qu'il serait possible de faire pour sa malheureuse famille, j'appris dans le village que la veuve de Ferrand, recueillie par des parents qui demeurent loin d'ici, avait quitté le pays en emmenant son enfant. J'allais me retirer lorsque à cette place je rencontrai le vieux bonhomme, toujours errant par profession et par caractère, qui me parla de vous et me donna sur votre position tous les détails qui lui étaient connus.

—C'est le ciel qui l'inspirait, dit Ursule; qu'il en soit à jamais béni?

—Pour la cause qui m'amenait dans ce lieu de désastre, continua Béranger, j'ai dit et je répète pour la dernière fois qu'elle restera toujours un secret entre le ciel et moi; mais, quant à la manière dont j'ai pu effectuer mes intentions sur la famille de Claude Ferrand, je veux faire disparaître ce qu'il y a de merveilleux dans mon apparition chez vous, et rendre justice au brave homme qui, en m'apprenant ce que votre frère comptait faire pour vous, m'a inspiré ce que je pouvais faire moi-même.

—Oh! je lui promets de l'aimer plus encore! dit avec une charmante douceur Geneviève.

Après ces mots, on retourna dans la salle à manger, où tout le monde put enfin prendre part à la collation.

Puis, après avoir définitivement installé madame Landry et Geneviève dans leur demeure, Béranger et ses deux jeunes compagnons de voyage se mirent en route pour Paris

IX

LA LEÇON EN VOYAGE

Ce jour-là, Béranger, satisfait de lui-même, après l'acte de réparation qu'il venait d'accomplir, voulut rester encore

quelques heures dans cette même campagne où une grande douleur l'avait subitement transformé.

Il pensa à aller passer le reste de la journée dans son pavillon d'Ormesson, d'où il voyait le château de Lussy, mais sans songer à se présenter chez madame de Flamine, ayant dû immoier toutes ses espérances d'union avec Emma depuis qu'il avait brisé lui-même ce qu'il y avait de fortune et de grandeur dans sa position.

A l'endroit où on avait laissé la voiture, la route bifurquait, et la petite maison qu'on venait de quitter était en face de cet embranchement du chemin.

Béranger monta en calèche et se dirigea du côté d'Ormesson ; les deux jeunes gens revinrent vers Paris, Avenel monté sur Wilfrid, et Placide cheminant pédestrement à côté de son compagnon qui allait au pas.

Au bout d'une minute de marche, le dernier s'arrêta, tourna la tête, fit entendre une faible et plaintive exclamation.

A ce mouvement, à ce léger souffle, Avenel maintint la bride de son cheval.

—Tu soupires, Placide? dit-il.

Le bon garçon étendit la main vers la petite maison de Saint-Maur.

A une fenêtre du premier sous un cintre de hauts acacias, on voyait Geneviève, la tête tendue en dehors, les deux mains croisées sur son cœur, et suivant du regard la voiture de Béranger qui s'effaçait déjà dans le lointain.

Le deux jeunes gens se remirent en marche.

—J'ai quelque chose à vous dire, monsieur Avenel, dit Placide.

—Parle, répondit son compagnon.

Le copiste resta un instant en silence, puis il reprit d'un son de voix tout différent.

—Monsieur Avenel, comment se fait-il que tantôt M. Béranger ait cru vous voir causer avec quelqu'un au fond du verger, tandis qu'il n'y avait personne?

—Ah! tu te souviens de cela.

—M. Béranger ne se trompe jamais, et vous, vous disiez aussi la vérité.

—C'est difficile à arranger!

—Ou, si vous mentiez, vous mentiez joliment bien.

—Mon ami, souviens-toi de cela : tout ce qu'on fait, il faut le bien faire,

Son interlocuteur se tut et, au bout d'une minute, Avenel reprit en hochant la tête :

—Mais ce n'était pas de cela que tu voulais me parler, Placide.

—Non, répondit-il naïvement. Je voulais dire que je trouvais mademoiselle Geneviève bien jolie.

—La petite que nous laissons là-bas.

—Elle a de grands yeux bleus pleins d'une douceur ravissante... une taille si charmante qu'elle embellit sa petite robe d'indienne... Et puis, un air de sentir et de penser mille choses, quand même elle reste en silence.

—Hum !... c'est une enfant.

—C'est une jeune fille... et une jeune fille du peuple, simple, modeste, fidèle dans ses attachements... Cela est bien préférable à une grande dame, fière et légère, qui change d'amour comme de rubans.

—Bon ! tu parles encore comme tout le monde... sans penser à ce que tu dis ! autrement, si tu réfléchissais, tu verrais que la fortune et la condition d'une femme n'influent nullement sur sa constance... Comment diable veux-tu que les souliers de satin ou les sabots, que la soie ou la bure que porte une femme fassent rien à ses sentiments, à sa nature, qu'elle a apportés en ce monde où elle est venue toute nue?... Mon cher Lieu Commun, tu m'agaces les nerfs.

—C'est possible... mais je sais bien que mademoiselle Geneviève me charme... que si j'avais de la hardiesse comme certains hommes...

—Eh bien ?

—J'en serais amoureux.

—Tu peux l'être tout de même malgré ta simplicité.

—Je n'en sais rien... Ecoutez, je vais vous dire...

—Non, ne dis rien, c'est moi qui l'expliquerai. Voici, Placide : lorsqu'on est amoureux d'une femme, on renonce à soi-même pour appartenir tout entier à l'être aimé. On mourrait plutôt que de laisser toucher à un cheveu de sa tête ; on l'emporterait dans ses bras au bout du monde sans être fatigué. Sa vue enchante comme la contemplation du ciel, et en même temps fait courir l'ivresse dans les veines comme le vin de Champagne.

Son collègue écoutait.

—Tu comprends, Placide, ajouta Avenel, que, si je me sers

de ces comparaisons, c'est pour me mettre à ta portée ; car la vue de la femme qu'on aime est mille fois plus agréable que celle du ciel le plus bleu, et l'ivresse du champagne n'est qu'un pauvre étourdissement comparée à celle de l'amour.

—Je le pense bien, dit Placide.

—Cet amour est le poëme de la jeunesse, le trésor d'idéal que la nature donne au plus pauvre comme au plus riche : car il y a autant de poésie dans le grenier où on tient la main de sa maîtresse que dans le salon où le marquis et la comtesse réunissent leurs écussons. Cet amour est donc dans la vie comme les fleurs dans les champs de blé, comme la musique de l'orgue dans le bruit des rues, comme un recueil de poésie dans une bibliothèque, comme un tableau sur la muraille de pierre.

—Je comprends : comme tout ce qui ne sert à rien, et qui est plus précieux que le reste.

—Maintenant, sais-tu quelle est la nature de ce sentiment?

—Est-ce qu'il y a besoin de le savoir.

—Absolument. C'est un mélange de tendresse et d'enthousiasme. La tendresse n'a pas besoin d'être expliquée ; c'est le même attrait qui nous attache à nos amis, à nos parents, et on connaît cela dès qu'on a eu sa nourrice. L'enthousiasme est cet état de l'imagination par lequel on pare la femme aimée de toutes les beautés, de tous les prestiges. Lui seul donne à l'affection le caractère de l'amour et l'exalte jusqu'à la passion, attendu que, lorsqu'on a mis sur la tête d'une femme toutes les vertus et tous les charmes, on ne peut plus entendre parler d'en aimer une autre, et on se ferait tuer pour elle.

Avenel s'interrompit. Il fit passer les brides de son cheval dans sa main gauche, et de la droite prit une lettre dans sa poche.

—Comme ceci est plus difficile à comprendre, reprit-il, je vais t'en donner un exemple. Ecoute avec attention :

—Il déplia la lettre et lut :

« Madame, vous m'ordonnez de vous parler de moi. Il faut votre ordre suprême pour que je puisse détourner les yeux de votre image pour les reporter sur moi-même. Mais que puis-je vous dire que vous ne sachiez d'avance? que puis-je vous dire de celui qui est votre création, votre ouvrage, de celui dont vous avez développé toutes les facultés par sa fervente idolâtrie pour vous ?

« Si je passe de longues heures, appuyé sur ce pupitre, à méditer sur les consultations d'un légiste, en regardant les grands arbres de cette cour, immobiles comme s'ils n'étaient là qu'en peinture, c'est que vous avez ordonné à ma pensée de chercher des développements dans cette voie. Quand je m'enferme dans le cintre prestigieux d'une salle d'opéra, c'est que vous avez ordonné à mon âme de s'unir à l'harmonie, à mes sens de se former à de nobles jouissances. Quand je parcours les Champs-Elysées au galop de mon cheval, c'est que vous avez voulu que l'adresse et l'agilité, déployées dans de brillants exercices, vinssent donner à mon corps les perfections qu'il peut acquérir.

« C'est ainsi qu'en moi tout est créé par vous, madame, et que je reporte tout à vous, comme le religieux au bienheureux saint sous la protection duquel est son monastère, comme le cultivateur au soleil qui fait croître ses moissons, et dispose de sa destinée:.. »

La lettre, commencée par ces lignes, n'était pas achevée. Avenel la remit dans sa poche en disant :

—Tu vois, par ceci, Placide, ce qu'est l'enthousiasme, indépendamment même de tout autre sentiment.

—Monsieur Avenel, demanda le jeune copiste, avez-vous écrit cette lettre pour votre usage, ou bien pour la faire servir de modèle.

—Ceci n'est point de la leçon, Placide !... Mais, après t'avoir dit ce qu'était l'amour, je vais t'apprendre pourquoi il existe.

Malheureusement en ce moment Avenel fut interrompu.

Depuis quelques instants, Wilfrid, que ces démonstrations psychologiques ennuyaient horriblement, secouait l'oreille avec impatience ; à ce moment, ne pouvant plus supporter les lenteurs de la marche, il se mit tout à coup à galoper comme il avait l'habitude de le faire en la compagnie d'Avenel ; et, bon gré mal gré, il emporta son maître à Paris tout d'un trait.

Placide, resté seul sur la route, se mit tout simplement à penser à la belle Geneviève ; et un mouvement de son jeune cœur lui en apprit plus sur les graves matières dont il venait d'être traité que n'aurait pu le faire son savant professeur pendant tout le voyage.

X

PROMENADE EN PRISON

Nous sommes obligés maintenant de nous reporter à quelques jours en arrière, et de nous diriger, à une demi-lieue de Paris, dans l'intérieur de la prison de Bicêtre.

C'était l'heure de la promenade ; quelques détenus seulement prenaient l'air dans le préau ; le plus grand nombre, chassés par un vent froid et sombre, s'étaient retirés au chauffoir.

Ceux qui restaient au dehors parcouraient tristement cette grande cour, trop bien connue à leurs pas, qui s'étend entre les deux antiques bâtiments nommés *La Force* et *Saint-Léger*, et s'ombrage dans certains points des arbres de toutes hauteurs qui ont cru naturellement entre ses dalles usées depuis des siècles.

Du nombre de ces détenus étaient deux hommes, jeunes encore, tous deux d'un extérieur agréable, quoique l'un portât un habit de ville très-soigné et l'autre une simple veste d'ouvrier, et qui allaient et venaient en s'entretenant dans une parfaite intimité.

Le premier, David Laurencin, était amené à Bicêtre par un délit politique ; il était du nombre de ces hommes qui, sous le dernier règne, passaient leur vie en prison ; et, à trente et quelques années, il avait déjà subi un nombre infini de condamnations.

Son compagnon, ouvrier ébéniste, n'avait rien de commun avec lui que l'amitié qui les unissait, une méprise seule l'avait jeté dans cette geôle où il était depuis deux mois en *prévention*, et il n'attendait que d'être jugé pour recouvrer sa liberté.

Ce détenu, nommé Frédéric Landry, était frère de Guillaume Landry, mari d'Ursule, mais de dix-huit années plus jeune que Guillaume, et, d'ailleurs, ayant toujours vécu séparé de cet indigne frère.

Laurencin, tout en causant avec son compagnon de captivité, donnait une leçon de cor de chasse à son gardien, adossé contre le mur à quelques pas de lui, et soufflant de toutes ses forces dans l'instrument de cuivre.

L'habitué des prisons avait épuisé toutes les distractions de ce séjour : brin d'herbe à cultiver, moineau à nourrir, mou-

che à mettre en cage; en ce moment, il cultivait le cor de chasse, instrument sonore, qui lui permettait d'envoyer au moins le souffle de sa voix hors des murs de Bicêtre.

Laurencin, par la même habitude des prisons, savait aussi se tenir bien avec ses gardiens ; celui qu'il avait alors dans *son quartier* goûtait à son vin d'Espagne, fumait parfois ses fins cigares, et recevait aussi de lui des leçons d'un instrument qui l'avait charmé.

—Nous voici au milieu d'avril ! disait en ce moment Frédéric en regardant des bourgeons épanouis à la pointe des branches. Vous verrez que le mois se passera encore sans qu'on appelle notre affaire... C'est à en mourir d'impatience.

—C'est cela, Gireaux, disait le détenu politique au gardien. Vous jouez déjà passablement *le roi...* à la culotte immortelle... Retenez bien le souffle et marquez la mesure.

Puis, se tournant vers son compagnon :

—Vous n'êtes pas fait à ces lenteurs de la justice, mon cher Frédéric, et je vous plains, car il est certain que cela fait furieusement mal aux nerfs.

—Mais quand donc nous jugera-t-on ?

—Je le désire de tout mon cœur pour vous, qui n'avez qu'un mot à dire pour être relaxé... moi qui serai condamné...

—Peut-être.

—C'est certain... quoique j'aie pris pour défenseur un de nos plus célèbres avocats, maître Béranger...

—Qui gagne toutes ses causes.

—Vous verrez qu'il perdra la mienne... Ainsi je ne sortirai de la *prévention* que pour la *détention* . ce n'est guère la peine de changer !

—On peut toujours espérer.

—Et quand même, par aventure, je serais acquitté, il y en aurait pour quelques jours... jusqu'au premier article de journal que j'écrirai... jusqu'au premier trouble qui surgirait dans la ville... Je ne sortirais de Bicêtre que pour aller dans une autre prison... ce n'est pas encore la peine.

—Pauvre ami !

—C'est tout simple : comme, parmi les aigles de la montagne, il s'en trouve un fatalement destiné à la cage de l'oiseleur, le sort m'avait marqué pour habiter les cages de nos rois.

—Eh bien ! m y voilà près de vous, moi qui n'ai rien fait.

—Que de vous trouver en ma compagnie.

—Oh ! ce n'est pas votre faute, David !... Ce soir-là, comme j'étais témoin des inquiétudes de votre père, qui vous savait avec d'autres écrivains de l'opposition, dans une réunion politique prohibée, je suis allé à tout hasard vous chercher dans cet endroit.

—Oui, nous avions passé la soirée à déblatérer contre messieurs les ministres, à passer en revue les méfaits de leurs excellences... les heures s'étaient écoulées vite dans un pareil passe-temps... A minuit, la police est arrivée.., elle a tout arrêté, tout incarcéré... Et nous avons été amenés tous deux à Bicêtre... tous deux, mon pauvre Frédéric !

—Vous avez eu beau jurer de mon innocence... rien n'y a fait.

—Bien, Gireaux, reprit Laurencin en s'adressant à son élève... Mais ne relevez donc pas tant la tête... le ciel n'a que faire de votre musique.

Il ajouta avec un désespoir burlesque :

—Et il faut que je retrouve encore en prison l'auteur de ma condamnation.

—De votre condamnation ?

—Sans doute. Est-ce que le grand saint Eloi, avec son omnipotence sur le royaume de Dagobert, n'est pas le plus ancien des ministres qui nous persécutent.

—Pour moi, dit Frédéric, dans tout cela, je ne plains vraiment que votre père.

—Je vous remercie.

—Ah ! David, quel chagrin vous lui faites d'être toujours en prison !

—Parbleu ! est-ce que c'est moi qui m'arrête.

—Non, vous ne vous arrêtez pas... dans vos folies ! Pourtant ce bon M. Laurencin a fait valoir tous les conseils de la raison pour vous en retirer... et moi, toute la tendresse que vous lui devez.

—Oui, Frédéric, vous prenez toujours le parti de mon père contre moi.

—J'ai passé toute ma jeunesse chez votre père, le plus honnête fabricant du faubourg Saint-Antoine, et chez qui je suis entré en revenant de faire mon tour de France... Depuis, j'ai toujours continué à l'aimer, à le vénérer comme par le passé.

—Et plus qu'il ne faut pour me gronder avec lui.

—Notre excellent patron ! C'est près de lui que je me suis perfectionné dans ma profession; il m'a appris ce que je sais de mieux... Celui qui crée en nous quelque faculté n'est-il pas réellement notre père ?

—Hélas ! il aurait bien voulu m'apprendre aussi à manier le compas et la scie... mais cela n'a jamais pris... et j'ai appris tout seul à limer et ciseler des idées.

—Oh ! j'avoue que c'est plus grand, plus précieux.

—Non, Frédéric, vous travaillez et moi aussi, nous sommes égaux. Il est grand, il est précieux d'asservir la matière à l'usage de l'homme, d'approprier les objets de la nature à ses besoins, à sa parure, comme de faire servir les éléments intellectuels à son élévation morale. Puisque nous avons reçu de Dieu un corps et une âme, il faut tâcher d'embellir l'un et l'autre.

—Ah ! mon cher David, vous me donnez encore plus d'envie de retourner à mon atelier... mais y retrouverai-je encore ma place... ne vais-je pas perdre toutes mes ressources en restant dans cette stupide prison... Quand j'y pense, ajouta-t-il en frappant du pied, j'ai envie de me donner au diable.

—Encore les maux de nerfs qui vous reprennent.

—Mais à quoi cela sert il que je reste ici à manger le pain du gouvernement pendant deux mois !

—Il y en aura bien plus quand vous sortirez.

—Je me casserais la tête contre ces murs... je m'y romprais le crâne !

—Bien vrai ?

—J'en ai déjà eu envie plus d'une fois !

—Je le conçois... Mais, si cette envie est bien prononcée en vous, je vous demanderai d'attendre encore un moment la réflexion que je vais vous faire.

—Voyons.

—Oui, dit David en regardant autour de lui, je peux poser ma thèse.

Il se tourna vers le gardien qui soufflait toujours dans l'embouchure et menait grand bruit avec sa musique.

—Le cor de chasse est un magnifique instrument, dit-il, mais il demande à être entendu de loin. Mon cher Gireaux, si vous voulez que je juge de vos progrès, il faut que vous montiez là-haut, sur la tour de *Saint-Léger*, et que vous donniez là-dedans à pleine voix, tandis que je vous écouterai d'en bas.

Le veilleur hésita une minute à monter à la tour quand son poste était dans le préau.

Mais tous les autres détenus étaient rentrés au chauffoir ; il ne restait là que deux prisonniers si peu dangereux, le *détenu politique*, qui était en quelque sorte enraciné lans la prison, le *prévenu*, qui n'avait qu'à perdre à la fuite, puisqu'il pouvait bientôt sortir légalement...

Gireaux monta donc à la tour pour continuer l'exercice musical auquel il se livrait avec le feu qui préside toujours aux premières études.

Dès qu'il se fut éloigné :

—Venez avec moi ! dit Laurencin à Frédéric, car la réflexion que je vais vous soumettre, si vous le voulez bien, sera *en action*.

Et, sans attendre la réponse de son compagnon, il l'entraîna hors de la cour.

Ils prirent tous deux un couloir, qui de l'entrée paraissait sans issue, mais au bout duquel une meurtrière qu'on pouvait facilement franchir donnait accès dans un vaste terrain couvert de décombres.

Cet espace, appartenant à la prison de Bicêtre est abandonné depuis trente ans, mais il ne reste pas moins enfermé dans le chemin de ronde, et il ne peut, sans escalade de murailles, donner issue au dehors.

—Ah ! ça, qu'est-ce que nous venons faire ici ? demanda Frédéric. Est-ce que nous allons tenter une évasion ?

—Ce ne serait pas impossible, répondit son compagnon ; car, il y a peu de temps, deux prisonniers se sont enfuis par ces décombres... Ce qui ne rend pas, comme vous voyez, les gardiens plus vigilants.

—Vous ne me répondez pas, David.

—Tenez, de cet espace découvert on embrasse du regard l'étendue de la prison... Mesurez ce monstrueux édifice.

La masse formidable de Bicêtre, qui a été successivement château d'un duc de Berry, repaire de brigands, église de Saint-Jean-Baptiste, Invalides, asile de mendiants, et qui était alors prison, hôpital, maison de fous, ce réceptacle colossal de crimes et de misère, aussi bizarre par ses souvenirs que saisissant par son architecture imposante, se dessinait dans toute sa grandeur terrible sur l'atmosphère nébuleuse d'un froid sombre.

—Vous voyez que cette sœur de la Bastille ne lui cédait en rien, dit Laurencin à Frédéric frappé de ce spectacle. Eh bien, avant la révolution, seize autres prisons d'Etat semblables pesaient sur le sol de la ville... Maintenant, venez !

Frédéric étourdi se laissa entraîner.

Ils traversèrent cet espace en ruines qu'on nommait autrefois la cour royale.

De là ils entrèrent sous une voûte de trente pieds de profondeur, fermée de tous côtés. Mais au fond de cette voûte, derrière un pillier qui la masquait entièrement, se trouvait une porte basse et cintrée.

Elle était en chêne et toute bardée de fer ; mais le temps ayant fait tomber ses fortes serrures, elle offrit peu de résistance et les deux prisonniers la franchirent.

Alors ils se trouvèrent dans un espace si sombre qu'on eût cru n'avoir devant les yeux qu'un drap de velours noir.

Laurencin tira de sa poche un long étui, qui contenait des allumettes et une bougie roulée pour donner de la lumière, et en même temps formait une sorte d'éventail pour la cacher de trois côtés. appareils dont se servent les prisonniers pour s'éclairer dans leur cellule malgré le réglement.

La faible lueur en se répandant fit voir l'orifice d'un escalier.

—Décidément, dit Frédéric en s'arrêtant à l'entrée de ce gouffre, nous ne nous sauvons donc pas de prison ?

—Est-ce que vous y tenez ? demanda son compagnon.

—Enfin... on serait toujours bien aise de sortir d'ici ?

—Pour moi, mon ami, ce ne serait pas la peine : si je m'éloignais seulement de dix pas d'une prison, le premier coup de vent m'y ferait rentrer. Et pour vous, Frédéric, ce que nous allons trouver au pied de cet escalier vaut mieux que la liberté.

—Est-ce possible !

—Vous le verrez.

Ils descendirent.

FIN



